CLASSIQUES LAROUSSE

AUGUSTIN THIERRY

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

(EXTRAITS)

LAROUSSE - PARIS (VI^e^)

CLASSIQUES LAROUSSE

plus de 200 volumes parus

Une collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI[e] S.

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI[e] siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre du moyen âge, 2 vol.
VILLON-MAROT : Poésies.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.
Tragédie au XVI[e] siècle.
Comédie au XVI[e] siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satire Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII[e] siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Epîtres. Le Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède, Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : La Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
EPISTOLIERS DU XVII[e] SIÈCLE.
FÉNELON : Lettre à l'Académie, Télémaque (Extraits).
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M[me] DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 v.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
M[me] DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le Misanthrope. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. Fourberies de Scapin. 14 vol.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Les Plaideurs. Mithridate, Phèdre. 10 v.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : l'Ethique.
URFÉ (Honoré D') : L'Astrée.

XVIII[e] siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Le Mariage de Figaro. 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Ext.). 3 vol.

suite : page 3 de couverture.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

(EXTRAITS)

5e ÉDITION.

Tapisserie de la reine Mathilde, à Bayeux. Photo Larousse.

APPAREILLAGE DE LA FLOTTE NORMANDE (27 SEPTEMBRE 1066).

CLASSIQUES LAROUSSE
Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

Augustin THIERRY

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

(EXTRAITS)

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

GEORGES ROTH
Agrégé de l'Université, Professeur au Collège Chaptal

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e^
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE D'AUGUSTIN THIERRY

(1795-1856)

10 mai 1795. — Augustin Thierry naît à Blois.

1811-1813. — Après de brillantes études au collège de Blois, il entre à l'École normale supérieure. Il y reste deux ans.

1813. — Il est nommé professeur de cinquième au collège de Compiègne, y reste quelques mois, puis démissionne.

1813-1816. — Il tente à Paris la carrière littéraire comme secrétaire du comte de Saint-Simon, se dit son « fils adoptif », collabore à quelques brochures dont une a un vif intérêt actuel : *De la réorganisation de la société européenne*... Ils se séparent; Thierry, individualiste, libéral et patriote, ne s'entend plus avec l'ancêtre du socialisme international.

1817-1820. — Il se tourne vers le journalisme et collabore au *Censeur européen*. Polémiste plus encore qu'historien, il cherche des armes « contre les tendances réactionnaires du gouvernement ». Il publie ce qui, en 1834, paraîtra sous le nom de *Dix ans d'études historiques*.

1820. — Il entre au *Courrier français*. Il s'approche plus étroitement des textes, devient un véritable historien. Ses idées directrices s'élaborent. Il publie en mai l'*Histoire véritable de J. Bonhomme;* en juillet, les premières *Lettres sur l'histoire de France*.

1825. — Il publie l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*.

1826. — Il devient aveugle, malade, et ne cessera de souffrir jusqu'à sa mort.

1828. — Il s'installe chez son frère Amédée, préfet de Haute-Savoie.

Mai 1830. — Il est élu à l'Académie des inscriptions.

1831. — Il épouse M^lle^ de Quérangel qui sera pour lui une compagne admirable.

1835. — Le duc d'Orléans le nomme bibliothécaire du Palais-Royal; il se réinstalle à Paris.

1840. — Il reçoit le grand prix Gobert, qui lui sera attribué pendant quinze ans, sorte de *majorat littéraire* (Villemain). Il réunit les *Récits des temps mérovingiens*, et les fait précéder des *Considérations sur l'histoire de France*.

1844. — Mort de sa femme.

A partir de 1840, il dirige la publication des *Documents inédits sur l'histoire du Tiers-état*, confiée par Guizot. Période de sérénité et d'apaisement.

1853. — Il publie l'*Essai sur la formation et les progrès de l'histoire du Tiers-état*.

Mai 1856. — Il meurt à Paris.

Quelques publications historiques entre 1820 et 1830 :

1820, *Lettres sur l'histoire de France*, A. Thierry; 1823, *Essais sur l'histoire de France*, Guizot; 1823-1827, *Histoire de la Révolution française*, Thiers; 1824, *Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante; 1825, *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, A. Thierry; 1825, *Tableau chronologique de l'Histoire Moderne*, Michelet; 1826, *Tableaux synchroniques de l'Histoire Moderne*, Michelet; 1826, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, Guizot; 1827, trad. de la *Science nouvelle* de Vico, par Michelet; 1828, *Précis d'Histoire moderne*, Michelet; 1828, *Etudes sur la civilisation en Europe*, Guizot.

A. Thierry a huit ans de moins que Guizot, un an de plus que Mignet, deux ans de plus que Thiers, trois ans de plus que Michelet. Il a cinq ans de moins que Lamartine, huit ans de moins que Stendhal, deux ans de plus que Vigny, trois ans de plus qu'Auguste Comte, quatre ans de plus que Balzac, sept ans de plus que Victor Hugo, neuf ans de plus que George Sand.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

1825

NOTICE

Ce qui se passait en 1825. — En politique : *En France, Charles X, qui règne depuis le 16 septembre* 1824, *est sacré à Reims, le 29 mai. Ministère Villèle* (1821-1828). *Loi du 27 mars accordant un milliard d'indemnité aux émigrés. Loi du 20 avril, dite du sacrilège. Mort du général Foy, le 29 novembre. — A l'étranger : En Angleterre, ministère Liverpool, avec Robert Peel à l'Intérieur et Canning aux Affaires étrangères. En Grèce se poursuit la lutte pour l'indépendance ; belle défense de Missolonghi. En Bavière, avènement de Louis Ier. En Russie, mort du tsar Alexandre et avènement de Nicolas Ier* (1er *décembre*). *Constitution de l'Etat de Bolivie et de la république Argentine.*

En littérature : *Le Salon de Ch. Nodier, premier cénacle romantique, est ouvert à l'Arsenal depuis* 1823. *Hugo vient de publier* Han d'Islande (1824), *et compose ses* Odes et Ballades. *Lamartine compose* (*janvier* 1825) *le* Dernier chant du pèlerinage d'Harold. *Prosper Mérimée publie son* Théâtre de Clara Gazul. *Vigny écrit ses* Poèmes *et son roman* : Cinq-Mars. *Casimir Delavigne compose ses* Messéniennes; *il est reçu à l'Académie le 7 juillet. Alexandre Soumet fait jouer sa* Jeanne d'Arc. *Fauriel publie ses* Chants populaires de la Grèce. — En histoire : *Thiers travaille à son* Histoire de la Révolution (1823-1827). *Mignet a publié la sienne* (1824), *et de Barante, son* Histoire des ducs de Bourgogne (1824). *Guizot prépare son* Histoire de Charles Ier (1826-1827), *deux premiers volumes de son* Histoire de la Révolution d'Angleterre, *et Michelet, sa* Philosophie de l'Histoire de Vico, *ainsi que son* Précis de l'Histoire moderne (1828).

Littérature anglaise : *Lord Byron est mort l'année précédente, à Missolonghi ; W. Wordsworth est le grand poète national ; Walter Scott publie le* Talisman. *Jeremie Bentham se préoccupe de réformes légales et politiques basées sur un rationalisme utilitaire.*

Préparation et publication (1817-1825). — Thierry était venu s'installer à Paris en 1813, au moment où l'Empire chancelait et où la France allait être envahie. « Tous les maux de la conquête, toutes les humiliations des vaincus trouvèrent un écho dans son âme douloureuse. »

Lorsque, en 1817, après avoir rompu avec le comte de Saint-Simon, Thierry entra au *Censeur européen*, c'est par une étude sur les révolutions d'Angleterre qu'il débuta comme journaliste.

« Un jour que... je venais de relire quelques chapitres de (l'*Histoire d'Angleterre*, par David) Hume, je fus frappé — écrit Thierry[1] — d'une idée qui me parut un trait de lumière, et je m'écriai en fermant le livre : *Tout cela date d'une conquête, il y a une conquête là-dessous !* Sur-le-champ, je conçus le projet de refaire, en la considérant de ce nouveau point de vue, l'histoire des révolutions d'Angleterre... Après beaucoup de temps et de travail perdus... je m'aperçus que je faussais l'histoire... et résolus de changer de route... Mais je ne renonçai point à l'idée de rattacher fortement au fait de la conquête normande l'histoire moderne de l'Angleterre. »

Telle fut donc l'origine de cet ouvrage qui allait devenir célèbre. Mais huit années devaient s'écouler entre sa conception et sa publication, période durant laquelle Thierry fit son apprentissage, étudiant concurremment les institutions de l'ancienne France, puisant dans les archives des arguments à l'appui de ses opinions politiques, et se constituant par le moyen des vieux livres, un « arsenal d'armes nouvelles pour la polémique où il était engagé contre les tendances réactionnaires du gouvernement » de la Restauration.

Au cours des années 1819-1821, Thierry ne publia pas moins de onze articles concernant l'histoire d'Angleterre.

Entre temps, la « Contre-Révolution » de 1820 avait durement frappé le parti libéral, où militait Thierry. Le *Censeur européen* ayant été supprimé, il passa au *Courrier français*, mais, en janvier 1821, l'administration de cette revue se sépara d'un collaborateur devenu trop hardi pour la censure royale.

Pour utiliser ses loisirs, le jeune publiciste revint tout naturellement à son « ancien sujet de prédilection » et résolut d'écrire l'histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

Thierry « s'enfonça » donc dans cette étude, à partir de la période anglo-saxonne, passant chaque jour de longues heures à dépouiller les documents imprimés ou manuscrits des bibliothèques de Paris.

« Le catalogue des livres que je devais lire et extraire était énorme.. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement au milieu de ces recherches... En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars... je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves.

« Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, tandis que ma main feuilletait les volumes ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi[2]... »

1. Dans la préface à *Dix ans d'Etudes historiques*, écrit auquel il faut constamment se référer, car il y analyse en détail son activité intellectuelle dans toute cette période; 2. *Dix ans d'Etudes historiques*, préface, *passim*.

Thierry travailla de la sorte, tout en menant de front sa tâche de publiciste politique, pendant trois ans et plus; puis il rédigea son *Histoire*, qui parut en librairie au mois d'avril 1825, « après quatre ans et demi d'efforts sans relâche. Le succès que j'obtins (ajoute Thierry) passa mes espérances. Mais il y eut à cette joie, quelque grande qu'elle fût, une bien triste compensation : mes yeux s'étaient usés au travail, j'avais en partie perdu la vue. »

Le succès de l'ouvrage fut vif, en effet. Sauf par quelques rares critiques de la vieille école, l'*Histoire de la Conquête* fut acclamée comme un chef-d'œuvre — qu'il était — de narration historique.

Une deuxième édition, « augmentée de notes justificatives », mais sans que le texte eût été grandement modifié, parut l'année suivante (1826). Thierry alors était devenu complètement aveugle.

Au cours d'un séjour dans le Midi, qu'exigeait l'état précaire de sa santé (1828-1829), il soumit « à une révision lente et consciencieuse l'ensemble et les détails » de son ouvrage. Une nouvelle édition, « revue et corrigée », parut donc en 1830.

Enfin, en 1852, ayant achevé la rédaction de son *Essai sur l'Histoire du Tiers-Etat*, Thierry entreprit de soumettre son premier grand travail à une nouvelle révision, et même à la refonte de plusieurs chapitres. Cette tâche absorba, pendant les quatre dernières années de sa vie, les heures de répit que lui laissaient ses souffrances.

Il essayait des variantes de phrases, le 19 mai 1856, lorsque sa tête retomba sur ses genoux. Il s'éveilla de sa torpeur, le lendemain, pour dicter péniblement un dernier changement et, quelques heures plus tard, rendit le dernier soupir.

L'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre* dont, journaliste débutant, il avait conçu l'idée en 1817, fut la dernière pensée lucide de l'historien Augustin Thierry.

La suprême édition qu'il en avait ainsi préparée fut publiée en 1859 par les soins de son frère Amédée et de son exécuteur testamentaire Henri Martin.

Analyse de l'ouvrage. — Thierry avait conçu pour son ouvrage un vaste plan. Il voulait, écrit-il, « écrire l'histoire de cette conquête en remontant jusqu'à ses causes premières, pour descendre ensuite jusqu'à ses dernières conséquences; peindre ce grand événement, avec les couleurs les plus vraies et sous le plus grand nombre d'aspects possible; donner pour théâtre à cette variété de scènes, non seulement l'Angleterre, mais tous les pays qui, de près ou de loin, avaient ressenti l'influence de la population normande, ou le contrecoup de la victoire ».

Thierry est donc naturellement amené à :

1° exposer les faits qui ont précédé et préparé la conquête;

2° raconter l'invasion militaire, et, dans ses plus grands détails, la lutte nationale qui a suivi la victoire des Normands;

3° mais, à l'encontre des historiens qui « présentent la conquête comme achevée aussitôt que le conquérant s'est proclamé souverain maître », Thierry retrace longuement la suite des relations hostiles des peuples réunis par la violence sur un même sol. Il n'omet aucun des efforts tentés par les Saxons en vue de recouvrer la liberté, et n'estime son enquête achevée que lorsque, du mélange des Normands et des Anglais, il s'est enfin formé une seule nation.

Dans ce cadre étendu qu'il s'est tracé, Thierry donne place à toutes les questions qui le préoccupent : naissance et formation des aristocraties ; problème des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe ; origine des races primitives : Gallois, Irlandais purs, Écossais, Bretons, Normands. Il éprouve une affection particulière pour les populations sacrifiées. « Son ouvrage, a-t-on dit justement, n'est pas la glorification des vainqueurs ; ce sera l'*épopée des vaincus*[1]. »

L'esprit de l'ouvrage. — Toutes les recherches entreprises par Thierry avaient été orientées par cette obsédante « théorie de la conquête primitive » créant un perpétuel antagonisme entre conquérants et esclaves, entre vainqueurs et vaincus, entre maîtres et sujets ; théorie qu'il avait entrevue dès 1817, et qui s'était cristallisée dans son esprit.

Cette théorie, l'abbé SIEYÈS l'avait développée déjà dans sa brochure *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* (1789). Et Thierry n'avait pu ignorer le pamphlet de Benjamin CONSTANT : *De l'esprit de conquête et d'usurpation*, paru en 1813 et réimprimé à Paris en 1814. Il avait aussi été pendant trois ans (1813-1816) le secrétaire du comte de Saint-Simon, dont la doctrine prêchait « l'égalité relative », et dont l'idéal était d'effacer des rapports humains les antagonismes du dominant et du dominé. Enfin Thierry, dans son ouvrage, répondait indirectement à une « voix sortie du camp des nobles » : celle du comte de MONTLOSIER, qui, dans un manifeste provocant intitulé *Mémoires sur la monarchie francaise*, avait lancé aux classes bourgeoises un véritable cri de guerre.

Cette « théorie », expliquant le monde contemporain par le fait d'une conquête et par les réactions sociales qu'elle provoque, était en faveur à l'époque auprès des autres polémistes ou littérateurs du parti libéral. Guizot la faisait sienne en 1820 dans son essai : *Du gouvernement de la France ;* et Fauriel, ami de Thierry, la reprenait en 1825, dans la préface à ses *Chants nationaux de la Grèce*.

Mais c'est Thierry qui l'adopta avec le plus de conviction et de véhémence.

Or, cette théorie est fausse, ou incomplète. La conquête militaire n'explique pas tout. Il y a d'autres causes : morales, politiques, religieuses, dont Thierry n'a pas tenu compte. Pas suffisamment, tout au moins.

1. F. Valentin, *Augustin Thierry* (p. 87).

Par sa conception doctrinale et dogmatique, l'historien a passionné son récit et en a faussé certaines perspectives. En tant qu'explication, la théorie de la conquête a perdu sa valeur, et l'*Histoire* de Thierry, à la considérer du point de vue philosophique, est une œuvre caduque.

Dès 1869, dans la *Préface* à l'édition complète de son *Histoire de France*, MICHELET s'exprimait comme suit :

« ... Lorsque je commençai [à rédiger cette histoire, vers 1831], un livre de génie existait, celui de Thierry. Sagace et pénétrant, délicat interprète, grand ciseleur, admirable ouvrier, mais trop asservi à un maître.

« Ce maître, ce tyran, c'est le point de vue exclusif, systématique, de la perpétuité des races. Ce qui fait, au total, la beauté de ce grand livre, c'est qu'avec ce système, qu'on croirait fataliste, partout on sent respirer en-dessous un cœur ému contre la force fatale, l'invasion, tout plein de l'âme nationale et du droit de la liberté.

« Je l'ai beaucoup aimé et admiré. »

La forme et le style. — Thierry attachait une grande importance à la question de la forme et du style. « J'avais l'ambition, avoue-t-il, de faire de l'art en même temps que de la science, d'être dramatique à l'aide de matériaux fournis par une érudition sincère et scrupuleuse. »

Quelle forme, d'autre part, allait-il adopter pour son œuvre ?

« Je me proposai, écrit-il, d'allier au mouvement largement épique des historiens grecs et romains, la naïveté de couleur des légendaires[1] et la raison sévère des écrivains modernes[2]. J'aspirais... à me faire un style grave, sans emphase oratoire, et simple sans affectation de *naïverie*[3] et d'archaïsme ; à peindre les hommes d'autrefois avec la physionomie de leur temps, mais en parlant moi-même le langage du mien ; enfin à multiplier les détails jusqu'à épuiser les textes originaux, mais sans éparpiller le récit et briser l'unité de l'ensemble. »

Valeur de l'ouvrage. — Cette méthode excellemment définie, que Thierry a voulue et qu'il a innovée, il n'a pas toujours su l'appliquer avec une rigueur parfaite. Certes il a consulté d'innombrables documents. Il en a publié la liste. Et il cite scrupuleusement le texte original des phrases par lui traduites, ou auxquelles il emprunte un détail, mot ou fait. Mais il ne s'est pas toujours interdit la conjecture ; il s'est parfois laissé séduire par le côté pittoresque et concret du texte qu'il dépouillait ; il ne s'est pas assez demandé si le témoignage qu'il invoque est véridique et désinté-

1. C'est-à-dire des poètes, chroniqueurs de l'époque légendaire, ou traitant de sujets légendaires ; **2.** C'était pour lui, en particulier, Chateaubriand et Walter Scott ; **3.** Naïveté mièvre et affectée.

ressé; il n'a pas contrôlé sévèrement l'authenticité de ses sources. « Le doute est la condition de l'histoire. Thierry, par nature, était la confiance même. Il a trop *vu* sa conquête avant de l'avoir achevée.» (Camille JULLIAN.)

Ces critiques formulées et ces réserves admises, l'*Histoire de la Conquête* reste pourtant une œuvre de haute tenue littéraire.

Le style en est aisé, précis et vivant. Les tableaux et les descriptions sont bien documentés, peints avec vigueur, animés, pittoresques. Si les conclusions politiques sont sujettes à caution, la psychologie des personnages, l'évocation de leurs mobiles, demeure exacte, vraisemblable, attachante. Et toujours le récit est coloré et entraînant. Par son mouvement qui prend fréquemment une allure épique, par la simplicité apparente des moyens employés, par l'intensité de l'effet obtenu, l'ouvrage fait songer à l'histoire, attachante et naïve, du vieil Hérodote.

« Ce livre sympathique et célèbre, affirme encore Camille Jullian, est peut-être l'œuvre historique la plus séduisante de ce temps. Elle a une telle grâce d'allure, la langue y est d'une si franche clarté, une si douce émotion y est répandue! C'est, comme on l'a dit, l'aimable *épopée des vaincus*! »

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

F. VALENTIN, *Augustin Thierry* (Paris, Lecène et Oudin, 1895).

Ch.-M. DES GRANGES, *Augustin Thierry journaliste* (Paris, « Revue d'histoire littéraire de la France », 1905).

C. JULLIAN, *A. Thierry et le mouvement historique* (Paris, « Revue de synthèse historique», 1906.)

A. AUGUSTIN-THIERRY, *Augustin Thierry d'après sa correspondance* (Paris, Plon, 1922).

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS

(EXTRAITS)[1]

LIVRE PREMIER

Depuis l'établissement des Bretons jusqu'au IXe siècle.

L'île de Bretagne.
habitants indigènes et occupation romaine.
(des origines a l'an 410).

Il y a deux mille ans, la grande île qui se trouve au nord de la France et qui la prolonge géologiquement par delà l'effondrement que comblent les eaux de la Manche, s'appelait la *Bretagne*. Elle était habitée par des populations de race celtique, les *Bretons*, dont la civilisation, les mœurs, la religion, ressemblaient étroitement à celles de nos propres ancêtres, les Gaulois[2].

Lorsqu'en 55 avant J.-C. *César* eut envahi la Gaule, son attention fut attirée par le commerce qui se faisait entre ce pays et la grande île. Il y débarqua, mais ne put s'y maintenir, et la Bretagne resta indépendante pendant près d'un siècle encore.

En l'an 43 de notre ère, des légions romaines purent prendre pied et, malgré la résistance des Icènes, commandés et inspirés par leur reine *Boadicée* — la Vercingétorix bretonne —, ils réussirent à conquérir tout le pays jusqu'à l'embouchure de la Clyde et au firth (ou golfe) de Forth.

La domination romaine devait durer plus de trois siècles. Elle ne prit fin qu'au moment où, menacée d'invasion par les hordes barbares d'Alaric (410), Rome rappela ses légions en vue de défendre son territoire continental.

1. Pour relier nos extraits et rendre les récits plus aisément compréhensibles, nous avons résumé (en petit texte) les principaux événements de l'histoire d'Angleterre. Ce résumé ne suit pas strictement l'ordre adopté par Thierry; il omet les détails géographiques, le tableau des institutions, les théories exposées par l'auteur. Tous les titres et sous-titres, autres que ceux des divers *Livres*, sont de l'éditeur des présents extraits; 2. Successeurs des tribus des Galls, les Bretons étaient eux-mêmes divisés en deux grands groupes : Cambriens à l'ouest (Cumberland et Pays de Galles), et Logriens à l'est.

Établissement des Saxons et des Angles (449). L'Heptarchie anglo-saxonne.

Laissés à eux-mêmes, les Bretons eurent à lutter durement pour repousser les attaques des Pictes et des Scots, peuplades celtiques d'Écosse et d'Irlande, qui avaient échappé à l'emprise romaine.

Sentant leur infériorité, les Bretons, d'ailleurs affaiblis par des rivalités intestines, commirent l'imprudence d'appeler à leur secours des aventuriers de race germanique : les *Saxons*, les *Jutes* et les *Angles*, écumeurs de la mer du Nord et de la Manche.

Les deux chefs jutes *Hengist* et *Horsa* remirent en état les affaires du chef breton Vortigern. En récompense de leurs services, ils reçurent de lui l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise (449).

Mais ces hôtes furent de dangereux voisins. Ils s'implantèrent et s'étendirent dans la Bretagne même. Bientôt Hengist occupe tout le pays entre la Tamise et la Manche et prend le titre de roi de Kent. Peu après, Ælla fonde le royaume de Sussex; puis Cerdix, malgré la résistance du fameux roi Arthur, ou Artus, devient maître du Sussex. Ainsi les Celtes se trouvent graduellement anéantis ou subjugués, à l'exception des Cambriens, évincés de leurs territoires et refoulés dans les montagnes du Nord ou de l'Ouest, qui deviennent l'asile des seuls indigènes restés indépendants.

En même temps, sous la poussée exterminatrice des envahisseurs anglo-saxons, une émigration se produit vers le continent; peuplée de nouveaux habitants, les Bretons, notre vieille péninsule armoricaine perd son nom primitif (Armorique) et devient la petite Bretagne.

Au VI^e^ siècle, les Saxons ont réussi à établir quatre royaumes :
1° le Kent, fondé en 465, capitale Canterbury;
2° le Sussex (pays des Saxons du Sud), fondé en 491;
3° le Wessex (Saxons de l'Ouest), 516, capitale Winchester;
4° et l'Essex (Saxons de l'Est), 526, capitale Londres.

Cependant les Angles organisent trois autres royaumes, au nord des précédents :
5° la Northumbrie, ou Northumberland (au nord de la rivière Humber), capitale York;
6° l'Est-Anglie (Norfolk et Suffolk), capitale Norwich; vers 545,
7° et la Mercie (comtés du Centre), capitale Lincoln ou Leicester.

Ces sept petits royaumes constituèrent l'*heptarchie saxonne.*

Le Christianisme en Bretagne.

Le christianisme dut pénétrer dans les îles Britanniques dès le début du IV^e^ siècle. Il fut prêché en Irlande au V^e^ siècle, par

saint Patrick, ou Patrice; puis répandu par saint Columba, qui se rendit ensuite en Écosse, dont il devint l'apôtre[1].

Mais, alors que les Goths et les Franks du continent étaient déjà convertis et chrétiens, les Anglo-Saxons établis en Bretagne demeuraient païens et barbares.

Le Pape Grégoire : son dessein de convertir les Anglo-Saxons (580-595).

Dans ce temps, la ville de Rome, grande par les souvenirs de sa puissance et parce qu'elle se nommait le siège de saint Pierre, avait pour évêque un homme de race sénatoriale, en qui la tendresse d'âme et le zèle de la foi chrétienne se mêlaient à l'esprit d'action et à l'habileté politique du vieux patriciat romain[2]. Grégoire, fils de Gordien, de la riche et illustre famille des Anicius, renonça jeune à son immense fortune et aux plus hautes dignités pour embrasser l'état monastique[3]. Il paraît que, dans cette nouvelle vie, l'instinct de sa nature active le portait en imagination vers des pèlerinages lointains et des entreprises périlleuses, telle que la conversion des tribus encore païennes dont la présence, au-delà des Franks ou parmi eux, à l'extrémité du territoire enlevé à l'empire, avait rendu plus étroites les limites du monde chrétien. Sa pensée, qui peut-être aimait errer au nord de la Gaule et aux confins occidentaux de la Germanie, fut, par un incident fortuit, attirée sur la Bretagne anglo-saxonne et s'y fixa de manière à ne pouvoir plus s'en détacher.

Un jour que le moine patricien traversait le marché de Rome[4], il vit parmi les choses exposées en vente de jeunes esclaves étrangers, dont les cheveux blonds de la nuance la plus claire, la blancheur et la beauté le frappèrent vivement. Touché d'admiration et d'intérêt, il demanda au marchand d'esclaves de quel pays ces enfants avaient été amenés. « C'est, répondit celui-ci, de l'île de Bretagne, où les hommes ont le teint aussi blanc et les che-

1. *Columba* mourut en 597, l'année même où Augustin aborda en Angleterre pour l'évangéliser; **2.** A. Thierry, dans ce récit, emprunte surtout à la *Vie de Grégoire le Grand*, en latin, par le diacre Jean (*Œuvres de saint Grégoire*, 1705, t. IV), et aux *Epîtres* de saint Grégoire, dans l'*Histoire ecclésiastique* de Bède; **3.** Né à Rome vers 540, Grégoire avait été préteur avant d'embrasser la vie religieuse. Il progressa rapidement dans la hiérarchie ecclésiastique et fut nommé pape à l'unanimité en 590, époque « où les Anglo-Saxons venaient d'achever la conquête de la plus belle partie de l'île de Bretagne »; **4.** L'épisode doit se placer vers 580, alors que Grégoire n'était encore que simple diacre.

veux de la même couleur. — Sont-ils chrétiens, reprit Grégoire, ou encore enveloppés dans les erreurs du paganisme? » A la réponse du marchand : « Ils sont païens, » Grégoire s'écria : « Quel malheur que de si charmants visages soient sous la main d'un prince des ténèbres, que de si beaux fronts couvrent une âme encore vide de la grâce de Dieu! » S'adressant une troisième fois à son interlocuteur, il le pria de nommer la nation à laquelle les jeunes esclaves appartenaient. Le marchand répondit : « Ils sont de la nation des Angles. » Et Grégoire, jouant sur ce nom, répliqua : « Des anges, très bien dit, car puisqu'ils ont une figure angélique, c'est chose convenable qu'ils puissent devenir un jour concitoyens des anges dans le ciel. » Cette impression de vive sympathie et les idées d'apostolat chrétien qui en avaient été la suite accompagnèrent le descendant des Anicius à son retour au monastère qu'il avait fondé sur le mont Aventin, dans le palais même de ses ancêtres. Usant de tout son crédit auprès du pape Benoit Ier, Grégoire l'invita instamment à envoyer des missionnaires chargés de prêcher l'Évangile aux païens de l'île de Bretagne, et il demanda pour lui-même la grâce de faire partie de cette mission. Benoît Ier y consentit, et le départ eut lieu. Mais les citoyens de Rome regrettaient l'absence de Grégoire qu'ils vénéraient et que déjà peut-être ils destinaient à la dignité pontificale; peu de jours après, le peuple en troupe fit sur le passage du pape des démonstrations de mécontentement, et le pape effrayé rappela Grégoire, dont le retour mit fin au projet de mission en Bretagne.

Devenu chef de l'Église romaine, Grégoire songea de nouveau à l'entreprise qui avait été le plus cher de ses rêves. Il confia la tâche d'aller outre-mer évangéliser les Anglo-Saxons à quarante religieux de son monastère du mont Aventin, et il mit à leur tête, avec des pouvoirs spéciaux, Augustin, prieur de ce monastère. Le chef de la mission était désigné d'avance comme évêque de l'Angleterre et autorisé à se faire consacrer sous ce titre, s'il était reçu dans le pays. Ses compagnons le suivirent au-delà des Alpes, jusqu'à la ville d'Aix, en Provence; mais arrivés à ce point, ils s'effrayèrent des périls et des difficultés de l'œuvre dont on les chargeait et voulurent retourner sur leurs pas[1]. Augus-

1. Préparée vers 595, la mission séjourna au monastère de Saint-Honorat, dans l'île de Lérins,

tin repartit seul, pour aller demander, au nom de tous, au pape Grégoire, la grâce d'être exemptés de ce voyage dangereux, dont l'issue, disait-il, n'était rien moins que certaine, chez un peuple d'une langue inconnue. Mais le pape n'y consentit pas. « Il est trop tard pour reculer, répondit-il; vous devez accomplir votre entreprise sans écouter les propos des médisants; moi-même je voudrais de tout mon cœur travailler avec vous à cette bonne œuvre. »

Augustin chez le roi Ethelbert (597).

Le commandement ainsi renouvelé avec une fermeté douce ranima le zèle des missionnaires. Fondateur du couvent où ils étaient nourris, Grégoire avait été leur abbé avant d'être pour eux l'évêque de Rome; ils lui devaient à plus d'un titre l'obéissance filiale; ils obéirent donc et reprirent leur chemin vers le nord. Ils allèrent d'abord à Châlons, où résidait Theoderik, fils de Hildebert[1], roi d'une moitié de la portion orientale du pays conquis par les Francks. Ensuite ils se rendirent à Metz, où régnait, sur l'autre moitié, Theodebert[2], aussi fils de Hildebert. Ils présentèrent à ces deux rois des lettres du pape Grégoire, faites pour exciter leur bienveillance d'une part en intéressant leur foi religieuse, et de l'autre en flattant leur vanité. Grégoire savait que les Francks étaient en guerre avec les Saxons de la Germanie, leurs voisins du côté du nord, et partant, de ce fait, il n'hésitait pas à qualifier du nom de sujets des Francks les Anglo-Saxons d'outre-mer que ces moines allaient convertir. « J'ai présumé, écrivait-il aux deux fils de Hildebert, que vous devez souhaiter avec ardeur la conversion de vos sujets à la foi dans laquelle vous êtes, vous, leurs seigneurs et leurs rois, et j'ai fait partir Augustin le porteur des présentes, avec d'autres serviteurs de Dieu, pour y travailler sous la protection de votre puissance. »

La mission remit aussi une lettre à la reine Brunehilde[3],

1. *Theoderik*, ou plutôt Thierri II, septième roi de Metz ou d'Austrasie, né en 587, fils puîné de Childebert (ou Hildebert) II, avait reçu pour lot, à la mort de son père (596), les royaumes d'Orléans et de Bourgogne. — Sur l'*Austrasie* (Oster-Rike), voir la *Lettre X* « Sur les prétendus partages de la Monarchie » des *Lettres sur l'Histoire de France* d'A. Thierry; 2. *Théodebert II*, sixième roi d'Austrasie succéda à onze ans, à son père Childebert (596); 3. *Brunehilde* (ou Brunehaut), née en 534, était fille d'Athanagilde, roi goth d'Espagne. Elle avait épousé, en 566 Sigebert, roi d'Austrasie. Elle gouverna ce royaume sous les minorités de Childebert II, son fils; et de Théodebert II, son petit-fils, frère de Théoderik (Thierri).

aïeule des deux jeunes rois, femme d'une grande ambition et d'une rare habileté, qui, sous le nom de ses deux petits-fils, gouvernait la moitié de la Gaule. Elle appartenait par sa naissance à la famille des rois visigoths que l'invasion franke avait repoussés au-delà des Pyrénées. A son mariage, d'arienne qu'elle était, elle devint catholique, reçut l'onction du saint chrême, et témoigna dès lors un grand zèle pour sa nouvelle croyance; les évêques louaient à l'envi la pureté de sa foi, et, en faveur de ses œuvres pieuses, négligeaient de jeter un regard sur ses mœurs déréglées, ses fourberies et ses crimes politiques. « Vous qui avez le mérite des bonnes œuvres et dont l'âme est affermie dans la crainte du Dieu tout-puissant, écrivait le pape Grégoire à cette reine, nous vous prions de nous aider dans une grande chose. Il nous est parvenu que la nation des Angles voulait devenir chrétienne, et nous avons député vers elle pour connaître sa volonté par nous-même et répondre efficacement à son désir. » Les rois des Franks orientaux et leur aïeule n'avaient point à mesurer l'exactitude de cette assertion peu conciliable avec la répugnance et les craintes des missionnaires; ils firent à la mission un accueil plein de respectueuse bienveillance, et la défrayèrent dans sa route vers la mer. Le roi des Franks occidentaux[1], quoique en guerre avec ses parents de l'est, reçut les Romains non moins gracieusement qu'eux; on leur permit d'emmener des hommes de nation franke comme interprètes auprès des Anglo-Saxons, qui parlaient presque la même langue.

Par un hasard favorable, il se trouva que le plus puissant des chefs saxons, Ethelbert, roi du pays de Kent, venait d'épouser une femme d'origine franke et professant la religion catholique[2]. Cette nouvelle releva le courage des compagnons d'Augustin, et ils abordèrent avec confiance à cette même pointe de Thanet, déjà fameuse par le débarquement des anciens Romains, et des deux frères qui avaient ouvert aux Saxons le chemin de la Bretagne[3]. Les interprètes franks se rendirent auprès d'Ethelbert : ils lui annon-

1. Il s'agit de Thierri (Théoderik) qui protégea en effet, la mission d'Augustin; voir la *Lettre X sur l'Histoire de France ;* **2.** *Ethelbert*, roi du Kent, avait épousé vers 584 Bertha, fille du roi franc Charibert de Paris. Catholique, cette reine avait pour chapelain l'évêque franc Lindhart, qui fraya les voies à la mission d'Augustin et de ses moines; **3.** Augustin débarqua à Ebbsfleet, dans l'île de Thanet, au printemps de 597. C'est là également qu'avait débarqué, un siècle et demi auparavant (449), la bande de pirates venus du Jutland, sous les ordres des deux frères — probablement légendaires — Hengist (= Cheval) et Horsa (= Jument), [voir plus haut, le résumé, p. 12], qui constitua le noyau des forces d'invasion saxonnes.

cèrent des hommes qui venaient de bien loin apporter une heureuse nouvelle et la promesse d'un règne sans fin, s'il voulait croire à leurs paroles. Le roi saxon ne fit d'abord aucune réponse positive et ordonna que les étrangers s'arrêtassent dans l'île de Thanet[1], jusqu'au moment où il aurait délibéré sur le parti à prendre à leur égard. Il est permis de croire que l'épouse chrétienne du roi païen ne resta pas inactive dans cette grande circonstance, et que toutes les effusions de la tendresse domestique furent employées à rendre Ethelbert favorable aux missionnaires. Il consentit à entrer en conférence avec eux; mais par un reste de défiance, il ne put se résoudre à les recevoir dans sa maison ni dans sa cité royale, et vint les trouver dans leur île, où il voulut encore que l'entrevue eût lieu en plein air, pour prévenir l'effet de tout maléfice, dans le cas où ces étrangers en useraient contre lui. Les moines romains marchèrent au rendez-vous avec un appareil de cérémonie, rangés en files, précédés d'une grande croix d'argent et d'un tableau où était peinte la figure du Christ; ils exposèrent l'objet de leur voyage et firent leurs prédications.

« Voilà de belles paroles et de belles promesses, leur répondit le roi païen; mais comme cela est pour moi tout nouveau, je ne puis sur-le-champ y ajouter foi, et abandonner la croyance que je professe avec toute ma nation. Cependant, puisque vous êtes venus de loin pour nous communiquer ce que vous-mêmes, à ce qu'il me semble, jugez utile et vrai, je ne vous maltraiterai point; je vous fournirai des provisions et des logements, et vous laisserai libres de publier votre doctrine et de persuader qui vous pourrez. »

Les moines se rendirent à la ville capitale, qu'on appelait la cité des hommes de Kent, en langue saxonne Kentwara-Byrig[2]; ils y entrèrent en procession, portant leur croix et leur tableau, et chantant des litanies. Ils eurent bientôt des auditeurs et des prosélytes; une église, bâtie du temps des Romains, et abandonnée depuis la conquête saxonne[3], leur servit pour célébrer la messe et administrer le baptême. Beaucoup d'hommes venaient à eux, attirés par la douceur de leur doctrine et la simplicité de leur vie. Ils frappèrent les imaginations par de grandes austérités; ils passèrent

1. *L'île de Thanet* est formée par la Tamise à son embouchure et les deux bras de la Stour. Les Bretons la cédèrent aux Jutes en 449; puis voulurent la leur reprendre, mais ils furent battus par ces derniers (463); 2. En anglais moderne : *Canterbury ;* 3. L'église *Saint-Martin.*

même pour avoir le don des miracles, et le bruit des prodiges qu'ils opéraient, parvenant au roi Ethelbert, enleva de son esprit les derniers doutes qui retardaient sa conversion. Quand le chef du pays de Kent eut embrassé le christianisme[1], la nouvelle religion devint auprès de lui le plus sûr moyen de faveur, et le nombre de ceux qui demandaient à être baptisés se multiplia rapidement, quoique le roi Ethelbert, dit un vieil historien, ne voulût contraindre personne. Il fonda pour ses docteurs et ses pères spirituels, dans la ville de Canterbury, un établissement qui, pour les Saxons convertis, fut le siège de l'Église nationale, et il le dota largement de possessions en terres et en meubles[2].

LIVRE II

Depuis le premier débarquement des Danois en Angleterre jusqu'a la fin de leur domination (787-1048).

Première apparition des pirates danois : leur caractère.

Il y avait plus d'un siècle et demi que la Bretagne méridionale presque entière portait le nom de terre des Anglais[3], et que, dans le langage de ses possesseurs de race germanique, le nom de Bretons ou celui de Gallois signifiait serf et tributaire, lorsque des hommes inconnus vinrent, avec trois vaisseaux, aborder à l'un des ports de la côte orientale. Afin d'apprendre d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, le magistrat saxon du lieu se rendit au rivage; les inconnus le laissèrent approcher et l'entourèrent; puis, fondant tout à coup sur lui et sur son escorte, ils le tuèrent, pillèrent les habitations voisines et remirent promptement à la voile.

Telle fut la première apparition, en Angleterre, des pirates du nord appelés Danois ou Normands[4], selon qu'ils venaient des îles de la mer Baltique ou de la côte de Norwège. Ils descendaient de la même race primitive que les

1. Ethelbert se convertit dès le 1er juin 597; 2. Le Kent fut donc le premier état anglo-saxon qui ait été évangélisé. Canterbury est restée depuis lors la métropole de l'Église d'Angleterre; 3. *Engla-land*, par corruption : *England*; 4. *North-men*, hommes du Nord. C'est l'ancien nom national des Norvégiens.

Anglo-Saxons et les Franks; leur langue avait des racines communes avec les idiomes de ces deux peuples : mais ce signe d'une antique fraternité ne préservait de leurs incursions hostiles ni la Bretagne saxonne, ni la Gaule franke, ni même le territoire d'outre-Rhin, exclusivement habité par des nations germaniques. La conversion des Teutons méridionaux à la foi chrétienne avait rompu tout lien de fraternité entre eux et les Teutons du nord. Au IXe siècle, l'homme du nord se glorifiait encore du titre de fils d'Odin, et traitait de bâtards et d'apostats les Germains enfants de l'église : il ne les distinguait point des populations vaincues dont il avait adopté le culte. Franks ou Gaulois, Langobards[1] ou Latins, tous étaient également odieux pour l'homme demeuré fidèle aux anciennes divinités de la Germanie. Une sorte de fanatisme religieux et patriotique s'alliait ainsi dans l'âme des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises, et faisaient coucher leurs chevaux dans les chapelles des palais. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque canton du territoire chrétien : « Nous leur avons chanté la messe des lances, disaient-ils par dérision, elle a commencé de grand matin, et elle a duré jusqu'à la nuit. »

En trois jours de traversée par le vent d'est, les flottes de barques à deux voiles des Danois et des Norvégiens arrivaient au sud de la Bretagne. Les soldats de chaque flotte obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre germanique[2] que les langues du midi rendent par le mot *roi ;* mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait en cercle, et les cornes remplies de bière passaient de main en main sans qu'il y eût ni premier ni dernier. Le *roi de mer*[3] était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était renommé comme le plus brave entre les braves, comme celui qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches,

1. *Langobards*, Lombards; 2. *Kong, Koning, King ;* 3. *Sae-Kong, See-King.*

qui jamais n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité.

Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval, et à l'ascendant du courage et de l'habileté se joignait pour lui l'empire que donne la superstition; il était initié à la science des runes[1], il connaissait les caractères mystérieux qui, gravés sur les épées, devaient procurer la victoire, et ceux qui, inscrits à la poupe et sur les rames, devaient préserver du naufrage. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de mailles, qu'ils se promettaient d'échanger bientôt contre un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaiement sur la route *des cygnes*, comme disent leurs poésies nationales. Tantôt ils côtoyaient la terre, et guettaient leur ennemi dans les détroits, les baies et les petits mouillages, ce qui leur fit donner le nom de *Vikings* ou *Enfants des anses*[2]; tantôt ils se lançaient à sa poursuite à travers l'Océan. Les violents orages des mers du nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires; tous ne rejoignaient point le vaisseau du chef, au signal de ralliement; mais ceux qui survivaient à leurs compagnons naufragés n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci; ils se riaient des vents et des flots, qui n'avaient pu leur nuire : « La force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs, l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulions aller. »

La première grande armée de corsaires danois et normands qui se dirigea vers l'Angleterre aborda sur la côte de Cornouailles (835); et les indigènes de ce pays, réduits par les Anglais à la condition de tributaires, se joignirent aux ennemis de leurs conquérants, soit dans l'espoir de regagner quelque peu de liberté, soit pour satisfaire simplement leur passion de vengeance nationale. Les hommes du nord furent repoussés, et les Bretons de Cornouailles restèrent sous le joug des Saxons; mais peu de temps après, d'autres flottes, abordant du côté de l'est, amenèrent les Danois en si grand nombre que nulle force ne put les empêcher de pénétrer au cœur de l'Angleterre. Ils remontaient le cours des grands fleuves jusqu'à ce qu'ils eussent un lieu de station commode; là ils descendaient de leurs

1. *Runes* : caractères des premiers alphabets germaniques, datant du IIe siècle; employés plus tard comme signes magiques; 2. Cette étymologie est controuvée. *Viking* signifie : guerrier, pillard.

barques, les amarraient ou les tiraient à sec, se répandaient sur le pays, enlevaient de toutes parts les bêtes de somme, et de marins se faisaient cavaliers, comme s'expriment les chroniques du temps[1]. D'abord ils se bornèrent à piller et à se retirer ensuite, laissant derrière eux, sur les côtes, quelques postes militaires et de petits camps retranchés, pour protéger leur prochain retour; mais bientôt, changeant de tactique, ils s'établirent à demeure fixe, comme maîtres du sol et des habitants, et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest, comme celui-ci avait refoulé l'ancienne population bretonne de la mer de Gaule vers l'autre mer.

Invasion de Ragnar-Lodbrog (866).

Les *rois de mer* qui attachèrent leur nom aux événements de cette grande invasion sont : Ragnar-Lodbrog et ses trois fils Hubbo, Ingvar et Afden. Fils d'un Norvégien et de la fille du roi de l'une des îles danoises, Ragnar avait obtenu, soit de gré, soit de force, la royauté de toutes ces îles; mais la fortune lui devint contraire; il perdit ses possessions territoriales, et alors, armant des vaisseaux et rassemblant une troupe de pirates, il se fit *roi de mer*. Ses premières courses eurent lieu dans la Baltique et sur les côtes de la Frise et de la Saxe; puis il fit de nombreuses descentes en Bretagne et en Gaule[2], toujours heureux dans ses entreprises, qui lui valurent de grandes richesses et un grand renom. Après trente ans de succès obtenus avec une simple flotte de barques, Ragnar, dont les vues s'étaient agrandies, voulut essayer son habileté dans une navigation plus savante, et fit construire deux vaisseaux qui surpassaient en dimension tout ce qu'on avait jamais vu dans le nord. Vainement sa femme Aslauga, avec ce bon sens précautionneux qui, chez les femmes scandinaves, passait pour le don de prophétie, lui remontra les périls où cette innovation l'exposait; il ne l'écouta point, et s'embarqua,

1. Les pillages des Normands devinrent vraiment inquiétants sous le règne du roi Egbert (802-839), et plus encore sous celui de son fils Ethelwulf (839-858). En 851 les pirates furent assez forts pour rester durant tout l'hiver dans l'île de Thanet. Les équipages de trois cent cinquante barques abordèrent à l'embouchure de la Tamise d'où ils allèrent saccager Canterbury et Londres. Ils finirent par être battus par Ethelwulf à Ockley, dans le Surrey; 2. C'est lui, dit-on, qui aurait assiégé Paris en 844, et qui ne se serait retiré qu'après avoir reçu de Charles le Chauve la rançon de sa ville.

suivi de plusieurs centaines d'hommes. L'Angleterre était le but de cette expédition d'un nouveau genre. Les pirates coupèrent gaiement les câbles qui retenaient les deux navires, et, comme ils disaient eux-mêmes dans leur langage poétique, lâchèrent la bride à leurs grands chevaux marins.

Tout alla bien pour le roi de mer et ses compagnons tant qu'ils voguèrent au large; mais ce fut aux approches des côtes que les difficultés commencèrent. Leurs gros vaisseaux, mal dirigés, échouèrent et se brisèrent sur des bas-fonds, d'où les bateaux de construction danoise auraient pu sortir aisément; les équipages furent contraints de se jeter à terre, privés de tout moyen de retraite. Le rivage où ils débarquèrent ainsi malgré eux était celui du Northumberland[1]; ils s'y avancèrent en bon ordre, ravageant et pillant selon leur usage, comme s'ils ne se fussent pas trouvés dans une position désespérée. A la nouvelle de leurs dévastations, Ælla, roi du pays, se mit en marche et les attaqua avec des forces supérieures; le combat fut acharné, quoique très inégal, et Ragnar, enveloppé dans un manteau que sa femme lui avait donné en partant, pénétra quatre fois dans les rangs ennemis. Mais presque tous ses compagnons ayant succombé, lui-même fut pris vivant par les Saxons. Le roi Ælla se montra cruel envers son prisonnier; non content de le faire mourir, il voulut lui infliger des tortures inusitées. Lodbrog fut enfermé dans un cachot rempli, disent les chroniques, de vipères et de serpents venimeux. Le *chant de mort* de ce fameux roi de mer devint célèbre, comme l'un des chefs-d'œuvre de la poésie scandinave. On l'attribuait, contre toute vraisemblance, au héros lui-même; mais, quel qu'en soit l'auteur, ce morceau porte la vive empreinte du fanatisme de guerre et de religion qui rendait si terribles, au IXe siècle, les vikings danois et normands.

« Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allais vers l'orient du Sund[2] apprêter un repas sanglant aux bêtes carnassières, et dans ce grand combat où j'envoyai en foule au palais d'Odin le peuple de Helsinghie[3]. De là, nos vaisseaux nous portèrent à l'em-

1. Le *North-humberland* (pays au nord de la rivière Humber) occupait le nord-est de l'Angleterre actuelle; il allait à peu près d'Édimbourg au sud de la ville d'York; 2. Détroit entre la Suède et l'île Seeland; il réunit la mer du Nord et la Baltique; 3. Province de Suède sur le golfe de Bothnie.

bouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cuirasses, et où nos épées rompirent les boucliers.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire d'Angleterre; une rosée de sang dégouttait des épées; les flèches sifflaient en allant chercher les casques; c'était pour moi un plaisir égal à celui de tenir une belle fille à mes côtés.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'abattis ce jeune homme, si fier de sa chevelure, qui, dès le matin, poursuivait les jeunes filles et recherchait l'entretien des veuves. Quel est le sort d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers? Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse, et il faut que l'homme attaque l'homme ou lui résiste au jeu des combats.

« Nous avons frappé de nos épées; maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des fées qui président à leur naissance. Quand je lançais en mer mes vaisseaux pour aller rassasier les loups, je ne croyais pas que cette course dût me conduire à la fin de ma vie. Mais je me réjouis en songeant qu'une place m'est réservée dans les salles d'Odin, et que là bientôt, assis au grand banquet, nous boirons la bière à pleins bords dans les coupes de corne.

« Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Alsauga savaient les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que des serpents venimeux m'enlacent et me couvrent de morsures, ils tressailliraient tous et voudraient courir au combat; car la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs vaillants. Une vipère m'ouvre la poitrine et pénètre vers mon cœur; je suis vaincu : mais bientôt, j'espère, la lance d'un de mes fils traversera le cœur d'Ælla.

« Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats; je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que moi. Dès ma jeunesse, j'ai appris à ensanglanter le fer; il ne faut pas pleurer la mort, il est temps de finir. Envoyées vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invitent; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les dieux. Les heures de ma vie s'écoulent; c'est en riant que je mourrai[1]. »

1. « Ce morceau, dans l'original, n'a pas moins de vingt-neuf strophes; j'ai été forcé d'en omettre près de la moitié et d'abréger le reste. » (A. THIERRY.)

Ce fier appel à la vengeance et aux passions guerrières, chanté premièrement dans une cérémonie funèbre, courut ensuite de bouche en bouche, partout où Ragnar-Lodbrog avait eu des admirateurs. Non seulement ses fils, ses parents, ses amis, mais une foule d'aventuriers et de jeunes gens de tous les royaumes du nord y répondirent. En moins d'un an, et sans qu'aucune nouvelle hostile parvînt en Angleterre, huit rois de mer et vingt *ïarls* ou chefs du second ordre, se confédérant ensemble, réunirent leurs vaisseaux et leurs soldats. C'était la plus grande flotte qui fût jamais partie du Danemark pour une expédition lointaine. Elle devait aborder au Northumberland, mais une méprise des pilotes la porta plus au sud, vers la côte d'Est-Anglie.

Au printemps de l'année suivante (867), les envahisseurs danois franchirent l'Humber pour marcher sur York. La Northumbrie était affaiblie par des rivalités intestines et fit sa soumission aux pirates. Le royaume de Mercie fut sauvé, grâce à l'intervention du roi Ethelred (Paix de Nottingham, 868); mais les Danois se mirent alors à piller et détruire les riches abbayes de la région des « Marécages » (*Fens*) : Peterborough, Croyland, Ely.

Destruction des monastères de Croyland et Peterborough (870).

L'avant-garde danoise approchait de Croyland[1], abbaye célèbre, dont le nom figurera plus d'une fois dans cette histoire, lorsqu'elle rencontra une petite armée saxonne qui, à force de courage et de bon ordre, l'arrêta durant un jour entier. C'était une levée en masse de tous les gens du voisinage, commandés par leurs seigneurs et par un moine appelé frère Toli, qui, avant de se vouer à la retraite, avait porté les armes. Trois rois danois furent tués dans ce combat; mais, à l'arrivée des autres, les Saxons, écrasés par le nombre, moururent presque tous en défendant leur poste. Quelques-uns des fuyards coururent au monastère annoncer que tout était perdu, et que les païens approchaient. C'était l'heure des matines, tous les moines se trouvaient réunis dans le chœur. L'abbé, homme d'un grand âge, leur parla ainsi : « Que tous ceux d'entre vous qui sont jeunes et

1. L'abbaye de *Croyland* (ou Crowland), à 56 kilomètres au S.-S.-E. de Lincoln, avait été fondée vers 664.

robustes se retirent en lieu de sûreté, emportant avec eux les reliques des saints, nos livres, nos chartes et ce que nous avons de précieux. Moi, je resterai ici avec les vieillards et les enfants, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu, l'ennemi aura pitié de notre faiblesse. »

Tous les hommes valides de la communauté partirent au nombre de trente, et, ayant chargé sur un bateau les reliques et les vases sacrés, se réfugièrent dans les marais voisins. Il ne resta au chœur que l'abbé, des vieillards infirmes et quelques enfants que leurs familles, suivant la dévotion du siècle, faisaient élever sous l'habit monastique. Ils continuèrent le chant des psaumes à toutes les heures prescrites; puis, quand vint celle de la messe, l'abbé se mit à l'autel en habits sacerdotaux. Tous les assistants reçurent la communion, et presque au moment même les Danois entrèrent dans l'église. Le chef, qui marchait en tête, tua de sa main l'abbé au pied de l'autel, et les soldats saisirent les moines, vieux et jeunes, que la frayeur avait dispersés. Ils les torturaient un à un pour leur faire dire où était caché le trésor, et, sur le refus de répondre, ils leur coupaient la tête. Au moment où le prieur tomba mort, l'un des enfants, âgé de dix ans, qui l'aimait beaucoup, se mit à l'embrasser, pleurant et demandant à mourir avec lui. Sa voix et sa figure frappèrent un des chefs danois; ému de pitié, il tira l'enfant hors de la foule; puis lui ôtant son froc et le couvrant d'une casaque : « Suis-moi, dit-il, et ne me quitte plus. » Il le sauva ainsi du massacre; mais aucun autre ne fut épargné. Après avoir inutilement cherché le trésor de l'abbaye, les Danois brisèrent les tombeaux de marbre qui étaient dans l'église, et, furieux de n'y point trouver de richesses, ils dispersèrent les ossements et mirent le feu à l'église. Ensuite ils se dirigèrent vers l'est sur le monastère de Peterborough[1].

Ce monastère, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture du temps, avait, suivant le style saxon, des murailles massives, percées de petites fenêtres à plein cintre, ce qui le rendait facile à défendre. Les Danois trouvèrent les portes fermées, et furent reçus à coup de flèches et de pierres par les moines et les gens du pays, qui s'étaient renfermés avec eux; au premier assaut, l'un des fils de Lodbrog,

1. A 60 kilomètres au nord de Northampton.

dont les chroniques ne disent pas le nom, fut blessé mortellement; mais après deux attaques, les Danois entrèrent de force, et Hubbo, pour venger son frère, tua de sa propre main tous les religieux, au nombre de quatre-vingt-quatre. Les meubles furent pillés, les sépulcres ouverts, et la bibliothèque employée à attiser le feu qui fut mis aux bâtiments : l'incendie dura quinze jours entiers.

Pendant une marche de nuit que l'armée fit du côté de Huntingdon[1], l'enfant qu'un chef danois avait sauvé à Croyland s'échappa, et regagna seul les ruines de son ancienne demeure. Il trouva les trente moines de retour, et occupés à éteindre le feu qui brûlait encore au milieu des décombres. Il leur raconta le massacre avec toutes ses circonstances; et tous, pleins de tristesse, se mirent à la recherche des cadavres de leurs frères. Après plusieurs jours de travail, ils trouvèrent celui de l'abbé, sans tête et écrasé par une poutre; tous les autres furent découverts pareillement, et placés près de l'église dans une même fosse.

Après le sac des monastères, les pirates se retournèrent brusquement contre l'Est-Anglie. Ils en capturèrent le roi, Edmond, qu'ils lièrent à un arbre et transpercèrent de leurs flèches (870). Son supplice (à Bury St. Edmund's) fit de lui le saint Sébastien de l'Angleterre, et une abbaye s'éleva sur le lieu sanctifié de son martyre. Les Danois conquirent ensuite la Mercie.

Les royaumes anglo-saxons furent ainsi soumis tour à tour. Seul le Wessex conserva son indépendance, grâce à la farouche énergie de son roi Ethelred I^er^. Celui-ci fut tué en 871. Il eut pour successeur son plus jeune frère, *Alfred*, dit *le Grand*.

Le roi Alfred (871-899).
son caractère; son impopularité.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, dont le courage et l'habileté militaires donnaient de grandes espérances. Alfred réussit deux fois, soit en combattant, soit en négociant, à faire sortir les Danois de son royaume[2]; il repoussa les invasions par mer tentées contre ses provinces du sud[3],

1. *Huntingdon* : petite ville au nord de Cambridge. Elle devint le berceau de Cromwell; 2. En 871, il gagne la bataille de Wilton et obtient un traité de paix. En 875-876, nouveau traité et nouvelle promesse d'évacuation. En 878, les Danois reparurent. A Ethandun, comté de Wilton, Alfred les défit complètement. 3. En 892 il repoussa Hastein (ou Hasting), nouveau chef de pirates, qui arrivait du continent et dont la grande armée fut finalement dispersée par Alfred en 896.

et défendit pendant sept ans la ligne de la Tamise. Peut-être qu'aucune armée danoise n'eût jamais franchi de nouveau cette frontière, si le roi et le peuple de West-sex eussent été bien unis; mais il existait entre eux des germes de discorde d'une nature assez bizarre.

Le roi Alfred avait plus étudié qu'aucun de ses compatriotes : il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait observé les mœurs[1]; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de connaissances que ce roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. [...[2]] Aussi quand, sept ans après son élection[3], ce roi lettré, devenu odieux sans le savoir et sans le vouloir, eut à repousser une invasion formidable des Danois, et qu'il appela son peuple à la défense du pays, fut-il effrayé de trouver des hommes mal disposés à lui obéir, et même peu soucieux du péril commun. Ce fut en vain qu'il envoya par les villes et par les hameaux son messager de guerre, portant une flèche et une épée nue, et qu'il publia cette vieille proclamation nationale, à laquelle nul Saxon en état de porter les armes n'avait jamais résisté : « Que quiconque n'est pas un homme de rien, soit dans les villes, soit dans la campagne, sorte de sa maison et vienne. »

Peu d'hommes vinrent, et Alfred se trouva presque seul, entouré du petit nombre d'amis qui admiraient son savoir, et qu'il touchait quelquefois jusqu'aux larmes par la lecture de ses écrits[4].

Fuite et victoire du roi Alfred (878)

A la faveur de cette indifférence de la nation pour le chef qu'elle-même avait choisi, l'ennemi s'avançait rapidement. Alfred, délaissé par les siens, à son tour les délaissa, et prit la fuite, dit un vieil historien, abandonnant ses guer-

1. Né en 849, Alfred, quatrième fils du roi Ethelwulf, avait, encore enfant, visité Rome, où le pape Léon IV le salua du nom de roi. Il manifesta très jeune le goût des lettres, et protégea constamment les clercs de son temps; **2.** Nous abrégeons ce portrait que Thierry a faussé en faisant d'Alfred un monarque méprisant ses sujets et « rempli des idées de pouvoir absolu que présentent la littérature et l'histoire de l'Empire romain ». Alfred est, au contraire, pour les Anglais, un véritable héros de culture, et la tradition a fait de lui une sorte de Charlemagne saxon, vénéré, admiré, et grandement populaire; **3.** Soit en 878. La royauté saxonne était élective; **4.** *Alfred* traduisit du latin, parfois avec des commentaires, l'*Histoire universelle* de P. Orose, la *Chronique* anglo-saxonne du vénérable Bède, les *Dialogues* du pape Grégoire le Grand, la *Consolation* du philosophe Boèce, etc.

riers, ses capitaines, tout son peuple, pour sauver sa vie. Il alla, se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouailles, au confluent des deux rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presqu'île entourée de marais[1] : le roi saxon s'y réfugia, et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens dans son royaume savaient ce qui était arrivé de lui, et l'armée danoise y entra sans résistance. Beaucoup d'habitants s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge, soit en Gaule, soit en Irlande; le reste se soumit à payer le tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Alfred, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables; ils regrettèrent leur premier état et le despotisme d'un roi né parmi eux.

De son côté, le roi Alfred réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grâce avec lui. Fortifié dans son île contre une surprise de l'ennemi par des retranchements de terre et de bois, il y menait la vie dure et sauvage, réservée, dans tout pays conquis, au vaincu trop fier pour être esclave, la vie de brigand dans les bois, les marais et les gorges des montagnes. A la tête de ses amis, formés en bandes, il pillait le Danois enrichi de dépouilles, et, à défaut de Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables envers le plus fort en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes et leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois.

Ce camp était situé à Ethandun[2], sur la frontière des provinces de Wilts et de Somerset, près d'une forêt appelée

1. Il s'agit de l'ancienne petite île d'Athelney, dans le Somerset; elle était alors entourée par des marécages que traversait la rivière de Parret; 2. Appelé aujourd'hui *Edington*.

Sel-wood ou le Grand-Bois[1]. Avant de donner le signal décisif, Alfred voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chansons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien; il se promena au milieu des tentes, et à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé la Pierre d'Egbert[2], sur la lisière orientale du Grand-Bois, et à quelques milles de distance du camp ennemi.

Durant trois jours consécutifs, des hommes armés, partis de toutes les directions, arrivèrent au lieu assigné, un à un, ou par petites bandes. Chaque nouveau venu était salué du nom de frère, et accueilli avec une joie vive et tumultueuse. Quelques bruits de cette agitation parvinrent au camp des Danois; ils démêlèrent autour d'eux l'apparence d'un grand mouvement; mais comme il n'y avait point de traîtres, leurs informations furent incertaines, et, ne sachant précisément où l'insurrection devait commencer, ils ne firent aucune manœuvre et se contentèrent de doubler leurs postes extérieurs. Ils ne tardèrent pas à voir flotter la bannière de West-Sex, qui portait la figure d'un cheval blanc. Alfred attaqua leurs redoutes d'Ethandun par le côté le plus faible, les en chassa, et, comme s'exprime une chronique saxonne, resta maître du champ de carnage.

Comme suite à cette victoire, Alfred signa, en 879, à Wedmore, avec Guthrun, roi des Danois, un traité par lequel était fixée la limite entre leurs deux territoires : les envahisseurs gardant la majeure partie est du pays, depuis la Tamise jusqu'à la Tweed; Alfred consacrant, par une administration forte et prudente, l'unité politique de l'Angleterre réduite qui lui restait. L'heptarchie saxonne avait vécu. Cette paix fut confirmée par une seconde convention en 886.

Les successeurs d'Alfred (mort en 901) parvinrent à agrandir leur royaume en refoulant vers le nord les Danois (bataille de Brunanburgh, 937); sous *Ethelstan* (925-940), la monarchie anglo-saxonne englobait à nouveau presque toute l'Angleterre. Mais bientôt les incursions reprirent; le jeune roi *Ethelred II*, dit l'Irrésolu (979-1016), ne réussit pas à défendre son pays contre de nouvelles expéditions (984, 991, 994, 999), et acheta la paix à prix d'argent.

1. Près de la ville de Frome; les environs s'appellent encore Woodland; 2. *Egberthes-stane.*

Finalement, outrés par l'arrogance et les excès des pirates récemment établis dans leur pays, les habitants se soulevèrent et un *massacre général* des Danois ensanglanta le Wessex, particulièrement Oxford et ses environs, le 13 novembre 1002, jour de la *Saint-Brice*.

La revanche danoise : expédition du roi Swen (1003-1013).

Dans l'intention de venger ses compatriotes de ce qu'il appelait « la trahison du peuple anglais », le roi Swen[1] réunit de nombreuses troupes au Danemark.

Cette armée s'embarqua sur des vaisseaux de haut-bord, dont chacun portait une marque distinctive qui en désignait le commandant. Les uns avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, d'hommes, en cuivre doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes et tournant avec le vent; les flancs des navires étaient peints de diverses couleurs, et des boucliers de fer poli y étaient suspendus en file. Le vaisseau royal, d'une forme très allongée, montrait à la proue la tête d'un énorme serpent dont la queue s'enroulait à la poupe; on l'appelait le Grand-Dragon. A leur débarquement sur la côte d'Angleterre[2], les Danois, formés en bataillons, déployèrent un étendard mystérieux qu'ils appelaient le *Corbeau*. C'était un drapeau de soie blanche, au milieu duquel on voyait en noir la figure d'un corbeau, le bec ouvert et les ailes étendues; trois sœurs du roi Swen l'avaient brodé durant une nuit en accompagnant leur ouvrage de chants et de gestes magiques. Cette bannière, qui, selon les idées superstitieuses des Scandinaves, était un gage de victoire, augmentait l'ardeur et la confiance des nouveaux envahisseurs. Dans tous les lieux où ils passaient, dit un vieil historien, ils mangeaient gaiement le repas préparé à regret pour eux, et, à leur départ, ils tuaient l'hôte et brûlaient le logis.

Ils enlevaient partout les chevaux, et, se faisant cavaliers,

1. *Swen*, ou Swein, ou *Svend Tvœskjœg*, Suénon à la Barbe fourchue. — L'une de ses sœurs, Gunhild, convertie au christianisme et qui était parmi les Danois de Grande-Bretagne, avait vu massacrer son mari et son enfant lors de la Saint-Brice; 2. Ils débarquèrent sur la côte sud. Un Normand, nommé Hughes, amené par la reine Emma, leur livra la ville d'Exeter. Ils envahirent tout le sud de l'Angleterre sans rencontrer de résistance. En 1004 ils étaient à Norwich. Leurs succès se poursuivirent jusqu'en 1013.

suivant la tactique de leurs prédécesseurs, ils marchaient rapidement à travers le pays, se présentaient tout à coup, lorsqu'on les croyait loin, surprenaient les châteaux et les villes. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampton. Le roi Ethelred, qui n'était jamais prêt à combattre[1], n'imaginait d'autre ressource que celle d'acheter à prix d'argent des trêves de quelques jours, et cette politique de temporisation l'obligeait à charger le peuple d'impôts toujours croissants. Ceux des Anglais qui avaient le bonheur d'être préservés du pillage des Danois n'échappaient point aux exactions royales, et, sous cette forme ou sous l'autre, ils étaient certains de se voir tout enlever.

Supplice de l'archevêque Elfeg (1012).

Pendant que ceux qui gouvernaient l'Angleterre faisaient ainsi leur pacte avec l'étranger aux dépens du peuple, il y eut un homme qui, bien que puissant dans le pays, aima mieux mourir que d'autoriser cette conduite par son exemple. C'était l'archevêque de Canterbury, nommé Elfeg. Prisonnier des Danois après le siège de sa ville métropolitaine, et traîné de campement en campement à la suite de leurs bagages, il resta longtemps dans les chaînes sans prononcer le mot de rançon. Les Danois se lassèrent les premiers, et proposèrent à leur captif de lui rendre la liberté au prix de trois mille pièces d'or, s'il voulait prendre l'engagement de conseiller au roi Ethelred de leur donner une somme quadruple. « Je ne possède point tant d'argent, répondit l'archevêque, et je ne veux rien coûter à qui que ce soit, ni rien conseiller à mon roi contre l'honneur du pays. »

Il déclara hautement qu'il n'accepterait de personne aucun présent pour sa rançon, et défendit à ses amis de rien solliciter, disant que ce serait trahison de sa part que de payer les ennemis de l'Angleterre. Les Danois, plus avides d'argent que du sang de l'archevêque, renouvelaient souvent leurs demandes : « Vous me pressez en vain, leur répétait

1. Né en 969, *Ethelred II* devint roi du Wessex à l'âge de dix ans. Son surnom *the Unready*, le Non-Prêt, est une mauvaise traduction de l'épithète « Redeless » qui signifie proprement : homme sans avis, indécis, irrésolu. En l'an 1000, Ethelred II avait conclu une alliance avec la Normandie en épousant Emma, fille du duc Richard Ier.

Elfeg; je ne suis pas homme à fournir aux dents des païens de la chair de chrétien à dévorer, et ce serait le faire que de vous livrer ce que les pauvres ont amassé pour vivre. »

Les Danois perdirent patience, et un jour qu'il leur était venu du midi des tonneaux de vin dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils voulurent se donner le plaisir de mettre en jugement l'archevêque[1]. On le leur amena, garrotté sur un mauvais cheval, au lieu où se tenaient ordinairement le conseil de guerre et le tribunal de l'armée; les chefs et les guerriers de distinction étaient assis sur de grosses pierres qui formaient un cercle, et non loin de là se trouvait un tas énorme d'os et de cornes de bœufs, débris de la cuisine du camp. Aussitôt que le prélat saxon eut été introduit au milieu du cercle, un grand cri s'éleva de toutes parts : « De l'or, évêque, de l'or, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra fameux dans le monde. » Elfeg répondit avec calme : « Je vous offre l'or de la sagesse, qui est de renoncer à vos superstitions et de vous convertir au vrai Dieu; que si vous méprisez mon conseil, sachez que vous périrez comme Sodome et ne prendrez point racine en ce pays. » A ces mots, qui leur parurent une menace pour eux et une insulte pour leur religion, les juges quittèrent leurs sièges et, se jetant sur l'archevêque, le renversèrent par terre en le frappant du dos de leurs haches; plusieurs coururent à l'amas d'os et de cornes, dont ils s'armèrent et qu'ils firent pleuvoir sur le Saxon en écartant la foule qui l'entourait. L'archevêque essaya en vain de se mettre à genoux pour prier, et tomba bientôt à demi-mort; il fut achevé par un soldat qu'il avait converti et baptisé la veille, et qui, par une compassion barbare, lui fendit la tête d'un coup de hache, afin de terminer ses souffrances. Les meurtriers voulurent d'abord jeter le cadavre dans un bourbier voisin; mais les Anglo-Saxons, qui honoraient Elfeg comme un martyr du Christ et de la patrie, achetèrent son corps au prix d'une grosse somme d'argent et l'ensevelirent à Londres[2].

Devant les succès répétés du roi Swen, Ethelred n'eut d'autre ressource que la fuite. Il alla chercher refuge, avec sa femme et

1. Cette scène tragique se déroula à Greenwich, aujourd'hui faubourg du sud-est de Londres; 2. *Elfeg* (ou Ælfheak) a été depuis lors canonisé parmi les saints anglais sous le nom de saint Alphège. L'église qui lui est dédiée, dans la cité de Londres, est située dans London Wall. Une autre église Saint-Alphège, à Greenwich, a vu baptiser Henri VIII.

ses enfants, auprès de son beau-frère Richard, duc de Normandie (1013). Cet événement, par ses suites, allait amener une nouvelle — et définitive — conquête de l'Angleterre. (Voir plus loin, p. 37.)

Préliminaires et conclusion du traité de Saint-Clair-sur-Epte (911).

Pendant tout ce temps, les pirates scandinaves ravageaient également le continent voisin. Ils apparurent en France sous Charlemagne. Une forte invasion eut lieu de 856 à 862. Devenus puissance territoriale en Grande-Bretagne (traité de Wedmore, 878), ils furent désormais à même de mener contre les royaumes francs une action soutenue et méthodique (siège de Paris, 885-886).

En 886, un nouveau chef norvégien, *Rolf*, plus connu sous le nom de *Rollon*[1], arriva à l'embouchure de la Seine et s'établit dans le diocèse de Rouen. La population n'osa lui résister. Ligués aux bandes danoises qui occupaient l'embouchure de la Loire, les Vikings convinrent de piller tout le pays entre ce fleuve et la Seine : leurs dévastations s'étendirent jusqu'en Bourgogne et en Auvergne.

Les Français, harassés de ces continuelles hostilités, commencèrent à se plaindre et à demander que la guerre finît, à quelque prix que ce fût; les évêques, les comtes et les barons faisaient au roi[2] des remontrances; les bourgeois et les paysans criaient merci sur son passage.

Un vieil auteur nous a conservé l'expression des murmures populaires : « Que voit-on en tout lieu? Des églises brûlées, des gens tués; par la faute du roi et sa faiblesse, les Normands font ce qu'ils veulent dans le royaume; de Blois à Senlis, pas un arpent de blé, et nul n'ose labourer, ni en prés, ni en vignes. A moins que cette guerre ne finisse, nous aurons disette et cherté. » Le roi Charles, qu'on surnommait le Simple ou le Sot[2], et à qui l'histoire a conservé le premier de ces noms, eut assez de bon sens dans cette occasion pour écouter la voix du peuple; peut-être aussi, en y cédant, crut-il faire un coup de politique, et s'assurer, par l'alliance des Normands, un appui contre les intrigues puissantes qui tendaient à le détrôner[3]. Il convoqua en

1. *Rolf*, ou *Rollon*. « Les histoires de langue latine, note A. Thierry, écrivent, au lieu de Rolfus, Roll, ou Rolls, dont les modernes ont fait Rollon. » (Voir sur ce personnage, la note 2, p. 34); 2. *Charles III*, troisième fils de Louis II le Bègue. Il fut couronné par ses partisans dès 893, mais ne régna effectivement qu'à partir de 898, date de la mort du roi Eudes, défenseur et sauveur de Paris, élu à la dignité royale lors de la mort de Charles le Gros (888); 3. Voir les *Lettres sur l'Histoire de France*, Lettre XII.

grande assemblée ses barons et ses évêques, et leur demanda *aide* et *conseil*, suivant la formule du temps. Tous furent d'avis de conclure une trêve et de négocier pour la paix[1].

L'homme le plus capable de mener à bien cette négociation était l'archevêque de Rouen, qui, malgré la différence de religion, exerçait sur Rolf le même genre d'influence que les évêques du Ve siècle avaient obtenu sur les conquérants de l'empire romain. Ses relations avec les autres évêques et avec les seigneurs de France n'avaient point été interrompues; peut-être même assista-t-il à leurs délibérations; mais, présent ou absent, il se chargea volontiers de porter et de faire valoir leurs offres de paix. L'archevêque alla donc trouver le fils de Rognvald[2], et lui dit : « Le roi Charles vous offre sa fille en mariage, avec la seigneurie héréditaire de tout le pays situé entre la rivière d'Epte et la Bretagne, si vous consentez à devenir chrétien et à vivre en paix avec le royaume. »

Le Normand ne répondit point, cette fois : « Nous ne voulons obéir à personne; » d'autres idées, une autre ambition que celle d'un coureur d'aventures, lui étaient venues, depuis qu'il gouvernait, non plus une bande de pirates, mais un vaste territoire. Le christianisme, sans lequel il ne pouvait marcher l'égal des grands seigneurs de France, avait cessé de lui répugner, et l'habitude de vivre au milieu des chrétiens avait éteint le fanatisme du plus grand nombre de ses compagnons. Quant au mariage, il se croyait libre d'en contracter un nouveau, et, devenant chrétien, de renvoyer la femme qu'il avait épousée avec des cérémonies païennes[3]. « Les paroles du roi sont bonnes, dit-il à l'arche-

1. Thierry semble omettre cette importante considération : le roi Charles était alors en position d'obtenir des conditions assez favorables de Rollon, vu que son propre allié, le duc Richard de Bourgogne, avait remporté sur les Normands une série de succès marqués; il venait notamment de les défaire aux environs de Chartres; 2. « Il y avait, vers la fin du IXe siècle, à la cour du roi de Norvège Harald, parmi les *Iarles* ou chefs du premier rang, un certain *Rognvald*, que le roi aimait beaucoup, et qui l'avait servi avec zèle dans toutes ses expéditions. Rognvald avait plusieurs fils, tous connus pour leur bravoure, et dont le plus renommé s'appelait *Rolf*, ou Roll... Il était d'une taille si haute que, ne trouvant dans la petite race du pays aucun cheval à son usage, il cheminait toujours à pied, ce qui le faisait surnommer *Gang Rolf*, c'est-à-dire Rolf le Marcheur »; 3. Rollon était en effet marié depuis l'année 890, date où « partant de Rouen, Rolf et ses compagnons allèrent surprendre Bayeux, qu'ils enlevèrent d'assaut et dont ils tuèrent le comte avec une partie des habitants. Ce comte, nommé Béranger, avait une fille d'une grande beauté qui, dans le partage du butin, échut à Rolf, et que le Scandinave prit pour femme, suivant les rites de sa religion et la loi de son pays. » — Dudon de Saint-Quentin, auteur de la plus ancienne chronique normande, est le seul auteur à mentionner l'offre à Rollon de la main de sa fille Gisèle. Né en 879, le roi Charles s'était marié vers 906. Il convient donc de faire les plus expresses réserves sur la mention de cette union fort invraisemblable entre Rollon et la fille du roi de France qui aurait eu, au maximum, six ans.

vêque, mais la terre qu'il m'offre ne me suffit pas; elle est inculte et appauvrie; mes gens n'y auraient pas de quoi vivre en paix. » L'archevêque retourna vers le roi, qui le chargea d'offrir en son nom la Flandre, quoiqu'il n'eût réellement sur ce pays d'autres droits qu'une prétention contestée; mais Rolf n'accepta point cette nouvelle proposition, disant que la Flandre était un mauvais pays, boueux et plein de marécages. Alors, ne sachant plus que donner, Charles le Simple fit dire au chef normand que, s'il voulait, il aurait en fief la Bretagne, conjointement avec la Neustrie. C'était une offre du même genre que la précédente; car la Bretagne était un État libre; la suzeraineté des rois de France ne s'y étendait guère que sur les comtés de Nantes et de Rennes, enlevés aux Français par les princes bretons un demi-siècle auparavant. Mais Rolf y fit peu attention; il ne s'aperçut pas qu'on ne lui donnait encore autre chose qu'une vieille querelle à débattre, et l'arrangement fut accepté.

Afin de ratifier le traité de la manière la plus solennelle, le roi de France et le chef des Normands se rendirent, chacun de son côté, au village de Saint-Clair sur l'Epte. Tous les deux étaient accompagnés d'une suite nombreuse; les Français plantèrent leurs tentes sur l'un des bords de la rivière, et les Normands sur l'autre. A l'heure fixée pour l'entrevue, Rolf s'approcha du roi, et, demeurant debout, mit ses deux mains entre les siennes, en prononçant la formule : « Dorénavant je suis votre féal et votre homme, et je jure de conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur royal. » Ensuite le roi et les barons donnèrent au chef normand le titre de comte, et jurèrent de lui conserver sa vie, ses membres, son honneur, et tout le territoire désigné dans le traité de paix[1].

La cérémonie semblait terminée, et le nouveau comte allait se retirer, lorsque les Français lui dirent : « Il est convenable que celui qui reçoit un pareil don s'agenouille devant le roi et lui baise le pied. » Mais le Normand répondit : « Jamais je ne plierai le genou devant aucun homme, ni ne baiserai le pied d'aucun homme. » Les seigneurs insistèrent sur cette formalité, qui était un dernier reste de l'étiquette observée jadis à la cour des empereurs francs;

1. Le « traité » de Saint-Clair-sur-Epte ne fut pas un pacte écrit et signé, mais une simple convention orale.

et Rolf, avec une simplicité malicieuse, fit signe à l'un de ses gens de venir et de baiser pour lui le pied du roi. Le soldat norvégien, se courbant sans plier le genou, prit le pied du roi, et le leva si haut pour le porter à sa bouche que le roi tomba à la renverse. Peu habitués aux convenances du cérémonial, les pirates firent de grands éclats de rire, et il y eut un moment de tumulte; mais ce bizarre incident ne produisit rien de fâcheux.

Conversion de Rolf ou Rollon, et partage de la Normandie.

Deux clauses du traité restaient à remplir, la conversion du nouveau comte ou duc de Normandie, et son mariage avec la fille du roi[1]; il fut convenu que cette double cérémonie aurait lieu à Rouen, et plusieurs des hauts barons de France s'y rendirent pour accompagner la fiancée. Après une courte instruction, le fils de Rognvald reçut le baptême des mains de l'archevêque, dont il écouta les conseils avec une grande docilité. Au sortir des fonts baptismaux, le néophyte s'enquit du nom des églises les plus célèbres et des saints les plus vénérés dans son nouveau pays. L'archevêque lui nomma six églises et trois saints, la Vierge, saint Michel et saint Pierre. — « Et dans le voi-« sinage, reprit le duc, quel est le plus puissant protecteur? « — C'est saint Denis, répondit l'archevêque. — Eh bien! « avant de partager ma terre entre mes compagnons, j'en « veux donner une part à Dieu, à sainte Marie et aux autres « saints que vous venez de nommer. » En effet, durant sept jours qu'il porta l'habit blanc des nouveaux baptisés, chaque jour il fit présent d'une terre à l'une des sept églises qu'on lui avait désignées. Ayant repris ses vêtements ordinaires, il s'occupa d'affaires politiques et du grand partage de la Normandie entre les émigrés norvégiens.

Le pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs : c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. Toutes les terres désertes ou cultivées, à l'exception de celles des églises, furent partagées de nouveau, sans égard aux droits des indigènes. Les compagnons de Rolf[2],

1. Voir plus haut, la note 3, p. 34; 2. Après son baptême, Rolf adopta le nom, plus chrétien, de Robert.

chefs ou soldats, devinrent, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes, propriétaires souverains de domaines grands ou petits. Les anciens propriétaires étaient contraints de s'accommoder à la volonté des nouveaux venus, de leur céder la place s'ils l'exigeaient, ou de tenir d'eux leur propre domaine à ferme ou en vasselage. Ainsi les serfs du pays changèrent de maîtres, et beaucoup d'hommes libres tombèrent dans la servitude de la glèbe. De nouvelles dénominations géographiques résultèrent de cette répartition de la propriété territoriale, et l'usage attacha dès lors à un grand nombre de domaines les noms propres des guerriers scandinaves qui les avaient reçus en lot[1]. Quoique l'état des gens de métiers et des paysans différât peu en Normandie de ce qu'il était en France, l'espoir d'une plus complète sécurité, et le mouvement de vie sociale qui accompagne d'ordinaire une domination naissante, engagèrent beaucoup d'artisans et de laboureurs à émigrer pour aller s'établir sous le gouvernement du duc Rolf. Son nom, que les indigènes de la Neustrie et les Français leurs voisins prononçaient Rou, devint populaire au loin; il passait pour le plus grand ennemi des voleurs et le plus grand justicier de son temps.

Le roi anglo-saxon Ethelred II s'était enfui en Normandie (voir p. 32) devant les succès du roi danois Swen qui, cessant de faire figure de pillard envahisseur, apparut aux populations comme un conquérant vainqueur.

Swen mourut subitement quelques mois plus tard (1014), et ses partisans attribuèrent à son fils *Cnut*, ou Canut, le titre de roi d'Angleterre. Mais le grand conseil du Wessex rappela Ethelred, le roi national, qui revint de Normandie en y laissant sa famille. Ayant subi les leçons de l'expérience, Ethelred fit preuve d'énergie et de courage. Il entama une lutte tenace contre les Danois. A sa mort (avril 1016), son fils aîné, *Edmond*, dit *Côte-de-Fer*, la poursuivit. Mais il mourut bientôt (novembre 1016). Cnut franchit la Tamise, limite des deux royaumes, soumit les provinces saxonnes du sud et de l'ouest, et régna à nouveau sur la totalité du pays. Il épousa Emma, veuve d'Ethelred, et devint ainsi à son tour le beau-frère du duc Richard II de Normandie. Ce mariage affermit son pouvoir, en même temps qu'il adoucit la férocité primitive de son caractère. Cnut régna de 1017 à 1035.

1. Ainsi Angoville, Borneville, Grimonville, Hérouville, étaient les fiefs d'Ansgod, de Bjorn de Grim, de Harold.

Godwin.

Ce fut sous le règne de Knut, et à la faveur des longues guerres qu'il fit pour réunir au Danemark les autres royaumes scandinaves, que Godwin, paysan saxon, s'éleva par ses exploits militaires aux plus hautes dignités. Après une grande victoire remportée sur les Norvégiens, il obtint l'office d'*eorl*[1] ou chef politique de l'ancien royaume de West-Sex, réduit alors à l'état de province.

... Cet homme qui, de l'état de fils de fermier gardant les troupeaux de sa famille, s'éleva, grâce à la protection des étrangers, aux premières dignités de son pays, devait, par une destinée bizarre, contribuer plus qu'aucun autre à la ruine de la domination étrangère.

Le roi Cnut mourut en 1035, laissant trois fils, dont *Harthacnut* (ou Hardeknut), c'est-à-dire Cnut le Hardi, le Brave, né de sa seconde femme, Emma la Normande, veuve en premières noces du roi Ethelred II. Un autre fils était Harald, issu de Cnut et d'une première épouse ou concubine.

Godwin, fils de Wulfnoth, était alors chef de la vaste province de Wessex, et l'un des hommes les plus puissants de l'Angleterre. Il se déclara en faveur de Harthacnut[2], cependant que le comte de Mercie prenait le parti d'Harald. Les Norvégiens choisirent Magnus, roi de leur propre race, et Harthacnut resta au Danemark pour se défendre contre les attaques de Magnus.

Supplice d'Alfred, fils d'Ethelred (1037).

Restaient encore en Normandie deux princes (ou *ethelings*) : Alfred et Édouard, fils d'Ethelred II et d'Emma. Ils estimèrent que l'absence de leur demi-frère Harthacnut leur donnait une occasion de retourner en Angleterre pour y revendiquer la couronne de leur père.

L'absence de Hardeknut se prolongeant, ses partisans danois fléchirent, et les Anglais, restés seuls, ne voulurent pas lever leur drapeau national pour la cause d'un prétendant danois. Celle que les passions de reine et de mère devaient pousser à entreprendre et à soutenir une

1. *Eorl*, ou *earl* en anglais moderne. Ce titre répond à celui de comte; 2. Sans doute espérait-il que Harthacnut ferait du Wessex le centre de l'empire anglo-danois; ou bien encore avait-il dessein de faire servir à la délivrance de sa nation le pouvoir qu'il tenait des princes danois.

lutte armée, Emma, fit sa paix la première et livra le trésor de Knut au rival de son propre fils. Godwin et les autres chefs saxons de l'ouest, forcés, par sa défection, de reconnaître Harald pour roi, lui jurèrent obéissance, et Hardeknut fut oublié.

Il arriva dans le même temps un événement tragique dont le récit ne nous est parvenu qu'enveloppé de beaucoup d'obscurités. Une lettre d'Emma, qui vivait à Londres en bonne intelligence avec le roi Harald, fut envoyée, à ce qu'il paraît, aux deux fils d'Ethelred en Normandie; leur mère les informait par cette lettre que le peuple anglo-saxon semblait disposé à faire roi l'un d'entre eux et à secouer le joug du Danois; elles les invitait à se rendre secrètement en Angleterre, afin de s'entendre avec elle et avec leurs amis. Soit que la lettre fût vraie ou qu'elle fût supposée, les fils d'Ethelred la reçurent avec joie, et le plus jeune des deux, nommé Alfred, s'embarqua, du consentement de son frère, avec une troupe de soldats normands et boulonnais. Ce dernier point était contraire aux instructions données par Emma, si toutefois l'invitation qui parut venir d'elle n'était pas une fourberie du roi Harald et un piège tendu de sa main.

Le jeune Alfred prit terre à Douvres[1], et s'avança au sud de la Tamise, pays où il devait rencontrer le moins de dangers et d'obstacles, parce que les Danois n'y habitaient pas en grand nombre. Godwin alla à sa rencontre, peut-être pour éprouver ce dont il était capable et pour concerter en commun avec lui quelque plan de délivrance nationale. Il le vit entouré d'étrangers, venus à sa suite pour partager la haute fortune qu'il espérait trouver chez les Anglais, et cette vue changea subitement en malveillance pour Alfred les bonnes dispositions du chef saxon. Un ancien historien fait tenir à Godwin, dans cette circonstance, devant les autres chefs rassemblés, un discours où il leur représente qu'Alfred est venu escorté de trop de Normands, qu'il a promis à ces Normands des possessions en Angleterre, et qu'on ne doit point laisser s'impatroniser[2] dans le pays cette race d'étrangers connue dans le monde par ses ruses et son audace. Quoi qu'il en ait été de cette harangue, Alfred fut abandonné, sinon trahi, par

1. Il s'était embarqué à Wissant; 2. *S'impatroniser* : s'imposer en maître.

Godwin et par les Saxons, qui, à la vérité, ne l'avaient point appelé d'outre-mer, ni attiré d'avance dans le péril où ils le laissaient. Les officiers du roi Harald, avertis de son débarquement, le surprirent avec ses compagnons dans la ville de Guildford, pendant qu'ils étaient désarmés et dispersés dans plusieurs maisons. Ils furent tous saisis et garrottés, sans que personne essayât de les défendre.

Plus de six cents étrangers avaient suivi le jeune Alfred; on les sépara de lui, et ils furent traités de la façon la plus barbare; neuf sur dix périrent dans d'horribles tortures; le dixième seul obtint grâce de la vie[1]. Le fils d'Ethelred, transféré dans l'île d'Ely[2], fut traduit devant des juges qui le condamnèrent à perdre les yeux comme violateur de la paix publique. Emma, sa mère, ne fit aucune démarche pour le sauver de ce supplice, dont il mourut. Elle délaissa l'orphelin, dit un vieux chroniqueur; et d'autres historiens lui reprochent d'avoir été complice de sa mort.

La trahison de Godwin fut le cri des Normands, qui, par un ressentiment aveugle, accusèrent plutôt les Saxons que les Danois du massacre de leurs compatriotes, victimes d'une entreprise trop hasardeuse.

Harald fut un souverain despotique et cruel. Il mourut en 1040. Harthacnut arriva enfin et fut plus féroce encore que son frère : « Son premier acte de royauté fut d'ordonner qu'on déterrât le corps de son prédécesseur (Harald) et qu'après lui avoir coupé la tête, on le jetât dans la Tamise. » Il mourut, au cours d'une beuverie, en 1042.

ÉDOUARD III LE CONFESSEUR (1042-1066) ET SES FAVORIS NORMANDS.

Harthacnut avait rendu odieuse la domination danoise. A sa mort, les Anglo-Saxons se soulevèrent dans toutes les parties de l'île contre les envahisseurs et ils rappelèrent l'ancienne dynastie saxonne.

Abandonnant le parti danois, Godwin adhéra au grand mouvement populaire. Aidé de son fils Harold, il contribua fortement à faire décerner la couronne à Édouard, second fils d'Ethelbert II et d'Emma (1042).

1. L'historien anglais Green écrit : « Un sur dix fut mis à mort; les neuf autres furent vendus comme esclaves »; 2. *L'île d'Ely* était isolée, non par de l'eau courante, mais par des marécages. (Voir plus bas, page 69).

Le roi Edward, fils d'une Normande, élevé depuis son enfance en Normandie[1], était revenu presque étranger dans la patrie de ses aïeux; le langage d'un peuple étranger avait été celui de sa jeunesse; il avait vieilli parmi d'autres hommes et d'autres mœurs que les mœurs et les hommes de l'Angleterre[2]; ses amis, ses compagnons de plaisir et de peine, ses plus proches parents, l'époux de sa sœur, étaient de l'autre côté de la mer. Il avait juré de n'amener qu'un petit nombre de Normands; il en amena peu, en effet, mais beaucoup vinrent après lui : ceux qui l'avaient aimé dans son exil, ceux qui l'avaient secouru quand il était pauvre, accoururent assiéger son palais. Il ne put se défendre de les accueillir à son foyer et à sa table, et même de les y préférer aux inconnus dont il tenait son foyer, sa table et son titre. Le penchant irrésistible des anciennes affections l'égara jusqu'au point de confier les hautes dignités et les grands emplois du pays à des hommes nés sur une autre terre et sans amour pour la patrie anglaise. Les forteresses nationales furent mises sous la garde d'hommes de guerre normands; des clercs de Normandie obtinrent des évêchés en Angleterre, et devinrent les chapelains, les conseillers et les confidents intimes du roi.

Nombre de gens qui se disaient parents de la mère d'Edward passèrent le détroit, sûrs d'être bien accueillis. Quiconque sollicitait en langue normande n'essuyait jamais un refus; cette langue bannit même du palais la langue nationale, objet de risée pour les courtisans étrangers; et nulle flatterie ne s'adressa plus au roi que dans cet idiome favori. Tous les gens ambitieux parmi la noblesse anglaise parlaient ou balbutiaient dans leurs maisons le nouveau langage de la cour, comme le seul digne d'un homme bien né; ils quittaient leurs longs manteaux saxons pour les casaques normandes; ils imitaient dans l'écriture la forme allongée des lettres normandes; au lieu de signer leur nom au bas des actes civils, ils y suspendaient des sceaux en cire, à la manière normande. En un mot, tout ce qu'il y avait d'anciens usages nationaux, même dans les choses les plus indifférentes, était abandonné au bas peuple.

1. Il y avait vécu depuis 1013, date où son père s'y était réfugié. (Voir plus haut, pp. 32 et 37); 2. Né vers 1001, il avait environ quarante ans lors de son avènement. Il vivait en saint et en anachorète.

Edouard III était doux et pieux ; il mérita son surnom de *Confesseur*.

Caractère timide et faible, le nouveau roi laissa gouverner ses amis. Le maître effectif de l'Angleterre fut, pendant quinze ans, Godwin, comte de Wessex. Administrateur avisé, il rétablit les coutumes anglo-saxonnes et fit régner l'ordre et la paix dans le royaume. En 1045, le roi Édouard épousa Eadgyth, ou Edith, fille de l'homme auquel il devait son trône : Godwin, fils du bouvier Wulfnoth.

LIVRE III

Depuis le soulèvement du peuple anglais contre les favoris normands du roi Édouard jusqu'à la bataille de Hastings (1048-1066)

Soutenu par le peuple, Godwin, beau-père du roi, voulut résister à l'arrogance des courtisans normands. Ceux-ci, dont il refrénait les abus, cherchèrent à se débarrasser de lui. Ils finirent par en trouver l'occasion. Le plus jeune fils de Godwin commit des actes criminels qui demeurèrent impunis, grâce à la faveur dont jouissait son père. On circonvint Édouard à ce sujet. De plus, en 1051, les habitants de Douvres se soulevèrent contre Eustache de Boulogne, beau-frère du roi, dont les hommes d'armes les avaient malmenés. Édouard somma Godwin de punir les gens de Douvres ; celui-ci refusa et appela ses fils à son secours. La querelle éclata ; Édouard, incité par ses favoris normands, condamna Godwin et ses enfants au bannissement et à la perte de leurs biens. Godwin s'enfuit en Flandre ; ses fils Harold, comte d'Est-Anglie, et Leofnic, comte de Mercie, partirent pour l'Irlande. La douce Édith elle-même, bien que femme du roi, fut enfermée dans un cloître. Les gens d'outre-mer triomphaient.

Guillaume, duc de Normandie, vient en Angleterre (1051)

Bientôt un nouvel hôte de Normandie, le plus considérable de tous, vint visiter le roi Edward, et se promener, avec une suite nombreuse, à travers les villes et les châteaux de l'Angleterre ; c'était Guillaume, duc des Normands, fils bâtard du dernier duc, nommé Robert, et que son caractère violent fit surnommer Robert le Diable[1].

1. *Robert Ier, le Magnifique*, deuxième fils du duc Richard II, remplaça, en 1028, son frère Richard III, que peut-être il avait fait empoisonner.

Robert l'avait eu (en 1027) d'une jeune fille de Falaise, qu'un jour, à son retour de la chasse, il rencontra, près du ruisseau, lavant du linge avec ses compagnes... La jeune Normande s'appelait Arlète...; le duc Robert l'aima beaucoup, et l'enfant qu'il eut d'elle fut élevé avec autant de soin que s'il eût été fils d'une épouse.

Le jeune Guillaume n'était encore âgé que de sept ans, lorsque son père fit le vœu d'aller en pèlerinage à pied jusqu'à Jérusalem, pour la rémission de ses fautes.

Le duc Robert mourut en 1035, en revenant de son pèlerinage, et les barons de Normandie, déférant aux conseils de leur chef, acceptèrent pour seigneur son petit bâtard, qu'il leur avait recommandé avant son départ.

Guillaume, en avançant en âge, devint de plus en plus cher à ses partisans; le jour où il revêtit pour la première fois une armure, et monta, sans s'aider de l'étrier, sur son premier cheval de bataille, fut un jour de fête en Normandie. Dès sa jeunesse, il s'occupa de soins militaires et fit la guerre à ses voisins d'Anjou et de Bretagne. Il aimait passionnément les beaux chevaux et en faisait venir, disent les contemporains, de Gascogne, d'Auvergne et d'Espagne, recherchant surtout ceux qui portaient des noms propres par lesquels on distinguait leur généalogie. Le jeune fils de Robert et d'Arlète était ambitieux et vindicatif à l'excès; il appauvrit autant qu'il put la famille de son père, pour enrichir et élever en dignité ses parents du côté maternel. Il punit souvent d'une manière sanglante les railleries que lui attirait la tache de sa naissance, soit de la part de ses compatriotes, soit de la part des étrangers. Un jour qu'il attaquait la ville d'Alençon, les assiégés s'avisèrent de lui crier du haut des murs : La peau! la peau! et de battre des cuirs, pour faire allusion au métier du bourgeois de Falaise dont Guillaume était le petit-fils[1]. Le bâtard fit aussitôt couper les pieds et les mains à tous les prisonniers qu'il avait en son pouvoir, et lancer leurs membres, par ses frondeurs, au dedans des murs de la ville.

En parcourant l'Angleterre, le duc de Normandie put croire un moment qu'il n'avait pas quitté sa propre seigneurie; des Normands commandaient la flotte qu'il trouva en

1. Le père d'Arlette, mère de Guillaume, était tanneur.

station au port de Douvres; à Canterbury, des soldats normands formaient la garnison d'un fort bâti sur le penchant d'une colline; d'autres Normands vinrent le saluer, en habits de grands officiers ou de prélats. Les favoris d'Edward se rangèrent avec respect autour du chef de leur pays natal, autour de leur seigneur naturel, pour parler comme on s'exprimait alors. Guillaume parut en Angleterre plus roi qu'Edward lui-même, et son esprit ambitieux ne tarda pas à concevoir l'espérance de le devenir sans beaucoup de peine à la mort de ce prince esclave de l'influence normande. De pareilles idées ne pouvaient manquer de naître dans l'esprit du fils de Robert. Il joignait à un grand désir de puissance et de renommée une grande fermeté de résolution, une rare intelligence des moyens d'atteindre son but et autant de courage que d'adresse.

Mais, si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, il ne laissa rien voir alors de sa pensée pour l'avenir et n'en parla point au roi Edward, ne se pressant point d'agir et croyant que les choses se disposeraient d'elles-mêmes à souhait pour son ambition. Edward, de son côté, soit qu'il songeât ou non à ses projets et à l'opportunité d'avoir un jour son parent maternel pour successeur, ne lui en dit rien non plus; seulement il l'accueillit avec une grande tendresse, lui donna des armes, des chevaux, des chiens et des oiseaux de chasse, le combla de toutes sortes de présents et d'assurances d'affection. Tout entier au souvenir du pays où il avait passé sa jeunesse, le roi des Anglais se laissait ainsi aller à l'oubli de sa propre nation; mais cette nation ne s'oubliait pas elle-même, et ceux qui lui conservaient leur amour trouvèrent bientôt le moment d'attirer sur eux les regards du roi.

Harold rend visite a Guillaume (1065).

A l'instigation de l'évêque Stigand, le roi Édouard rappelle Godwin, qui est rétabli dans ses honneurs, ainsi que ses fils (1052). Une sentence d'exil est rendue contre les Normands, « ennemis de la paix publique, fauteurs de discorde, et calomniateurs des Anglais auprès du roi. » De plus, l'évêque anglais Stigand remplace le normand Robert de Jumièges à l'archevêché de Canterbury, obtenu à grand peine par lui l'année précédente. En outre — clause singulière, qui hâtera le dénouement du drame — le plus jeune des fils de Godwin, Wulfnoth, et l'un de ses petits-fils, sont remis

comme otages de la paix jurée, au roi Édouard, qui les envoie en garde au duc de Normandie. Godwin meurt en 1053. *Harold*, l'aîné de ses fils survivants, lui succède au gouvernement du comté de Wessex et, pendant treize ans, dirigera en fait les affaires du royaume en homme avisé et prudent. Il soumit le roi d'Écosse, puis celui des Galles, dont il triompha une seconde fois en 1063.

Il y avait deux années qu'en Angleterre la paix intérieure durait sans aucun trouble. L'aigreur du roi Edward contre les fils de Godwin[1] disparaissait, faute d'aliments et par l'habitude de vivre au milieu d'eux. Harold, le nouveau chef de cette famille populaire, rendait pleinement au roi cette déférence de respect et de soumission dont il était si jaloux. D'anciens récits disent qu'Edward l'aimait et le traitait comme son propre fils; mais du moins n'éprouvait-il point à son égard l'espèce d'aversion mêlée de crainte que Godwin lui avait inspirée, et n'avait-il plus de prétexte pour retenir, comme des garanties contre le fils, les deux otages qu'il avait reçus du père. On se rappelle que ces otages avaient été confiés par le soupçonneux Edward à la garde du duc de Normandie[2]. Ils étaient, depuis plus de dix ans, dans une sorte de captivité. Harold, frère de l'un et oncle de l'autre, croyant le moment favorable pour obtenir leur délivrance, demanda au roi la permission d'aller les réclamer en son nom, et de les ramener d'exil. Sans montrer aucune répugnance à se dessaisir des otages, Edward parut fort alarmé du projet que formait Harold d'aller lui-même en Normandie. « Je ne veux pas te contraindre, « lui dit-il, mais si tu pars, ce sera sans mon aveu; car cer- « tainement ton voyage doit attirer quelque malheur sur « toi et sur notre pays. Je connais le duc Guillaume et son « esprit astucieux; il te hait et ne t'accordera rien, à moins « d'y voir un grand profit; le seul moyen de lui faire rendre « les otages serait d'envoyer un autre que toi. »

Le Saxon, brave et plein de confiance, ne se rendit point à son avis; il partit pour la traversée comme pour un voyage de plaisir, entouré de gais compagnons, avec son oiseau sur le poing et ses lévriers courant devant lui. Il s'embarqua dans un des ports de la province de Sussex. Le vent contraire écarta ses deux vaisseaux de leur route et les poussa vers l'embouchure de la Somme, sur les terres de Guy,

1. L'aîné, Swegen, étant mort, il restait à Godwin six fils; 2. Voir le résumé ci-dessus, p. 44.

comte de Ponthieu. C'était la coutume de ce pays maritime, comme de beaucoup d'autres, au moyen âge, que tout étranger jeté sur la côte par une tempête, au lieu d'être humainement secouru, fût emprisonné et mis à rançon. Harold et ses compagnons subirent cette loi rigoureuse; après avoir été dépouillés du meilleur de leur bagage, ils furent enfermés par le seigneur du lieu dans sa forteresse de Belram, aujourd'hui Beaurain[1], près de Montreuil.

Pour échapper à l'ennui d'une longue captivité, le Saxon se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et envoya demander à Guillaume de le faire sortir de prison, afin qu'il pût se rendre auprès de lui. Guillaume n'hésita point, et réclama de son voisin, le comte de Ponthieu, la liberté du captif, d'abord avec de simples menaces, sans nullement parler de rançon. Le comte de Ponthieu fut sourd aux menaces, et ne céda qu'à l'offre d'une grande somme d'argent et d'une belle terre sur la rivière d'Eaume. Harold se rendit à Rouen, et le duc de Normandie eut alors la joie de tenir chez lui, en sa puissance, le fils du plus grand ennemi des Normands, l'un des chefs de la ligue nationale qui avait fait bannir d'Angleterre les fauteurs de ses prétentions sur la royauté des Anglais. Le duc Guillaume accueillit le chef saxon avec de grands honneurs et une apparence de franche cordialité; il lui dit que les deux otages étaient libres sur sa seule requête, qu'il pouvait repartir avec eux sur-le-champ; mais qu'en hôte courtois il devait ne point tant se presser, et demeurer au moins quelques jours à voir les villes et les fêtes du pays.

Harold se promena de ville en ville, de château en château, et, avec ses jeunes compagnons, prit part à des joutes militaires. Le duc les fit chevaliers, c'est-à-dire membres de la haute milice normande, espèce de fraternité guerrière, où tout homme riche qui se vouait aux armes était introduit sous les auspices d'un ancien affilié, qui lui donnait en cérémonie une épée, un baudrier plaqué d'argent et une lance ornée d'une flamme. Les guerriers saxons reçurent en présent de leur parrain en chevalerie de belles armes et des chevaux de grand prix. Ensuite Guillaume leur proposa, pour essayer leurs éperons neufs, de le suivre dans une expédition qu'il entreprenait contre ses voisins de

1. Devenu Beaurainville (Pas-de-Calais); à environ 13 kilomètres de Montreuil.

Bretagne. Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte[1], chaque nouveau duc de Normandie avait tenté de rendre effectif le prétendu droit de suzeraineté que Charles le Simple avait cédé à Rolf; il en résultait des guerres continuelles et une inimitié nationale entre les deux États que séparait la petite rivière de Coësnon[2].

Harold et ses amis, follement jaloux d'acquérir un renom de courage parmi les hommes de Normandie, firent pour leur hôte, aux dépens des Bretons, des prouesses qui un jour devaient coûter cher à eux-mêmes et à leur pays. Le fils de Godwin excita l'admiration de l'armée par sa haute taille, la beauté de sa figure et la grâce de ses manières; robuste et adroit, il sauva de sa main au passage du Coësnon plusieurs soldats qui se perdaient dans les sables mouvants. Lui et Guillaume, tant que dura la guerre, n'eurent qu'une même tente et qu'une même table.

Exigences de Guillaume et serment d'Harold.

Au retour ils chevauchaient côte à côte, égayant la route par un entretien amical, qu'un jour le duc fit tomber sur le temps de sa première jeunesse et ses relations avec le roi Edward, alors exilé en Normandie[3]. « Quand Edward et « moi, dit-il au Saxon, nous vivions dans le même pays « et souvent sous le même toit, il me promit avec serment « que, si jamais il devenait roi en Angleterre, il me ferait « héritier de son royaume; Harold, j'aimerais que tu m'ai- « dasses à réaliser cette promesse, et sois sûr que si, par « tes bons offices, j'obtiens le royaume, quelque chose que « tu me demandes, je te l'accorderai aussitôt. »

Harold, quoique surpris à l'excès de cette confidence inattendue, ne put se défendre d'y répondre par des paroles vagues d'adhésion; et Guillaume reprit en ces termes : « Puisque tu consens à me servir, il faut que tu t'engages « à fortifier le château de Douvres, qui est de ton gouver- « nement, à y faire creuser un puits d'eau vive, et à le mettre « en mon pouvoir; il faut aussi que tu me donnes ta sœur[4]

1. En 911; voir plus haut, p. 33; 2. Le *Coësnon*, ou *Couesnon* (long de 90 kilomètres), prend sa source dans l'actuel département de la Mayenne, baigne Pontorson, et se jette dans la Manche aux grèves du Mont-Saint-Michel; 3. C'est en tant que fils d'Ethelred, et avant son élection au trône qu'Édouard avait vécu en Normandie; 4. Détail incompréhensible; Harold n'avait qu'une sœur, Édith, et elle était mariée au roi Édouard.

« pour que je la marie à l'un de mes barons, et que toi-
« même tu épouses ma fille Adelize[1]; de plus, je veux qu'à
« ton départ tu me laisses, pour garant de ta promesse,
« l'un des deux otages que tu réclames; il restera sous ma
« garde, et je te le rendrai en Angleterre, quand j'y arrive-
« rai comme roi. » Harold sentit à ces paroles tout le péril où il était, et où, sans le savoir, il avait mis ses deux jeunes parents. Pour sortir d'embarras, il acquiesça de bouche à toutes les demandes du Normand; et celui qui avait deux fois pris les armes pour chasser les étrangers de son pays, promit de livrer à un étranger la principale forteresse de ce même pays. Il se réservait de manquer plus tard à cet indigne engagement, croyant acheter par un mensonge son salut et son repos. Guillaume n'insista plus; mais il ne laissa pas longtemps le Saxon en paix sur ce point.

Arrivé au château de Bayeux, le duc Guillaume tint sa cour, et y convoqua le grand conseil des hauts barons de Normandie. Selon de vieux récits, la veille du jour fixé pour l'assemblée, Guillaume fit prendre, dans les églises de la ville et dans celles du voisinage, tout ce qui s'y trouvait de reliques. Les ossements tirés de leurs châsses et des corps entiers de saints furent mis, par son ordre, dans une grande huche[2] ou une cuve qu'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil. Quand le duc se fut assis dans son siège de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et entouré de la foule des seigneurs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve pleine de reliques. « Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, devant cette « noble assemblée, de confirmer, par serment, les pro-
« messes que tu m'as faites; savoir : de m'aider à obtenir
« le royaume d'Angleterre après la mort du roi Edward,
« d'épouser ma fille Adelize, et de m'envoyer ta sœur
« pour que je la marie à l'un des miens. »

L'Anglais, pris une seconde fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires, étendit la main au-dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que*

1. Guillaume avait quatre filles, Adelize était la troisième. Quant à Harold, il était veuf d'une première femme dont il avait eu trois fils; 2. *Huche :* coffre de bois où l'on conservait le pain.

Dieu l'aide ! Aussitôt Guillaume fit un signe; le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les ossements et les corps saints dont la cuve était remplie, et sur lesquels le fils de Godwin avait juré sans se douter de leur présence. On dit qu'à cette vue il tressaillit et changea de visage, effrayé d'avoir fait le plus redoutable des serments. [Les fiançailles de Harold avec la fille de Guillaume se firent devant la même assemblée, et la jeune fille, étrangère à ce qu'il y avait de faux dans la situation présente, mit avec bonheur sa main dans la main de l'hôte de son père, qui plaisait à tous et qu'elle aimait][1]. Peu de jours après, Harold repartit, emmenant avec lui son neveu, mais laissant son jeune frère Wulfnoth au pouvoir du duc de Normandie[2]. Guillaume l'accompagna jusqu'à la mer et lui fit de nouveaux présents, joyeux d'avoir par surprise arraché à l'homme d'Angleterre le plus capable de nuire à ses projets, la promesse solennelle, appuyée d'un serment terrible, de le servir et de l'aider.

Lorsque Harold, de retour dans son pays, se présenta devant le roi Edward et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le duc Guillaume, le roi devint pensif et dit : « Ne « t'avais-je pas averti que je connaissais Guillaume, et « que ton voyage attirerait de grands malheurs sur toi-« même et sur notre nation? Fasse le ciel que ces malheurs « n'arrivent pas durant ma vie! » Ces paroles et cette tristesse sembleraient prouver qu'en effet, par entraînement et par imprudence, Edward avait fait jadis à un enfant étranger la promesse d'une royauté qui ne lui appartenait pas. On ne peut dire si, depuis son avènement, il avait entretenu par de nouvelles paroles l'espérance ambitieuse de son cousin maternel[3]; mais, à défaut de paroles expresses, son amitié constante pour le duc Guillaume avait tenu lieu à ce dernier d'assurances et de raisons positives pour le croire toujours favorable à ses vues.

Déjà même l'impression produite de l'autre côté du détroit par ce qui venait de s'y passer, répondait d'une façon alarmante aux sinistres prévisions du roi Edward. L'opinion universelle en Normandie était que le roi d'Angleterre avait légué sa couronne à Guillaume par un acte

1. La phrase entre crochets est une addition de l'édition de 1858; **2.** Voir pp. 44 et 48; **3.** Le duc Robert était fils de Richard, et Guillaume se trouvait ainsi être le petit-fils du frère d'Emma, mère du roi Édouard. Cette parenté ne lui créait aucun titre au trône, car Emma ne descendait pas d'un souverain anglais. D'ailleurs, la royauté d'Angleterre était élective.

authentique, dont le porteur avait été Harold, chargé de le confirmer par serment.

Édouard le Confesseur mourut le 5 janvier 1066. Il ne laissait pas d'enfant. Le rôle politique que jouait Harold depuis treize ans et la confiance que le roi n'avait cessé de lui témoigner, le désignaient aux suffrages du grand Conseil. Il se fit proclamer roi le jour des obsèques d'Édouard.

Le duc Guillaume se concilie le Pape.

Guillaume, fort des vagues promesses du roi Édouard faites en 1051, et du serment imposé à Harold, résolu à disputer sa couronne à ce dernier, prétendit soumettre sa propre candidature à l'élection de l'assemblée. Il prépara, diplomatiquement et militairement, une action contre « l'usurpateur ».

Depuis longtemps, l'Angleterre avait cessé de payer le denier de Saint-Pierre à l'église romaine, qui en était irritée. De plus, la dépossession de l'archevêque Robert de Jumièges et son bannissement (voir plus haut, p. 44), avaient porté au comble l'indignation de Rome. Guillaume de Normandie lia sa cause à celle de la papauté. Lorsque Harold, sommé par lui, eut refusé de tenir son serment prêté sur de saintes reliques, Guillaume déposa contre lui, devant la cour pontificale, une accusation de parjure en même temps que celle d'usurpation d'héritage.

Aux termes de la sentence qui fut prononcée par le pape Alexandre II, il était permis au duc Guillaume de Normandie d'entrer en Angleterre à main armée, pour y établir son droit comme héritier du royaume en vertu du testament du roi Edward. Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et tous ses adhérents, fut remise au messager de Guillaume, et l'on joignit à cet envoi une bannière de l'Église romaine et un anneau contenant un cheveu de saint Pierre, enchâssé sous un diamant de prix. Il y avait là comme un double symbole d'investiture militaire et ecclésiastique; et l'étendard qui allait consacrer l'invasion de l'Angleterre par le duc de Normandie était le pareil de celui que, trois ans auparavant, le même pape avait envoyé à Roger, comte de Sicile, pour qu'il le déployât contre les musulmans dominateurs du pays.

Avant que la bulle, la bannière et l'anneau fussent arrivés, le duc Guillaume assembla, en conseil de cabinet, ses amis les plus intimes, pour leur demander avis et secours.

Préparatifs militaires de l'expédition. Départ de la flotte normande. (27 septembre 1066).

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances, des épées et des cottes de mailles, et des portefaix allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires. Pendant que ces préparatifs se poursuivaient, Guillaume alla en France trouver le roi Philippe Ier[1] à son domaine de Saint-Germer, près de Beauvais, et, le saluant d'une formule de déférence que ses aïeux avaient souvent omise : « Vous êtes mon seigneur, lui dit-il; s'il vous plaît de m'ai- « der, et que Dieu me fasse la grâce d'obtenir mon droit « sur l'Angleterre, je promets de vous en faire hommage, « comme si je la tenais de vous. » [...]

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive[2], rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à l'embouchure de la Somme, au mouillage de Saint-Valery. Là, les mauvais temps recommencèrent, et il fallut attendre plusieurs jours. La flotte mit à l'ancre et les troupes campèrent sur le rivage, fort incommodées par la pluie qui ne cessait de tomber à flots. Pendant ce retard, quelques-uns des vaisseaux, fracassés par une tempête violente, périrent avec leurs équipages; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes, fatiguées d'un long campement.

Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient des heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les difficultés de l'entreprise. Il n'y avait point encore eu de combat, disait-on, et déjà beaucoup d'hommes étaient morts; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle; quelques-uns

1. Philippe Ier régna de 1060 à 1108, Fils de Henri Ier, il fut le père de Louis VI;
2. Précisément, Guillaume avait son quartier général à Lillebonne;

même rompirent leur engagement et se retirèrent. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, le duc Guillaume faisait enterrer secrètement les morts, et augmentait les rations de vivres et de liqueurs fortes. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement. « Bien fou, disaient les soldats en « murmurant, bien fou est l'homme qui prétend s'emparer « de la terre d'autrui; Dieu s'offense de pareils desseins, « et il le montre en nous refusant le bon vent. »

Guillaume, en dépit de sa force d'âme et de sa présence d'esprit habituelle, était en proie à de vives inquiétudes qu'il avait peine à dissimuler. On le voyait fréquemment se rendre à l'église de Saint-Valery, patron du lieu, y rester longtemps en prières, et chaque fois qu'il en sortait, regarder au coq qui surmontait le clocher quelle était la direction du vent. S'il paraissait tourner au sud, le duc se montrait joyeux; mais s'il soufflait du nord ou de l'ouest, son visage et sa contenance redevenaient tristes. Soit par un acte de foi sincère, soit pour fournir quelque distraction aux esprits abattus et découragés, il envoya prendre processionnellement, dans l'église, la châsse qui contenait les reliques du saint, et la fit porter en grande pompe à travers le camp. Toute l'armée se mit en oraison; les chefs firent de riches offrandes; chaque soldat, jusqu'au dernier, donna sa pièce de monnaie; et la nuit suivante, comme si le ciel eût fait un miracle, les vents changèrent et le temps redevint calme et serein. Au point du jour, c'était le 27 septembre, le soleil, jusque-là obscurci de nuages, parut dans tout son éclat. Aussitôt le camp fut levé, tous les apprêts de l'embarquement s'exécutèrent avec beaucoup d'ardeur et non moins de promptitude, et, quelques heures avant le coucher du soleil, la flotte entière appareilla. Sept cents navires à grande voilure et plus d'un millier de bateaux de transport se mirent en mouvement pour gagner le large, au bruit des trompettes et d'un immense cri de joie poussé par soixante mille bouches.

Le vaisseau que montait le duc Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, l'étendard envoyé par le pape[1], et une croix en guise de pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y voyait peints en plu-

1. Voir plus haut, p. 50.

sieurs endroits les trois lions, enseigne de Normandie; à la proue était sculptée la figure d'un enfant tenant une bannière et sonnant de la trompette. Enfin de grands fanaux élevés sur les hunes, précaution nécessaire pour une traversée de nuit, devaient servir de phare à toute la flotte et lui indiquer le point de ralliement. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda tant que dura le jour, et, la nuit, il les laissa loin en arrière. Au matin le duc fit monter un matelot au sommet du mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient : « Je ne vois que le ciel et la mer, » dit le matelot, et aussitôt on jeta l'ancre. Le duc affecta une contenance gaie, et, de peur que le souci et la crainte ne se répandissent parmi l'équipage, il fit servir un repas copieux et des vins fortement épicés. Le matelot remonta, et dit que cette fois il apercevait quatre vaisseaux; la troisième fois, il s'écria : « Je vois une forêt de mâts et de voiles. »

« Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie », Tostig, frère de Harold et son ennemi, après s'être réfugié en Norvège avait soulevé son hôte, le roi Harald Hardraga, contre Harold et les Saxons. La flotte norvégienne débarqua aux Orcades, puis descendit le long de la côte orientale et remonta l'Humber. Les envahisseurs battirent les troupes anglaises le 20 septembre, et s'emparèrent de la ville d'York.

Harold, qui avait réussi à regrouper ses forces, les rejoignit le 25 à Stamford-Bridge et les mit en déroute : son frère Tostig et le roi Harald Hardraga furent tués; mais Harold lui-même fut blessé au cours du combat.

Bataille de Hastings (14 octobre 1066).

Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norvégiens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens à cheval, portant des cottes de maille et des heaumes en fer poli de forme conique, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance.

Le duc ne prit terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva; des voix crièrent : « Dieu nous garde! c'est mauvais signe. » Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous? quelle chose vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains, et par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à nous. » Cette vive repartie arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons[1]. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais, dans leur soif de butin, les Normands tenaient peu de compte de la sainteté des lieux et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que le duc de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs de provinces de faire armer leurs milices et de les conduire à Londres. Les combattants de l'ouest vinrent sans délai; ceux du nord tardèrent à cause de la distance; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi d'Angleterre se verrait bientôt entouré de toutes les forces du pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc Guillaume d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin[2] aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compa-

1. Des épisodes de la conquête furent représentés plus tard en broderie sur une longue bande de toile, dite : *Tapisserie de Bayeux*. Celui-ci figure avec la légende suivante : HIC DOMUS INCENDITUR; 2. *Le fils de Godwin :* Harold. (Voir les résumés, pp. 38 et 42).

triotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norvégiens, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux. Prévenu[1] dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, Harold fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, il se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades[2]. Des espions, parlant le français, furent envoyés par lui près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et évaluer ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : « Ceux que vous avez trouvés en si grand nombre, « dit-il, ne sont point des prêtres, mais des braves gens « de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent. » Plusieurs des chefs saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les envahisseurs. « Moi, répondit Harold, « que je ravage le pays qui m'a été donné en garde! Par « ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les « chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, « mon courage et ma bonne cause. »

Le duc normand, que son caractère entièrement opposé portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une :

1. *Prévenu* : devancé; 2. Sur la colline de Senlac, contrefort des Dunes du Sussex.

ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en « rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat. » Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que, s'il « veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout « le pays qui est au delà du fleuve de l'Humber[1], et que « je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait « Godwin[2]; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je « lui offre, tu lui diras, devant ses gens, qu'il est parjure et « menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont « excommuniés de la bouche du pape, et que j'en ai la « bulle. »

Dom Hughes Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la Chronique normande dit qu'au mot d'excommunication les chefs anglais s'entre-regardèrent comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous devons combattre, dit-il, quel que soit pour nous « le danger; car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur « à recevoir comme si notre roi était mort; il s'agit de bien « autre chose. Le duc de Normandie a donné nos terres à « ses barons, à ses chevaliers, à tous ses gens[3]; et la plus « grande partie lui en ont déjà fait hommage; ils voudront « tous avoir leur don, si le duc devient notre roi; et lui- « même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et « nos filles; car tout leur est permis d'avance. Ils ne vien- « nent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner « aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos « ancêtres; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous « n'aurons plus de pays? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norvégiens près d'York. La marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre

1. C'est-à-dire toute la Northumbrie; 2. C'est-à-dire le Wessex, augmenté du Kent; 3. Voir plus bas, pp. 66 et 67.

à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un, ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ely, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais.

L'heure du combat paraissait prochaine; les deux frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient pris leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait-il, tu ne peux nier que, soit « de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume « un serment sur les corps des saints; pourquoi te hasarder « au combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons « rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car « nous défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer « bataille; tu nous aideras si nous plions, et si nous mou- « rons, tu nous vengeras. » A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie; trop plein de confiance dans son courage et dans la bonté de sa cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*[1], les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart d'épieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes. Ceux-ci, après ce premier soin, employèrent le temps qui leur restait à faire la confession de leurs péchés, soit à un homme d'Église, s'ils en trouvaient quelqu'un, soit entre

1. Bataille, Batayl, ou *Battle*, selon l'orthographe anglaise moderne. — Le combat se livra sur la colline de *Senlac*, au nord de Hastings, et c'est sous ce nom que la bataille est désignée par les historiens anglais.

compagnons sous la tente. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière bien différente; tout entiers à l'exaltation patriotique et pleins d'une confiance en eux-mêmes que l'événement devait démentir, les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet[1]; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. L'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques[2] en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard bénit par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes[3] :

« Mes vrais et loyaux amis, vous avez passé la mer pour « l'amour de moi et vous êtes mis en aventure de mort, ce « dont je me tiens grandement obligé envers vous. Or, « sachez que c'est pour une bonne querelle que nous allons « combattre, et que ce n'est pas seulement pour reconqué- « rir ce royaume que je suis venu ici d'outre-mer. Les gens « de ce pays, vous ne l'ignorez pas, sont faux et doubles, « parjures et traîtres. Ils ont tué sans cause les Danois, « hommes, femmes et enfants, dans la nuit de la Saint-

1. *Haubert :* chemise de mailles des hommes d'armes du moyen âge; *Rochet :* surplis à manches étroites que revêtent certains dignitaires ecclésiastiques; **2.** *Saint-Jacques de Compostelle*, lieu de pèlerinage très fréquenté au moyen âge, depuis le milieu du IX^e^ siècle; **3.** Tapisserie de Bayeux : HIC WILLELM DUX ALLOQUITUR SUIS MILITIBUS.

« Brice[1]; ils ont décimé les compagnons d'Alfred, frère « d'Édouard, mon parent, et l'ont aveuglé et mis à mort[2]. « Ils ont fait encore d'autres cruautés et trahisons contre « les Normands; vous vengerez aujourd'hui ces méfaits, « s'il plaît à Dieu. Pensez à bien combattre et mettez tout « à mort, car si nous pouvons les vaincre, nous serons tous « riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez : si je con- « quiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'au- « rez. Pensez aussi au grand honneur que vous aurez « aujourd'hui, si la victoire est à nous, et songez bien que, « si vous êtes vaincus, vous êtes morts sans remède, car « vous n'avez aucune voie de retraite. Vous trouverez « devant vous, d'un côté des armes et un pays inconnu, « de l'autre, la mer et des armes. Qui fuira sera mort, qui « se battra bien sera sauvé. Pour Dieu! que chacun fasse « bien son devoir, et la journée sera pour nous[3]. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : *Dieu aide! Dieu aide!*

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux[4], mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des retranchements, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs

1. En 1002. (Voir plus haut, p. 30); **2.** Alfred, frère d'Edward (qui devint roi en 1042) avait été supplicié en 1037 par ordre des chefs saxons. (Voir plus haut, p. 38); **3.** Composé par Thierry à l'aide de paroles que divers chroniqueurs prêtent à Guillaume, ce discours a été plusieurs fois refait et modifié par l'auteur. Voici à quoi il se réduisait dans les premières éditions : « Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de la Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits. »; **4.** *Carreaux* : flèches courtes, épaisses et de forme carrée.

palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume.

Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de : *Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide !* Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance, puis se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride, et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lance et d'épée dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux

frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Alors finit cette résistance désespérée : les compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup moururent, sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les cavaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valery. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus. Les heureux qui survivaient eurent, pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize vêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec leur roi, se réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appelée Ghitha, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait, disent les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre tombeau qu'un tas de pierres sur le sable du rivage. Il donna commission à l'un de ses capitaines, appelé Guillaume Malet, de faire que le vaincu de Hastings fût ainsi enterré comme un ignoble malfaiteur.

Mais, pour une cause qu'on ignore, cet ordre ne s'exécuta pas; le corps du dernier roi anglo-saxon reçut une sépulture honorable dans l'église collégiale de Waltham que Harold

lui-même avait fondée[1], et voici la tradition à la fois touchante et douteuse qui existait à cet égard. On disait que deux chanoines de Waltham, Osgod et Ailrik, députés par leur chapitre pour voir l'issue de la bataille, obtinrent du vainqueur adouci par eux la grâce d'emporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edith, et on la surnommait la Belle au cou de cygne. Elle consentit à suivre les deux prêtres, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs de race anglaise avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des nobles et des braves. « Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'his-« torien de l'église d'Ely, que raconterai-je à nos descen-« dants? Que tu as perdu ton roi national et que tu es « tombée au pouvoir de l'étranger; que tes fils ont péri « misérablement; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, « morts ou déshérités. » Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des taches de sang sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand la pluie avait humecté le sol.

Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la sainte Trinité et de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la

1. Au nord de Londres, dans le comté d'Essex, en 1060. Ce tombeau porta pour épitaphe ces simples mots : HIC JACET HAROLD INFELIX. Beaucoup d'Anglais refusèrent de croire à sa mort. Le bruit courut, et persista jusqu'à la fin du XII^e^ siècle, qu'il s'était échappé, horriblement blessé, qu'il avait guéri et se tenait caché dans un coin reculé du pays, attendant un retour de fortune.

lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande, l'*Abbaye de la Bataille*. Des moines du grand couvent de Marmoutiers, près de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les âmes de ceux qui étaient morts dans cette journée. On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait : ils allèrent, tout déconcertés, porter à Guillaume cette nouvelle désagréable. « Travaillez, travaillez « toujours, répliqua le conquérant d'un ton jovial; car si « Dieu me prête vie, il y aura plus de vin chez les religieux « de la Bataille, qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur « couvent de la chrétienté. »

LIVRE IV

Depuis la bataille de Hastings (1066) jusqu'a la prise de Chester, dernière ville conquise par les Normands (1070).

Après avoir réorganisé ses troupes, Guillaume se mit en marche le long de la côte, par Romney, Douvres et Canterbury. Il ravagea les provinces du Kent et du Sussex, tailla un corps anglais en pièces devant Londres, incendia le bourg de Southwark, et investit la capitale. Le jour de Noël, il se fit proclamer roi et couronner à Westminster, par l'archevêque d'York.

Proclamation et couronnement de Guillaume (25 décembre 1066)

Le lieu désigné pour la cérémonie du couronnement fut l'église royale de Saint-Pierre, qu'on appelait alors et qu'on appelle encore aujourd'hui le monastère de l'Ouest[1]. L'église fut préparée et ornée comme aux anciens jours où, après le vote libre des meilleurs hommes de l'Angleterre, le roi de leur choix venait s'y présenter pour recevoir l'in-

1. *Westminster* : c'est l'église abbatiale d'un monastère bénédictin fondé vers 735 et situé à l'ouest de la cité de Londres. Edouard le Confesseur avait fait reconstruire l'église très agrandie; elle fut consacrée en 1065. Le corps de son fondateur y fut déposé lors de sa canonisation, en 1163. Cette église a toujours servi, depuis Guillaume I^er^, au couronnement de chaque nouveau souverain d'Angleterre.

vestiture du pouvoir qu'ils lui avaient déféré. Mais cette élection nationale n'avait point eu lieu pour Guillaume; son titre était le droit du plus fort. Il sortit de son camp près de Londres[1], et marcha, entre deux haies de soldats étrangers, au monastère, où l'attendaient les chefs et les prélats saxons, tristes et confus de ce qu'ils allaient faire, ou s'étourdissant eux-mêmes par la pompe et le bruit du jour, et affectant un air de liberté dans leur lâche et servile office. Toutes les avenues de l'église, les places et les rues du faubourg étaient remplies de cavaliers en armes, qui avaient ordre d'agir hostilement au moindre signe d'émeute ou de trahison. Les feudataires[2] normands, comtes ou barons, évêques ou abbés, et les autres chefs de l'armée, se trouvaient déjà dans l'église ou y entrèrent avec le duc.

Quand s'ouvrit la cérémonie, Geoffroy, évêque de Coutances, montant sur une estrade, demanda, en langue française, aux Normands, s'ils étaient tous d'avis que leur seigneur prît le titre de roi des Anglais, et, en même temps, l'archevêque d'York[3] demanda aux Anglais, en langue saxonne, s'ils voulaient pour roi le duc de Normandie. Alors il s'éleva dans l'église des acclamations si bruyantes qu'elles retentirent hors des portes jusqu'à l'oreille des cavaliers qui remplissaient les rues voisines. Ils prirent ce bruit confus pour un cri d'alarme, et, dans le premier trouble, soit par imprudence, soit par suite d'une consigne secrète, ils mirent le feu aux maisons. Plusieurs s'élancèrent dans l'église, et, à la vue de leurs épées nues et des lueurs de l'incendie, tous les assistants se dispersèrent, hommes et femmes, Normands et Saxons. Les uns couraient sans savoir où, d'autres allaient au feu pour l'éteindre, d'autres, comme à Douvres, pour faire du butin dans le désordre. La cérémonie fut suspendue par ce tumulte, et il ne resta pour l'achever en toute hâte que le duc, l'archevêque Eldred, les évêques, et quelques prêtres des deux nations. Tout tremblants, ils reçurent de celui qu'ils faisaient roi et qui, selon un récit ancien, tremblait comme eux, le serment de traiter le peuple anglais aussi bien que le meilleur des rois que ce peuple avait librement élu.

1. Ce camp était situé à Southwark, sur la rive sud du fleuve; 2. *Feudataire* : possesseur d'un fief, vassal qui doit foi et hommage au suzerain; 3. *L'archevêque d'York*, Eldred, avait accepté de remplir ce ministère, car celui de Canterbury, Stigand, « refusa d'alles bénir un homme couvert du sang des hommes et envahisseur des droits d'autrui ».

« La loi de la conquête » : partage des biens et spoliations.

Dès le lendemain de ce jour, la ville de Londres eut lieu d'apprendre ce que valait un tel serment dans la bouche d'un étranger vainqueur : on imposa aux citoyens un énorme tribut, et cette levée d'argent, que les chroniques saxonnes qualifient de cruelle, fut faite sur les riches Anglais à titre de don volontaire pour le joyeux avènement du nouveau roi. Guillaume lui-même semblait ne pas croire que la bénédiction de l'archevêque Eldred et quelques acclamations eussent fait de lui un roi d'Angleterre dans le sens légal de ce mot, et il se rangeait à sa vraie place par l'attitude de défiance et d'hostilité qu'il gardait vis-à-vis du peuple. Il n'osa point encore s'établir dans Londres, ni habiter le château crénelé qu'on lui avait construit à la hâte[1]. Il sortit pour attendre dans la campagne voisine que ses ingénieurs eussent donné plus de solidité à cet ouvrage, et jeté les fondements de deux forteresses, pour réprimer, dit un historien normand, l'esprit mobile d'une population nombreuse et fière.

Durant les jours que le nouveau roi passa à sept milles de Londres, dans un lieu appelé Barking, les deux chefs saxons dont la fatale retraite avait déterminé la reddition de la grande ville, effrayés de la puissance que la possession de Londres et le titre de roi donnaient à l'envahisseur, vinrent du nord lui demander grâce et lui jurer fidélité. Mais la soumission d'Edwin et de Morkar[2] n'entraîna point celle des provinces dont ils étaient gouverneurs, et l'armée normande ne se porta point en avant pour aller occuper ces provinces; elle resta cantonnée autour de Londres et sur les côtes du sud et de l'est, les plus voisines de la Gaule. Le soin de partager les richesses du territoire envahi l'occupait alors presque uniquement. Des commissaires parcouraient toute l'étendue du pays où l'armée avait laissé des garnisons, et ils y faisaient un inventaire exact des propriétés de toute espèce, publiques ou particulières. Ils les enregistraient avec soin et en grand détail, car la nation normande se montrait déjà, comme on l'a vu depuis, extrêmement prodigue d'écritures, d'actes et de procès-verbaux.

1. Ce château, qui subsiste encore, est connu sous le nom de *Tour de Londres ;* 2. *Edwin et Morkar :* beaux-frères du roi Harold.

On s'enquérait des noms de tous les Anglais morts en combattant, ou qui avaient survécu à la défaite, ou que des retards involontaires avaient empêchés de se rendre sous les drapeaux. Tous les biens de ces trois classes d'hommes, terres, revenus, meubles, étaient saisis : les enfants des premiers étaient déclarés déshérités à tout jamais; les autres étaient pareillement dépossédés sans retour; et eux-mêmes, dit le vieux narrateur, sentaient qu'en leur laissant la vie, l'ennemi faisait beaucoup pour eux. Quant aux hommes qui n'avaient point pris les armes, ils furent aussi dépouillés de tout, comme ayant eu l'intention de les prendre; mais, par grâce, on leur laissa l'espoir qu'après des années d'obéissance et de dévouement à la puissance étrangère, non pas eux, mais leurs fils obtiendraient des maîtres du pays une portion plus ou moins grande de l'héritage paternel. Telle fut la loi de la conquête, selon le témoignage non suspect d'un homme presque contemporain et issu de la race des conquérants[1].

L'immense produit de cette spoliation universelle fut la solde des aventuriers de tous pays qui s'étaient enrôlés sous la bannière du duc de Normandie. Leur chef, le nouveau roi des Anglais, retint, pour sa part, en choses mobilières, le trésor des anciens rois, l'orfèvrerie des églises et ce qu'on trouva de plus précieux dans les maisons des nobles et les magasins des marchands. Guillaume envoya au pape Alexandre II, avec une portion de ces richesses, l'étendard de Harold richement brodé, comme retour d'un pareil don et comme trophée d'une victoire qu'à Rome on souhaitait vivement. Toutes les églises d'outre-mer où l'on avait prié et fait des vœux pour le succès de l'invasion reçurent, en récompense, des vases d'or, des croix du même métal, ornées de pierreries, des ornements d'une grande valeur et des sommes d'argent considérables. La Normandie, ses cathédrales, ses monastères et ses hospices d'indigents, eurent de droit le meilleur lot dans cette pieuse distribution des premiers gains de la conquête.

Après la part du roi et du clergé, on fit celle des hommes de guerre, selon leur grade et les conditions de leur engagement. Ceux qui, au camp sur la Dive, avaient fait hommage pour des terres, alors à conquérir, reçurent celles des Anglais

1. Cette périphrase désigne Richard Lenoir, ou Noirot, évêque d'Ely au XII[e] siècle.

dépossédés; les comtes et les barons eurent de vastes domaines, des châteaux, des bourgades, des villes entières; les chevaliers et les simples vassaux eurent des fiefs proportionnés à leur grade. Quelques-uns prirent leur solde en argent; d'autres avaient stipulé d'avance qu'ils auraient une femme saxonne, et Guillaume, dit la chronique normande, leur fit prendre, par mariage, de nobles dames, héritières de grands biens, dont les maris étaient morts dans la bataille.

Pour secouer le joug qui pesait sur eux, les Anglais conçurent d'innombrables essais d'affranchissement. Mais toutes leurs tentatives échouèrent. Tout le pays conquis fut « livré à la discrétion des soldats étrangers » qui pillèrent, persécutèrent, massacrèrent les habitants, écrit, non sans exagération, Augustin Thierry.

Quatre ans après la bataille de Hastings, tout le territoire anglo-saxon était aux mains des nouveaux conquérants. (Prise de la ville de Chester, 1070.)

Il n'y avait plus de provinces libres, plus de masses d'hommes organisées militairement. On trouvait seulement quelques débris épars des armées et des garnisons détruites, des soldats qui n'avaient plus de chefs, et des chefs que personne ne suivait.

LIVRE V

Depuis la formation du Camp du Refuge jusqu'au supplice du dernier chef saxon (1070-1076).

L'envahissement politique succéda à l'envahissement territorial. Le Conquérant employa tous les moyens pour désorganiser et « dénationaliser » la population vaincue. Pour échapper aux mauvais traitements, beaucoup d'indigènes s'expatrièrent et allèrent « promener leur misère et leur douleur à travers les royaumes étrangers ». Certains émigrèrent jusqu'en Grèce où ils prirent du service à la cour byzantine.

Brigandages des Saxons réfractaires.

Quant aux Saxons qui ne purent ou ne voulurent pas émigrer, beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les forêts

avec leurs familles, et, s'ils étaient riches et puissants, avec leurs serviteurs et leurs vassaux. Les grandes routes où passaient les convois normands furent infestées par leurs bandes armées; ils enlevaient par ruse aux conquérants ce que les conquérants avaient enlevé par force, et se faisaient ainsi payer la rançon de leurs héritages, ou vengeaient, par l'assassinat, le massacre de leurs compatriotes. Ces réfugiés sont appelés *brigands*[1] par les historiens amis de la conquête, et ces historiens les traitent, dans leurs récits, comme des hommes librement et méchamment armés contre un ordre de société légitime. « Il se commettait chaque jour, « disent-ils, une foule de vols et d'homicides, causés par « la scélératesse naturelle aux indigènes et par les immenses « richesses de ce royaume »; mais les indigènes croyaient avoir le droit de reprendre ces richesses qu'on leur avait ôtées; et s'ils devenaient brigands, ce n'était, selon eux, que pour rentrer dans leurs propres biens[2]. L'ordre contre lequel ils s'insurgeaient, la loi qu'ils violaient, n'avaient à leurs yeux aucune sanction : aussi le mot anglais *Outlaw* (mis hors la loi, bandit ou brigand) perdit dès lors, dans la bouche du peuple subjugué, son ancien sens défavorable. Au contraire, les vieux récits, les légendes et les romances populaires des Anglais, ont répandu une sorte de teinte poétique sur le personnage du banni, sur la vie errante et libre qu'il mène sous les feuilles des bois. Dans ces romances, l'homme mis hors la loi est toujours le plus gai et le plus brave des hommes; il est roi dans la forêt, et ne craint point le roi du pays[3].

Ce fut surtout la contrée du nord, celle qui avait le plus énergiquement résisté aux envahisseurs, qui devint le pays d'un vagabondage en armes, dernière protestation des vaincus. Les vastes forêts de la province d'York étaient le séjour d'une bande nombreuse, qui avait pour chef un homme appelé Sweyn, fils de Sigg. Dans les contrées du centre et près de Londres, jusque sous les murs des châteaux normands, on vit se former aussi plusieurs troupes de ces hommes qui, reniant jusqu'au bout l'esclavage, disent les historiens du temps, prenaient le désert pour demeure. Leurs rencontres avec les conquérants étaient toujours

1. « *Latrones; latruncili; sicarii.* »: 2. On sent bien que ces « brigands » ont la sympathie secrète de Thierry, qui n'est pas un historien « ami de la conquête »; 3. Thierry fait allusion au cycle des ballades anglaises ayant pour héros *Robin Hood* et ses compagnons.

sanglantes, et quand ils apparaissaient dans quelque lieu habité, c'était un prétexte pour l'étranger[1] d'y redoubler ses vexations : il punissait les hommes sans armes du trouble que lui causaient les gens armés; et ces derniers, à leur tour, faisaient quelquefois des visites redoutables à ceux qu'on leur signalait comme amis des Normands. Ainsi une terreur perpétuelle régnait sur le pays. Au danger de périr par l'épée de l'homme d'outre-mer, qui se croyait un demi-dieu parmi des brutes, qui ne comprenait ni la prière, ni les raisons, ni les excuses proférées dans l'idiome des vaincus, se joignait encore celui d'être regardé comme traître ou comme suspect par les Saxons indépendants, frénétiques de désespoir comme les Normands l'étaient d'orgueil. Aussi nul habitant n'osait s'aventurer dans le voisinage de sa propre maison; la maison de chaque Anglais considérable qui avait juré la paix et donné des otages au conquérant était close et fortifiée comme une ville en état de siège. Elle était remplie d'armes de toute espèce, d'arcs, de flèches, de haches, de massues, de poignards et de fourches de fer; les portes étaient munies de verrous et de barricades. Quand venait l'heure du repos, au moment de tout fermer, l'ancien de la famille se levait, et prononçait à haute voix les prières qui se faisaient alors sur mer aux approches de l'orage; il disait : « Que le Seigneur nous bénisse et nous aide »; tous les assistants répondaient *Amen*. Cette coutume subsista en Angleterre plus de deux siècles après la conquête.

Le Camp du Refuge (1070).

Dans la partie septentrionale de la province de Cambridge il y a une vaste étendue de terres basses et marécageuses, coupées en divers sens par des rivières. Toutes les eaux du centre de l'Angleterre qui ne coulent pas dans le bassin de la Tamise ou dans celui de la Trent, vont se jeter dans ces marais, qui, au temps de l'arrière-saison, débordent, couvrent le pays, et se chargent de vapeurs et de brouillards. Une partie de cette contrée humide et fangeuse s'appelait et s'appelle encore l'île d'Ely; une autre s'appelait l'île de Thorneye; une troisième, l'île de Croyland.

1. *L'étranger*, c'est-à-dire l'envahisseur normand.

Ce sol, presque mouvant, impraticable pour la cavalerie et pour les soldats pesamment armés, avait plus d'une fois servi de refuge aux Saxons, dans le temps de la conquête danoise; sur la fin de l'année 1069, il devint un point de réunion pour quelques bandes de partisans formées de divers côtés contre les Normands. D'anciens chefs déshérités s'y rendirent successivement avec leur clientèle, les uns par terre, les autres sur des vaisseaux, par l'embouchure des rivières. Ils y élevèrent des retranchements de terre et de bois, et y établirent une grande station armée qui prit le nom de *Camp du Refuge*. Les étrangers hésitèrent d'abord à les attaquer au milieu des joncs et des saules, et leur laissèrent ainsi le temps d'envoyer des messages dans le pays et hors du pays, et d'avertir, en beaucoup de lieux, les amis de la vieille Angleterre. Devenus forts, ils entreprirent la guerre de parti sur terre et sur mer, ou, pour parler comme les conquérants, la piraterie et le brigandage.

Spoliations et persécutions religieuses.

Comme les communautés religieuses étaient souvent des foyers de résistance, et que les habitants y cachaient fréquemment les objets de valeur qu'ils avaient réussi à soustraire à la rapacité des envahisseurs, « Guillaume ordonna des perquisitions dans tous les couvents d'Angleterre, et fit prendre tout l'argent que les riches Anglais y avaient placé en dépôt, ainsi que la plupart des vases, des reliquaires et des ornements précieux ».

Le nouveau roi, d'accord avec le pape, avait résolu de destituer en masse tout le haut clergé de race anglaise... Le premier prélat qu'ils frappèrent fut l'archevêque de Canterbury, Stigand, celui qui avait couronné en face de l'invasion un roi de race anglo-saxonne[1], et qui donnait comme patriote des craintes au roi étranger. Mais ces griefs restèrent secrets, et l'arrêt de dégradation ecclésiastique fut motivé sur d'autres causes, sur des prétextes plus honnêtes, comme s'exprime un vieil historien. [...]

Quand l'ami du roi Harold et de son pays eut été, selon le langage ecclésiastique, frappé, comme un arbre stérile,

1. Harold, qui s'était fait couronner alors que Guillaume menaçait d'envahir le pays pour y revendiquer le trône. (Voir plus haut, p. 50).

par la hache de correction, ses terres furent partagées entre le roi Guillaume, l'évêque de Bayeux, frère du roi, et Adelise[1], femme de Hugues de Grantmesnil, qui sans doute gagnée par cette gracieuse largesse, vint habiter l'Angleterre et y ramena son mari. Ceux des évêques anglais sur le compte desquels on ne trouva rien à objecter canoniquement n'en furent pas moins frappés de même. Alexandre, évêque de Lincoln; Eghelmar, évêque de l'Estanglie; Eghelrik, évêque de Sussex, d'autres prélats et les abbés des principaux monastères, furent déposés presque à la fois. Au moment où l'on prononçait à quelqu'un d'entre eux sa sentence, on le contraignait de jurer, sur l'Évangile, qu'il se regardait comme déchu de sa dignité à tout jamais, et que, quel que fût le successeur qu'on lui donnerait, il ne ferait rien pour le discréditer en protestant contre lui. Ensuite chaque évêque dégradé était conduit soit dans une forteresse, soit dans un monastère qui devait lui servir de prison. Ceux qui avaient été autrefois moines, on les recloîtrait de force dans leurs anciens couvents, et l'on publiait officiellement que, dégoûtés du monde et du bruit, il leur avait plu d'aller revoir les anciens compagnons de leur jeunesse.

Stigand fut remplacé dans son archevêché de Canterbury, par *Lanfranc*, ami personnel et conseiller du roi Guillaume. C'était un religieux d'origine lombarde, qui vivait encore en Normandie, où il était abbé de Saint-Étienne de Caen. Cet Italien devint ainsi primat de l'église d'Angleterre.

La plupart des évêchés et des abbayes furent employés, comme l'avaient été naguère les biens des riches, la liberté des pauvres et la beauté des femmes, à payer les dettes de la conquête. Un certain Remi, ci-devant moine à Fécamp, reçut l'évêché de Lincoln, pour un navire et vingt hommes d'armes qu'il avait amenés en 1066 au rendez-vous des troupes normandes. Cet homme, et les autres prélats venus d'outre-mer, comme un arrière-ban de milice, expulsèrent partout les moines qui, selon une coutume particulière à l'Angleterre, vivaient sur les domaines des églises épiscopales; et le roi Guillaume les en remercia, pensant, dit un contemporain, que des moines de race anglaise ne pou-

1. *Adelize* était celle des filles de Guillaume, que ce dernier avait voulu faire épouser par Harold en 1065. (Voir plus haut, p. 48).

vaient lui souhaiter que du mal. Une foule d'aventuriers qui n'avaient de clercs que le nom, vint fondre sur les prélatures, les archi-diaconats, les doyennés de l'Angleterre. Ils y portèrent l'esprit de violence et de rapine, les airs hautains et méprisants du dominateur étranger; beaucoup d'entre eux se rendirent célèbres par leur faste et leurs désordres, plusieurs par des actions infâmes.

Hereward le Révolté (1071-1072).

Il y avait dans ce temps, en Flandre, un Saxon nommé Hereward, anciennement établi dans ce pays, et à qui des émigrés anglais, fuyant leur patrie après y avoir tout perdu, annoncèrent que son père était mort, que son héritage paternel était la propriété d'un Normand, et que sa mère avait subi et subissait encore une foule d'afflictions et d'insultes. A cette nouvelle, Hereward se mit en route pour l'Angleterre, et arriva, sans être soupçonné, au lieu autrefois habité par sa famille. Il se fit reconnaître de ceux de ses parents et de ses amis qui avaient survécu à l'invasion, les détermina à se réunir en troupe armée, et, à leur tête, attaqua le Normand qui avait insulté sa mère et occupait son héritage. Hereward l'en chassa et prit sa place; mais contraint, pour sa propre sûreté, de ne point s'en tenir à ce seul exploit, il continua la guerre de partisan aux environs de sa demeure, et soutint, contre les gouverneurs des forteresses et des villes voisines, de nombreux combats, où il se signala par sa bravoure, son adresse et sa force extraordinaires. Le bruit de ses actions d'éclat se répandit par toute l'Angleterre, et les regards des vaincus se tournèrent vers cet homme avec un sentiment d'espérance. [...]

L'héritage reconquis sur les Normands par le Saxon Hereward était situé à Brunn, aujourd'hui Bourn, au sud de la province de Lincoln, près de l'abbaye de Croyland, non loin de celle de Peterborough et des îles d'Ely et de Thorneye; les insurgés de ces cantons ne tardèrent pas à pratiquer des intelligences avec les bandes que commandait le brave chef de partisans. Frappés de sa renommée et de son habileté, ils l'invitèrent à se rendre auprès d'eux, pour être leur capitaine, et Hereward, cédant à leur prière, passa au Camp du Refuge avec tous ses compagnons.

Exploits de Hereward; attaque et destruction du Camp du Refuge (1071-1072).

Le camp de l'île d'Ely étant devenu un foyer de sédition, Guillaume résolut d'en avoir raison et de le disperser par les armes.

Le Camp du Refuge fut investi par terre et par eau, et les assaillants construisirent de toutes parts des digues et des ponts sur les marais. Hereward et les autres chefs, parmi lesquels on distinguait Siward Beorn, compagnon de la fuite du roi Edgar[1], résistèrent quelque temps avec bravoure. Guillaume commença, du côté de l'occident, à travers les eaux couvertes de saules et de joncs, une chaussée qui devait être longue de trois mille pas; mais ses travailleurs étaient continuellement inquiétés et troublés dans leur ouvrage.

Hereward faisait des attaques si brusques, il employait des stratagèmes si imprévus, que les Normands, frappés d'une crainte superstitieuse, attribuèrent ses succès à l'assistance du démon. Croyant le combattre avec ses propres armes, ils eurent recours à la magie; Ives Taille-Bois[2], désigné par le roi pour surveiller les travaux, fit venir une sorcière qui devait, selon lui, déconcerter par ses enchantements toutes les ruses de guerre des Saxons. La magicienne fut placée sur une tour de bois à la tête des ouvrages commencés; mais au moment où les soldats et les pionniers s'avançaient avec confiance, Hereward déboucha par le côté, et, mettant le feu à la forêt d'osiers dont le marécage était couvert, il fit périr dans les flammes la sorcière et la plus grande partie des hommes d'armes et des travailleurs normands.

Ce succès des insurgés ne fut pas le seul : malgré la supériorité de l'ennemi, ils l'arrêtèrent à force d'adresse et d'activité. Durant plusieurs mois, la contrée d'Ely toute entière resta bloquée comme une ville de guerre, ne recevant aucune provision du dehors. Il y avait dans l'île un couvent de

1. Petit-fils du roi Edmond Côte-de-Fer, *Edgar* avait jadis dû s'enfuir jusqu'en Hongrie pour échapper aux sauvages persécutions du roi saxon envahisseur Cnut. (Voir p. 37.) A la mort d'Édouard le Confesseur, Edgar était le seul héritier légitime du trône, et les seigneurs anglais avaient un instant sérieusement songé à le désigner comme leur roi. Les victoires de Guillaume forcèrent les destins; 2. Ancien chef d'auxiliaires angevins, *Yves Taille-Bois*, né à Angers, était venu avec le duc Guillaume. Ayant épousé Lucie, belle-sœur du roi Harold, il reçut les anciens domaines de la famille de sa femme et devint ainsi comte de Spalding, vers les confins des provinces de Cambridge et de Lincoln, non loin du Camp du Refuge.

moines qui, ne pouvant supporter la famine et les misères du siège, envoyèrent au camp du roi, et offrirent de lui livrer un passage, s'il promettait de les laisser en possession de leurs biens. L'offre des moines fut acceptée, et deux seigneurs normands, Gilbert de Clare et Guillaume de Garenne, engagèrent leur foi pour l'exécution de ce traité. Grâce à la trahison des religieux d'Ely, les troupes royales pénétrèrent inopinément dans l'île, tuèrent mille Anglais, et, cernant de près le Camp du Refuge, forcèrent le reste à mettre bas les armes. Tous se rendirent, à l'exception de Hereward, qui, audacieux jusqu'au bout, fit sa retraite par des lieux impraticables, où les Normands n'osèrent le poursuivre.

Il gagna, de marais en marais, les terres basses de la province de Lincoln, où des pêcheurs saxons, qui portaient chaque jour du poisson au poste normand voisin, le reçurent dans leurs bateaux, lui et ses compagnons, et les cachèrent sous des tas de paille. Les bateaux abordèrent auprès du poste, comme à l'ordinaire : le chef et ses soldats, connaissant de vue les pêcheurs, ne conçurent ni alarmes ni soupçons; ils apprêtèrent leurs repas, et se mirent tranquillement à manger sous leurs tentes. Alors Hereward et ses amis s'élancèrent, la hache à la main, sur les étrangers, qui ne s'y attendaient point, et en tuèrent un grand nombre. Les autres s'enfuirent, abandonnant le poste qu'ils gardaient et laissant leurs chevaux tout sellés, dont les Anglais s'emparèrent.

Ce hardi coup de main ne fut pas le dernier exploit du grand capitaine de partisans. On le vit se promener encore en plusieurs lieux avec sa bande recrutée de nouveau, et dresser des embûches aux Normands, sans jamais leur faire de quartier, ne voulant pas, dit un auteur du temps, que ses compatriotes eussent péri sans vengeance. Il avait avec lui cent hommes bien armés et d'une fidélité à toute épreuve, parmi lesquels on distinguait, comme les plus dévoués et les plus braves, Winter, son frère d'armes; Gheri, son parent; Alfrik, Godwin, Leofwin, Torkill, Siward, et un autre Siward surnommé le Roux. Quand l'un d'entre eux, dit un vieux poète, rencontrait trois Normands, jamais il ne refusait le combat; et, pour le chef, souvent il lui arriva de tenir tête à sept ennemis. Il paraît que la gloire de Hereward, si chère à tous les cœurs saxons, lui gagna l'amour d'une dame nommée Alswithe, qui avait conservé de grands

biens, probablement parce que sa famille s'était de bonne heure déclarée pour le nouveau roi. Elle offrit sa main au chef des rebelles, par admiration pour son courage; mais craignant en même temps les dangers et les aventures, elle usa de son empire sur lui pour le décider à vivre en repos, et à faire sa paix avec le conquérant.

Hereward, qui l'aimait, se rendit à ses instances, et, comme on disait alors, accepta la paix du roi. Mais cette paix ne pouvait être qu'une trêve; malgré la parole de Guillaume, et peut-être d'après ses ordres, les Normands cherchèrent bientôt à se défaire du redoutable chef saxon. Sa maison fut plusieurs fois assaillie à l'improviste; et un jour qu'il reposait en plein air après son dîner, une troupe d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Bretons, le surprit et l'entoura. Il était sans cotte de mailles et n'avait pour armes qu'une épée et une courte pique dont les Saxons marchaient toujours munis. Éveillé en sursaut par le bruit, il se leva, et, sans s'effrayer du nombre :

« Traîtres félons, dit-il, le roi m'a donné sa paix; et si « vous en voulez à mes biens et à ma vie, par Dieu, je vous « les vendrai cher. »

En disant ces mots, Hereward poussa sa lance avec tant de vigueur contre un cavalier qui se trouvait en face de lui, qu'il lui perça la poitrine à travers son haubert. Malgré plusieurs blessures, il continua de frapper de sa demi-pique tant qu'elle dura; puis il se servit de l'épée, et cette arme s'étant brisée sur le heaume d'un de ses ennemis, il combattit encore avec le tronçon qui lui restait dans la main. Quinze Normands, dit la tradition, étaient déjà tombés autour de lui, lorsqu'il reçut à la fois quatre coups de lance. Il eut encore la force de se tenir à genoux, et dans cette position, saisissant un bouclier qui était par terre, il en frappa si rudement au visage Raoul de Dol, chevalier breton, que du coup, il le renversa mort; mais en même temps lui-même défaillit et expira. Le chef de la troupe, nommé Asselin, lui coupa la tête, jurant par la vertu de Dieu, que de sa vie il n'avait vu un si vaillant homme. Ce fut dans la suite un dicton populaire parmi les Saxons, et même parmi les Normands, que s'il y en avait eu quatre comme lui en Angleterre, jamais les Français n'y seraient entrés, et que, s'il ne fût pas mort de cette manière, un jour ou l'autre, il les eût chassés tous.

Ainsi fut détruit, en l'année 1072, le camp d'Ely, qui avait donné un moment l'espoir de la liberté à cinq provinces. Longtemps après la dispersion des braves qui s'y étaient réfugiés, on trouvait encore, sur ce coin de terre marécageuse, les traces de leurs retranchements, et les restes d'un fort de bois, que les habitants du lieu nommaient le château d'Hereward. Beaucoup de ceux qui avaient mis bas les armes eurent les mains coupées et les yeux crevés et, par une sorte de dérision atroce, le vainqueur les renvoya libres en cet état; d'autres furent emprisonnés dans des châteaux-forts sur tous les points de l'Angleterre. L'archevêque Stigand[1] fut condamné à la réclusion perpétuelle; l'évêque de Durham, Eghelwin, accusé par les Normands d'avoir dérobé les trésors de son église, parce qu'il les avait employés à soutenir la cause patriotique, fut enfermé à Abingdon, où, peu de mois après, il mourut de faim. Un autre évêque, Eghelrik, fut mis en prison dans l'abbaye de Westminster, pour avoir, disait la sentence rendue par les juges étrangers, attenté à la paix publique et exercé la piraterie. Mais le jugement des Anglais et l'opinion populaire sur son compte étaient bien différents; on le loua tant qu'il vécut, et, après sa mort, on l'honora comme saint. Les pères enseignèrent à leurs enfants à implorer son intercession; et, un siècle après, il venait encore des visiteurs et des pèlerins à son tombeau.

La résistance des vaincus se poursuivit, malgré des répressions féroces. Elle s'épuisa pourtant. Le supplice de Waltheof, dernier chef de race saxonne (1075), et l'arrêt de rétrogradation de Wulfstan, dernier évêque de même race (1076), en furent les deux derniers épisodes marquants.

1. Sur *Stigand* rétrogradé, voir plus haut, p. 64, note 2, et p. 70.

LIVRE VI

DEPUIS LA QUERELLE DU ROI GUILLAUME AVEC SON FILS AINÉ ROBERT (1077), JUSQU'AU DERNIER PASSAGE DE GUILLAUME SUR LE CONTINENT (1087).

DISCORDE ENTRE LES CONQUÉRANTS.

« Une des phases nécessaires de toute conquête, grande ou petite, c'est que les conquérants se querellent entre eux pour la possession et le partage des biens des vaincus. Les Normands n'échappèrent pas à cette nécessité. Quand il n'y eut plus de rebelles à soumettre, l'Angleterre devint pour ses maîtres une cause de guerres intestines; et même ce fut dans la nouvelle famille royale, entre le père et son fils aîné, que la dispute éclata d'abord. »

Ce fils, appelé *Robert* et que les Normands surnommaient *Courte-Heuse*, à cause du peu de longueur de ses jambes, requit son père d'abdiquer en sa faveur le duché de Normandie. Guillaume refusa; les deux cadets, Guillaume le Roux et Henri prirent le parti de l'aîné. Robert se joignit aux ennemis de son père, qui le maudit. La vie du prince ne fut qu'une longue suite d'infortunes.

RÉPRESSION DU NORTHUMBERLAND.

Les Anglais ne surent pas tirer parti de ces désordres; ils continuèrent de subir les exactions de leurs maîtres : barons, juges et prélats normands. S'ils essayaient de résister, la main du vainqueur s'abattait impitoyablement sur eux. Les habitants du Northumberland s'étant débarrassés par un meurtre du comte Vaulcher, évêque de Durham, des habitants de cette ville furent décapités ou mutilés, et le Northumberland, sauvagement ravagé, offrit, pendant de longues années, l'aspect d'un véritable désert (1080).

LE « DOMESDAY BOOK » (1086).

Cependant, la nécessité de rétablir l'ordre dans ce chaos de la conquête détermina Guillaume à entreprendre une vaste enquête sur l'état de la propriété territoriale et à dresser un rôle universel des mutations de propriétés survenues en Angleterre depuis la bataille de Hastings.

Les résultats de ce recensement furent consignés dans un registre que les Anglo-Saxons appelèrent le *Domesday Book*, ou « Livre du Jugement dernier » (1085-1086), « parce qu'il contenait leur sentence d'expropriation irrévocable. »

Autres réformes de Guillaume.

Pour protéger la vie des conquérants, le roi se réserva le droit de chasse dans toutes les forêts, et décréta des lois sévères contre tout assassinat commis sur la personne d'un Normand.

Pour accroître encore l'autorité déjà considérable des évêques, instruments dévoués à la puissance royale, il sépara les tribunaux civils des ecclésiastiques et établit une jurisprudence épiscopale distincte et omnipotente.

Aspect de l'Angleterre conquise.

En terminant le récit des événements que le lecteur vient de parcourir, les chroniqueurs de race anglaise se livrent à des regrets vifs et touchants sur les misères de leur nation. « Il n'y a point à en douter, s'écrient les uns, Dieu ne veut « plus que nous soyons un peuple, que nous ayons l'hon- « neur et la sécurité. » D'autres se plaignent de ce que le nom d'Anglais est devenu une injure, et ce n'est pas seulement de la plume des contemporains que s'échappent de semblables plaintes : le souvenir d'une grande infortune et d'une grande honte nationale se reproduit de siècle en siècle dans les écrits des enfants des Saxons, quoique plus faiblement à mesure que le temps avance. Au XV^e^ siècle, on rattachait encore à la conquête la distinction des rangs en Angleterre; et un historien de couvent, peu suspect de théories révolutionnaires, écrivait ces paroles remarquables : « S'il y a chez nous tant de distance entre les condi- « tions diverses, on ne doit point s'en étonner, c'est qu'il « y a diversité de races; et, s'il y a parmi nous si peu de « confiance et d'affection mutuelle, c'est que nous ne sommes « point du même sang. » Enfin, un auteur qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle rappelle la conquête normande par ces mots : *Souvenir de douleur ;* il trouve des expressions tendres en parlant des familles déshéritées alors et tombées depuis dans la classe des pauvres, des ouvriers et des paysans; c'est le dernier coup d'œil de regret jeté dans le passé sur l'événement qui avait amené en Angleterre des rois, des nobles et des chefs de race étrangère.

Si, résumant en lui-même tous les faits exposés plus haut, le lecteur veut se faire une idée juste de ce qu'était l'Angleterre conquise par Guillaume de Normandie, il faut qu'il se représente, non point un simple changement de régime

ni le triomphe d'un compétiteur, mais l'intrusion de tout un peuple au sein d'un autre peuple, dissous par le premier, et dont les fractions éparses ne furent admises dans le nouvel ordre social que comme propriétés personnelles, comme *vêtement de la terre*, pour parler le langage des anciens actes. On ne doit point poser d'un côté Guillaume roi et despote, et de l'autre des sujets grands ou petits, riches ou pauvres, tous habitants de l'Angleterre et par conséquent tous Anglais; il faut s'imaginer deux nations, les Anglais d'origine et les Anglais par invasion, divisés sur le même pays, ou plutôt se figurer deux pays dans une condition bien différente : la terre des Normands, riche et franche de taillages; celle des Saxons, pauvre, serve et grevée de cens; la première, garnie de vastes hôtels, de châteaux murés et crénelés; la seconde, parsemée de cabanes de chaume ou de masures dégradées; celle-là, peuplée d'heureux et d'oisifs, de gens de guerre et de cour, de nobles et de chevaliers; celle-ci, peuplée d'hommes de peine et de travail, de fermiers et d'artisans; sur l'une, le luxe et l'insolence; sur l'autre, la misère et l'envie, non pas l'envie du pauvre à la vue des richesses d'autrui, mais l'envie du dépouillé en présence de ses spoliateurs.

Enfin, pour achever le tableau, ces deux terres sont, en quelque sorte, entrelacées l'une dans l'autre; elles se touchent par tous les points, et cependant elles sont plus distinctes que si la mer roulait entre elles. Chacune a son idiome à part, idiome étranger pour l'autre. Le français est la langue de la cour, des châteaux, des riches abbayes, de tous les lieux où règnent le luxe et la puissance, tandis que l'ancienne langue du pays reste aux foyers des pauvres et des serfs. Durant longtemps ces deux idiomes se propagèrent sans mélange, et furent, l'un, signe de noblesse, et l'autre, signe de roture. C'est ce qu'expriment avec une sorte d'amertume, quelques vers d'un vieux poète[1] qui se plaint de ce que l'Angleterre de son temps offre l'étrange spectacle d'un pays qui renie sa propre langue.

Le tableau contrasté que brosse Thierry de l'Angleterre au lendemain de la conquête illustre cet antagonisme que l'historien considérait comme la clef des problèmes historiques. Un auteur plus récent, Émile Boutmy, remarque avec raison : « A. Thierry

1. Robert de Gloucester, dans sa *Chronique*.

a exagéré la profondeur et la durée de la séparation entre les conquérants et les vaincus. » (*Développement de la Constitution... en Angleterre*, 1887, p. 4). M. Boutmy ajoute que de nombreux propriétaires saxons, rentrés en grâce après un certain temps, avaient recouvré la liberté et une partie de leurs terres; plusieurs documents du XIII^e^ siècle nous montrent ces Saxons en excellents rapports avec les hommes libres et les barons normands, unis à eux par des mariages, et de bonne heure s'élevant eux-mêmes au rang baronial.

« Dès le temps de la conquête, Guillaume accueillit un certain nombre d'Anglais, qui s'étaient ralliés dès le début à sa cause, leur conserva leurs terres et leur en donna de nouvelles. On le vit même récompenser des Anglais fidèles au détriment de Normands rebelles. Il ne connut jamais vainqueurs ni vaincus, mais hommes du roi et révoltés. » (C. JULLIAN, *Historiens français du XIX^e^ siècle.*)

LIVRE VII

DEPUIS LA MORT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT (1087) JUSQU'A LA DERNIÈRE CONSPIRATION GÉNÉRALE DES ANGLAIS CONTRE LES NORMANDS (1137).

MORT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT (10 SEPTEMBRE 1087)

Durant son séjour en Normandie, dans les premiers mois de l'année 1087, le roi Guillaume s'occupa de terminer avec Philippe I^er^, roi de France[1], une ancienne contestation. A la faveur des troubles qui suivirent la mort du duc Robert[2], le comté de Vexin, situé entre l'Epte et l'Oise[3], avait été démembré de la Normandie et réuni à la France. Guillaume se flattait de recouvrer sans guerre cette portion de son héritage; et, en attendant l'issue des négociations, il prenait du repos à Rouen; il gardait même le lit, d'après le conseil de ses médecins, qui tâchaient de réduire par une diète rigoureuse son excessif embonpoint[4]. Croyant

1. Régna de 1060 à 1108; 2. *Robert le Magnifique*, père de Guillaume, avait reçu le Vexin du roi de France Henri I^er^, qu'il avait soutenu contre les rebelles. Il mourut en 1035; 3. La capitale en était Gisors. Au traité de Saint-Clair-sur-Epte (911) une portion du Vexin fut cédée aux ducs de Normandie et forma le Vexin normand. Le reste (Vexin français) fut réuni à la couronne en 1082. C'est cette partie-là que revendiquait Guillaume; 4. Guillaume, qui était naturellement d'une taille gigantesque, était en outre devenu obèse.

avoir peu de chose à craindre d'un homme absorbé de pareils soins, Philippe ne faisait aux réclamations du Normand que des réponses évasives; et, de son côté, celui-ci semblait prendre le retard en patience. Mais un jour le roi de France s'avisa de dire en plaisantant avec ses amis : « Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à faire ses couches; il y aura grande fête aux relevailles. » Ce propos rapporté à Guillaume le piqua au point de lui faire tout oublier pour la vengeance. Il jura par ses plus grands serments, par la splendeur et la naissance de Dieu, d'aller faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges.

En effet, reprenant tout à coup son activité, il assembla ses troupes, et, au mois de juillet, il entra en France par le territoire dont il revendiquait la possession. Les blés étaient encore dans les champs, et les arbres se chargeaient de fruits. Il ordonna que tout fût dévasté sur son passage, fit fouler les moissons par la cavalerie, arracher les vignes et couper les arbres fruitiers. La première ville qu'il rencontra fut Mantes-sur-Seine; on y mit le feu par son ordre, et lui-même, dans une espèce de rage destructive, se porta au milieu de l'incendie pour jouir de ce spectacle et encourager ses soldats.

Comme il galopait à travers les décombres, son cheval mit les deux pieds sur des charbons recouverts de cendre, s'abattit, et le blessa au ventre. L'agitation qu'il s'était donnée en courant et en criant, la chaleur du feu et de la saison rendirent sa blessure dangereuse; on le transporta malade à Rouen, et de là dans un monastère hors des murs de la ville, dont il ne pouvait supporter le bruit. Il languit durant six semaines, entouré de médecins et de prêtres, et son mal s'aggravant de plus en plus, il envoya de l'argent à Mantes pour rebâtir les églises qu'il avait incendiées; il en envoya aussi aux couvents et aux pauvres de l'Angleterre, pour obtenir, dit un vieux poète anglais[1], le pardon des vols qu'il avait commis. Il ordonna qu'on mît en liberté les Saxons et les Normands qu'il retenait dans ses prisons. Parmi les premiers étaient Morkar, Siward Beorn, et Wulfnoth, frère du roi Harold, l'un de ces deux otages pour la délivrance desquels Harold fit son fatal voyage[2]. Les

1. Robert de Gloucester, dans sa *Chronique*; 2. Voir plus haut, p. 45.

Normands étaient Roger, ci-devant comte de Hereford, et Eudes, évêque de Bayeux, frère maternel du roi Guillaume.

Guillaume, surnommé le Roux, et Henri, les deux plus jeunes fils du roi, ne quittaient point le chevet de son lit, attendant avec impatience qu'il dictât ses dernières volontés. Robert, l'aîné des trois, était absent depuis sa dernière querelle avec son père[1]. C'était à lui que Guillaume, du consentement des chefs de Normandie, avait légué autrefois son titre de duc; et, malgré la malédiction qu'il avait prononcée depuis contre Robert, il ne chercha point à le déshériter de ce titre que le vœu des Normands lui avait destiné. « Quant au royaume d'Angleterre, dit-il, je ne le lègue en « héritage à personne, parce que je ne l'ai point reçu en « héritage, mais acquis par la force et au prix du sang; « je le remets entre les mains de Dieu, me bornant à sou- « haiter que mon fils Guillaume, qui m'a été soumis en « toutes choses, l'obtienne, s'il plaît à Dieu, et y prospère. — « Et moi, mon père, que me donnes-tu donc? lui dit vive- « ment Henri, le plus jeune des fils. — Je te donne, répon- « dit le roi, 5 000 livres d'argent de mon trésor. — Mais « que ferai-je de cet argent, si je n'ai ni terre ni demeure ? « — Sois tranquille, mon fils, et aie confiance en Dieu; « souffre que tes aînés te précèdent; ton temps viendra « après le leur. » Henri se retira aussitôt pour aller recevoir les 5000 livres; il les fit peser avec soin, et se procura un coffre-fort bien ferré et muni de bonnes serrures. Guillaume le Roux partit en même temps pour se rendre en Angleterre, et s'y faire couronner roi[2].

Le 10 septembre, au lever du soleil, le roi Guillaume fut éveillé par un bruit de cloches, et demanda ce que c'était; on lui répondit que l'office de prime[3] sonnait à l'église de Sainte-Marie. Il leva les mains en disant : « Je me recom- « mande à madame Marie, la sainte mère de Dieu »; et presque aussitôt il expira. Ses médecins et les autres assistants, qui avaient passé la nuit auprès de lui, le voyant mort, montèrent en hâte à cheval et coururent veiller sur leurs biens. Les gens de service et les vassaux de moindre étage,

1. *Robert*, dit *Courte-Heuse*, s'était révolté contre son père en 1079, pour le forcer à lui céder la Normandie, après que Guillaume fut devenu roi d'Angleterre (v. plus haut, le résumé p. 77); 2. Il apprit en chemin, à Wissant, la mort de son père; 3. *Prime :* la première des heures de l'office canonial. (On appelle *canons* les règles et décrets de l'autorité religieuse).

après la fuite de leurs supérieurs, enlevèrent les armes, la vaisselle, les vêtements, le linge, tout le mobilier, et s'enfuirent de même, laissant le cadavre presque nu sur le plancher. Le corps du roi demeura ainsi abandonné pendant plusieurs heures; car dans toute la ville de Rouen les hommes étaient devenus comme ivres, non pas de douleur, mais de crainte de l'avenir; ils étaient, dit un vieil historien[1], aussi troublés que s'ils eussent vu une armée devant les portes de leur ville. Chacun sortait et courait au hasard, demandant conseil à sa femme, à ses amis, au premier venu; on transportait, on cachait tous ses meubles, ou l'on cherchait à les vendre à perte.

Enfin des gens de religion, clercs et moines, ayant repris leurs sens et recueilli leurs forces, arrangèrent une procession. Revêtus des habits de leur ordre, avec la croix, les cierges et les encensoirs, ils vinrent auprès du cadavre et prièrent pour l'âme du défunt.

Funérailles de Guillaume.

L'archevêque de Rouen ordonna que le corps du roi fût transporté à Caen, et enseveli dans la basilique de Saint-Étienne, premier martyr, qu'il avait bâtie de son vivant[2]. Mais ses fils, ses frères, tous ses parents s'étaient éloignés, aucun de ses officiers n'était présent; pas un seul ne s'offrit pour avoir soin de ses obsèques, et ce fut un simple gentilhomme de la campagne, nommé Herluin, qui, par bon naturel et pour l'amour de Dieu, disent les historiens du temps, prit sur lui la peine et la dépense. Il fit venir à ses frais des ensevelisseurs et un chariot, transporta le cadavre jusqu'au bord de la Seine, et de là sur une barque, par la rivière et par mer, jusqu'à la ville de Caen. Gilbert, abbé de Saint-Étienne, avec tous ses religieux, vint à la rencontre du corps; beaucoup de clercs et de laïques se joignirent à eux; mais un incendie qui éclata subitement fit bientôt rompre le cortège, et courir au feu clercs et laïques. Les moines de Saint-Étienne restèrent seuls, et conduisirent le roi à l'église de leur couvent.

L'inhumation du grand chef, du *fameux baron*, comme

1. Orderic Vital, dans son *Historia ecclesiastica*, livre VII, auquel A. Thierry a emprunté une grande partie des détails de ce chapitre; 2. Il avait fondé l'abbaye de Saint-Étienne, dont l'église fut consacrée en sa présence, le 13 septembre 1077.

disent les historiens de l'époque, ne s'acheva point sans de nouveaux incidents. Tous les évêques et abbés de la Normandie s'étaient rassemblés pour la cérémonie; ils avaient fait préparer la fosse dans l'église, entre le chœur et l'autel; la messe était achevée; on allait descendre le corps, lorsqu'un homme, sortant du milieu de la foule, dit à haute voix : « Clercs, évêques, ce terrain est à moi; c'était « l'emplacement de la maison de mon père; l'homme pour « lequel vous priez me l'a pris de force pour y bâtir son « église. Je n'ai point vendu ma terre, je ne l'ai point enga- « gée, je ne l'ai point forfaite[1], je ne l'ai point donnée; « elle est de mon droit, je la réclame. Au nom de Dieu, « je défends que le corps du ravisseur y soit placé, et qu'on « le couvre de ma glèbe. » L'homme qui parla ainsi se nommait Asselin, fils d'Arthur, et tous les assistants confirmèrent la vérité de ce qu'il avait dit. Les évêques le firent approcher, et, d'accord avec lui, payèrent soixante sous pour le lieu seul de la sépulture, s'engageant à le dédommager équitablement pour le reste du terrain. Le corps du roi était sans cercueil, revêtu de ses habits royaux; lorsqu'on voulut le placer dans la fosse, qui avait été bâtie en maçonnerie, elle se trouva trop étroite; il fallut forcer le cadavre et il creva[1]. On brûla de l'encens et des parfums en abondance; mais ce fut inutilement; le peuple se dispersa avec dégoût, et les prêtres eux-mêmes, précipitant la cérémonie, désertèrent bientôt l'église[2].

Quand le Conquérant fut mort, son fils aîné Robert lui succéda comme duc de Normandie; mais le royaume d'Angleterre passa à son cadet *Guillaume II*, dit le *Roux*. C'était un chef brutal et perspicace, mais injuste et cruel. Il réprima (1088) une révolte des hauts barons normands, loua des mercenaires étrangers, et se conduisit en véritable brigand, assisté dans ses spoliations par Ranulf Flambard, l'un des clercs de la chapelle royale, dont il fit l'évêque de Durham et son conseiller politique. Guillaume voulut établir par la force son autorité absolue. On trouva son corps transpercé d'une flèche, à l'issue d'une partie de chasse en forêt (2 août 1100). Accident? Assassinat? Le mystère ne sera plus éclairci; la seconde hypothèse est la plus vraisemblable.

Il fut remplacé par son frère *Henri Ier*, dit *Beau clerc*, le dernier

1. *Forfaire :* agir contre l'honneur; ici : perdre par un forfait, c'est-à-dire par un grand crime; 2. « Thierry ne fait aucune réflexion sur cette mort, observe F. VALENTIN (*Aug. Thierry*, p. 133); mais il trace des derniers moments et des funérailles du Conquérant une peinture qui en dit plus long sur le néant des grandeurs humaines que les plus éloquentes considérations ».

des fils de Guillaume. Henri épousa une Saxonne, Édith (qui prit le nom de Mathilde), nièce du roi Edgar; mais il demeura normand de cœur. Henri jura de réparer le mal commis par son aîné. Pourtant, son ministre favori se signala par sa haine contre les habitants anglais. Après avoir réprimé vigoureusement une révolte des barons, Henri passa en Normandie, où le mauvais gouvernement de Robert, insouciant et léger, avait mécontenté le clergé et la bourgeoisie. Par la victoire de Tinchebray (1106) il soumit le duché à son autorité. Il ramena son frère Robert prisonnier, et l'interna au château de Cardiff, où Robert mourut vingt-huit ans plus tard (1134).

Rude, mais équitable, Henri mérita le surnom de *Lion de justice*. Il organisa le pouvoir; les villes se développèrent; le commerce devint florissant; le savoir fut encouragé.

Naufrage de « la Blanche Nef » (décembre 1120)

Du fait qu'il possédait désormais la Normandie, Henri se trouva en conflit avec le roi de France, *Louis VI le Gros*, lequel soutenait les prétentions à cette province élevées par Guillaume Clito, fils du duc Robert dépossédé. Henri sortit à son avantage de ses luttes avec Louis de France.

La paix se trouvant complètement rétablie dans l'année 1120, au commencement de l'hiver, le roi Henri, son fils légitime Guillaume[1], plusieurs de ses enfants naturels et les seigneurs normands d'Angleterre, se disposèrent à repasser le détroit.

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port de Barfleur[2]. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et, lui offrant un marc d'or[3], lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Erard, mon « père a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui « conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour « aller à la conquête; seigneur roi, je te supplie de me bailler « en fief le même office : j'ai un navire appelé *la Blanche-Nef*, « et disposé comme il convient. » Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait

1. Né de son mariage avec Édith, dite Mathilde, fille du roi Malcolm d'Écosse et de la reine Marguerite; 2. *Barfleur*, dans la presqu'île du Cotentin, à l'est de Cherbourg, était à cette époque beaucoup plus important qu'aujourd'hui; 3. L'usage était alors de prélever un droit sur tous les offices, ou charges, à chaque changement de titulaire. D'où l'offre de Thomas, qui désire hériter la charge de son père.

à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège. Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain il aborda heureusement en Angleterre; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles : Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement, par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi les rochers à fleur d'eau dans un lieu alors appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville[1]. *La Blanche-Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrant en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue[2], qui resta flottante sur l'eau : c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de *la Blanche-Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue : « Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui? — Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie[3]. — Malheur à moi! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les

1. A environ une demi-lieue de Barfleur. Un grand phare y a été construit en 1834; 2. *Vergue :* pièce de bois placée horizontalement sur un mât et destinée à soutenir la voile; 3. En fait, le fils du roi aurait pu être sauvé, car on l'avait mis dans une barque. Apprenant que sa demi-sœur, la comtesse du Perche, était encore sur le navire, il fit virer de bord à son embarcation. Au moment où il accostait, de nombreux passagers s'y précipitèrent et la firent chavirer.

naufragés, dans son justaucorps[1] de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau: il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leur barque; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement[2]. [...]

Selon les vieux historiens, on ne vit plus sourire le roi Henri depuis le naufrage de ses enfants[3].

Henri Ier, ayant perdu son fils légitime, restait sans héritier. Il n'avait plus qu'une fille, *Mathilde*, veuve de l'empereur Henri V. Il la déclara héritière du royaume d'Angleterre et du duché de Normandie, mais commit la faute de la marier en secondes noces à *Geoffroi Plantagenet*, comte d'Anjou, qui était détesté des barons anglais.

A la mort de Henri (1135), ceux-ci refusèrent de reconnaître Geoffroi pour roi. Un neveu du feu roi, Étienne de Blois, fils de sa sœur Adèle, et ainsi petit-fils du Conquérant, se présenta et fut favorablement accueilli par les habitants de Londres. Pendant près de vingt ans, le pays offre le spectacle d'une extrême confusion : des complots éclatent, Écossais et Gallois franchissent les frontières, et les Anglo-Saxons, dont les prétendants sollicitent tour à tour les suffrages, attisent des haines dont les conquérants sont les premières victimes.

Étienne meurt enfin en 1154; Henri, petit-fils de Henri Ier par sa mère Mathilde, comtesse d'Anjou, et duc de Normandie depuis la mort de son père, Geoffroi Plantagenet (1150), monte sur le trône d'Angleterre, sous le nom de *Henri II* (1154). C'était le plus puissant seigneur de l'époque. Homme capable, énergique, actif, « il était sur ses jambes du matin au soir ». Il s'efforça d'établir l'autorité absolue de la royauté, et eut vite fait de soumettre les révoltés.

Négligeant ici le récit des guerres continentales et le détail des réformes menées à bien par Henri II, nous nous bornerons aux relations et à la querelle du roi avec *Thomas Becket*, clerc instruit et intelligent, dont il fit son chancelier et qu'il associa à sa politique.

1. *Justaucorps* : vêtement à manches, ajusté et dessinant la taille, et qui descendait jusqu'aux genoux; 2. Ils furent reproduits dans l'*Histoire ecclésiastique* du chroniqueur anglo-normand *Orderic Vital* (1075-1144), auquel A. Thierry les a empruntés; 3. Personne n'avait osé apprendre au roi son malheur. On lui envoya un jeune garçonnet pour l'en informer : le roi tomba évanoui à cette nouvelle.

LIVRE IX

DEPUIS L'ORIGINE DE LA QUERELLE ENTRE LE ROI HENRI II ET L'ARCHEVÊQUE THOMAS, JUSQU'AU MEURTRE DE L'ARCHEVÊQUE (1160-1170).

THOMAS BEKET (1119-1170).

De quinze ans l'aîné de son souverain, Thomas de Londres, nommé plus tard *Thomas Becket*[1] (ou Beket) était né en 1119 de Gilbert Becket, « portreeve », c'est-à-dire préfet du port de Londres, ce qui était la plus haute magistrature municipale à l'époque.

I. SA JEUNESSE ET SES DÉBUTS POLITIQUES.

Jeune, on l'envoya en France[2] pour étudier les lois, les sciences et les langues du continent, et perdre l'accent anglais[3] qui était alors en Angleterre une chose de mauvais ton. Thomas Beket, au retour de ses voyages, se trouva capable de converser et de vivre avec les gens les plus raffinés de la nation dominatrice, sans choquer leurs oreilles ou leur bon goût par aucun mot ni aucun geste qui rappelât son origine saxonne. Il mit de bonne heure ce talent en usage, et, tout jeune, il s'insinua dans la familiarité d'un des riches barons, qui habitait près de Londres. Il devint son convive de tous les jours et le compagnon de ses plaisirs. Il faisait des courses sur les chevaux de son patron, et chassait avec ses chiens et ses oiseaux, passant la journée dans ces divertissements interdits à tout Anglais qui n'était ni le serviteur ni le commensal d'un homme d'origine étrangère.

Thomas, plein de gaieté et de souplesse, caressant, poli, obséquieux, acquit bientôt une grande réputation dans la haute société normande. L'archevêque de Canterbury, Thibaut[4], qui, grâce à la primatie instituée par le Conqué-

1. Les noms de famille n'étaient pas encore en usage, ni par suite héréditaires. C'est par dérision qu'un des meurtriers de Thomas l'appela, pour l'unique fois de sa vie, *Becket*, du nom de son père; 2. Plus précisément : à l'Université de Paris; 3. Thomas avait-il l'accent anglais? Sa famille était normande; les Becket étaient une famille de marchands rouennais. Mais A. Thierry avait toujours cru son personnage d'origine saxonne. C'est vers 1854 seulement, que des documents nouveaux rectifièrent ce point de biographie. « La découverte des documents jeta Thierry dans une grande perplexité, et il se mit à étudier de nouveau la question. » Il mourut avant d'avoir apporté à son texte les modifications nécessaires; 4. *Thibaut* est généralement nommé *Théobald* par les historiens anglais.

rant, était la première personne après le roi, entendit parler du jeune Anglais, voulut le voir, et, le trouvant à son gré, se l'attacha[1]. Il lui fit prendre les ordres, le nomma archidiacre de son église métropolitaine, et l'employa dans plusieurs négociations délicates avec la cour de Rome. Sous le règne d'Étienne[2], l'archidiacre Thomas conduisit auprès du pape Eugène[3] une intrigue des évêques d'Angleterre partisans de Mathilde[4], pour obtenir de ce pape une défense formelle de sacrer le fils du roi. Lorsque, peu d'années après, le fils de Mathilde[5] eut obtenu la couronne, on lui présenta Thomas Beket comme un zélé serviteur de sa cause pendant le temps de l'usurpation; car c'est ainsi que le règne d'Étienne était appelé alors par la plupart de ceux qui l'avaient élu, sacré, défendu contre les prétentions de Mathilde. L'archidiacre de Canterbury plut si fort au nouveau roi, qu'en peu d'années la faveur royale l'éleva au grand office de chancelier d'Angleterre, c'est-à-dire gardien du sceau à trois lions, qui était le signe légal du pouvoir fondé par la conquête[6]. Henri II confia en outre à l'archidiacre l'éducation de son fils aîné, et attacha à ces deux emplois de gros revenus. [...]

Thomas était le compagnon le plus assidu et le plus intime du roi Henri; il partageait ses amusements les plus mondains et les plus frivoles. Élevé en dignité au-dessus de tous les Normands d'Angleterre, il affectait de les surpasser en luxe et en pompe seigneuriale. Il entretenait à sa solde sept cents cavaliers complètement armés. Les harnais de ses chevaux étaient couverts d'or et d'argent; sa vaisselle était magnifique, et il tenait table ouverte pour les personnes de haut rang. Ses pourvoyeurs faisaient venir de loin, à grands frais, les choses les plus rares et les plus délicates. Les comtes et les barons tenaient à honneur de lui rendre visite, et aucun étranger venant à son hôtel ne s'en retournait sans un présent, soit de chiens ou d'oiseaux de chasse, soit de chevaux ou de riches vêtements. Les seigneurs lui envoyaient leurs fils pour servir dans sa maison

1. En 1142; 2. *Etienne*, successeur de Henri I^er^, régna de 1135 à 1154. (Voir plus haut, le résumé, p. 87); 3. *Eugène III*, pape de 1145 à 1153; 4. *Mathilde*, fille du roi Henri I^er^, veuve de l'empereur Henri V et femme du comte Geoffroi d'Anjou, lutta opiniâtrement au moment de sa mort pour reprendre le trône au roi Etienne. Elle débarqua en Angleterre en 1139; en 1141 le roi Étienne fut fait prisonnier, et Mathilde régna pendant quelques jours; 5. *Le fils de Mathilde :* Henri, comte d'Anjou, duc de Normandie, qui régna sous le nom de *Henri II* (1154-1189); 6. La nomination de Thomas au cancellariat date de 1155.

et être élevés près de lui; il les gardait quelque temps, puis il les armait chevaliers et, en les congédiant, leur donnait toutes les pièces de l'équipement militaire.

Dans sa conduite politique, Thomas se comportait en vrai et loyal chancelier d'Angleterre, selon le sens déjà attaché à ces mots, c'est-à-dire qu'il travaillait de tous ses efforts à maintenir, à augmenter même le pouvoir personnel du roi envers et contre tous les hommes, sans distinction de race ni d'état, Normands ou Saxons, clercs ou laïques. Quoique membre de l'ordre ecclésiastique, il entra plus d'une fois en lutte avec cet ordre, dans l'intérêt du fisc ou de l'échiquier royal. Au temps où le roi Henri II entreprit la guerre contre le comte de Toulouse[1], on leva en Angleterre, pour les frais de la campagne, la taxe que les Normands appelaient *escuage*, c'est-à-dire taxe des écus, parce qu'elle était due par tout possesseur d'une terre suffisante à l'entretien d'un homme d'armes qui, dans le délai prescrit par les appels, ne se présentait point à la revue tout armé et l'écu au bras.

II. L'ARCHEVÊQUE THOMAS (1162).

Henri projetait de grandes réformes judiciaires et ecclésiastiques. Mais, prévoyant une forte résistance du clergé, il crut pouvoir le manœuvrer par l'entremise de son ami Thomas. Dans ce but inavoué, il l'éleva en 1162 (le 3 juin) au siège archiépiscopal et primatial de Canterbury.

Thomas Beket, cinquième primat depuis la conquête, et le premier qui ait été anglais de race[2], fut ordonné prêtre le samedi de la Pentecôte de l'année 1162, et le lendemain consacré archevêque par le prélat de Winchester, en présence des quatorze suffragants[3] du siège de Canterbury. Peu de jours après sa consécration, ceux qui le virent ne le reconnaissaient plus. Il avait dépouillé ses riches vêtements, démeublé sa maison somptueuse, rompu avec ses nobles hôtes, et fait amitié avec les pauvres, les mendiants et les Saxons. Comme eux il portait un habit grossier, vivait de légumes et d'eau, avait l'air humble et triste, et

1. En 1158. Le *comte de Toulouse* était le beau-frère du roi de France, Louis VII. — Henri II resta cinq ans en France (1158-1163) pour essayer de s'assurer la possession de ses domaines; 2. Erreur d'A. Thierry; voir note 3, p. 88; 3. *Suffragant :* évêque qui dépend d'un métropolitain.

c'était pour eux seulement que sa salle de festin était ouverte et son argent prodigué. Jamais changement de vie ne fut plus soudain, et n'excita d'un côté autant de colère, et de l'autre autant d'enthousiasme. Le roi, les comtes, les barons, tous ceux que Beket avait servis autrefois, et qui avaient contribué à son élévation, se crurent indignement trahis. Les évêques et le clergé normand, ses anciens antagonistes, restèrent en suspens et l'observèrent; mais il devint l'idole des gens de basse condition; les simples moines, le clergé inférieur et les indigènes de tout état virent en lui un frère et un protecteur.

L'étonnement et le dépit du roi passèrent toute mesure quand il reçut en Normandie un message du primat qui lui remettait le sceau royal, et déclarait que, se croyant insuffisant pour son nouvel office, il ne pouvait en cumuler deux[1]. Henri soupçonna d'hostilité cette abdication, par laquelle l'archevêque semblait vouloir s'affranchir de tout lien de dépendance à son égard, et il en eut d'autant plus de ressentiment qu'il s'y était moins attendu. Son amitié se tourna en aversion violente, et, à son retour en Angleterre, il accueillit dédaigneusement son ancien favori, et affecta de mépriser, quand il le vit paraître en froc de moine, celui qu'il avait tant fêté sous l'habit de courtisan normand, avec le poignard au côté, la toque à plumes sur la tête, et les chaussures à longues pointes recourbées en cornes de bélier[2].

Le Roi persécute l'Archevêque (1163-1164).

Le roi commença dès lors contre l'archevêque un système régulier d'attaques et de vexations personnelles. Il lui enleva l'archidiaconat de Canterbury, qu'il cumulait encore avec le siège épiscopal; puis il suscita un certain Clérembault, moine de Normandie, homme audacieux et de mœurs déréglées, qui avait quitté le froc dans son pays, et que le roi fit abbé du monastère de Saint-Augustin à Canterbury. Clérembault, soutenu par la cour, refusa de prêter serment d'obéissance canonique entre les mains du

1. Il faut comprendre que l'archevêque résigna ses fonctions de chancelier, « ne pouvant, disait-il, servir à la fois deux maîtres différents : Dieu et le roi »; 2. Ce sont les souliers dits « à la pigace » (plus tard : *à la poulaine*). Cette mode fut imaginée, dit-on, par Geoffroi Plantagenet, galant et élégant, qui avait un pied déformé par une excroissance. La longueur de la pointe marquait les droits de naissance ; d'où vint l'expression « être sur un grand pied ».

primat, malgré l'ordre établi autrefois par Lanfranc[1] pour ruiner l'indépendance des moines de Saint-Augustin, lorsque les religieux saxons résistaient encore aux Normands. Le nouvel abbé motiva ce refus sur ce qu'anciennement, c'est-à-dire avant la conquête, son monastère avait joui d'une pleine et entière liberté. Beket revendiqua la prérogative que les premiers rois normands avaient attribuée à son siège. La dispute s'échauffa de part et d'autre, et Clérembault, conseillé par le roi et les courtisans, remit sa cause au jugement du pape.

Thomas reprit possession des terres qu'il réclamait comme étant la propriété de son siège épiscopal; il excommunia même l'un des tenanciers du roi.

Henri II fit rédiger par un grand concile tenu à Clarendon, en mars 1164, les coutumes qui, disait-il, avaient jadis réglé les rapports du pouvoir royal et du clergé dans un sens favorable au roi. Elles comprirent seize articles qu'on appela les *Constitutions de Clarendon*. Becket rejeta avec indignation une partie de ces articles, en particulier ceux qui interdisaient aux clercs de quitter le royaume sans l'autorisation du roi, et ceux qui soumettaient les élections épiscopales à son contrôle. Mal soutenu par le pape Alexandre III, Becket dut céder au souverain; puis il retira ses concessions. Le roi, pour se venger, accusa Thomas de félonie à propos d'une affaire de juridiction.

L'accusation de déni de justice portée contre l'archevêque fut poursuivie devant le grand conseil normand, qui le condamna, et, par sa sentence, l'adjugea à la merci du roi, c'est-à-dire, adjugea au roi tout ce qu'il lui plairait de prendre sur les biens du condamné. Beket fut d'abord tenté de protester contre cet arrêt, et de fausser jugement, comme on disait alors; mais la conscience de sa faiblesse le détermina à entrer en composition[2] avec ses juges, et il capitula pour une amende de 500 livres d'argent.

Beket retourna à sa maison, le cœur attristé des dégoûts qu'il venait d'éprouver; le chagrin l'y fit tomber malade. Aussitôt que le roi apprit cette nouvelle, il se hâta de lui envoyer la sommation de comparaître de nouveau dans le délai d'un jour devant l'assemblée de Northampton[3], pour y rendre compte des fonds et des revenus publics dont il avait eu la gestion pendant qu'il était chancelier. « Je suis

1. Lanfranc; voir p. 71, résumé; 2. *Entrer en composition :* négocier en vue de conclure un accord; 3. Henri avait dans cette ville un château où il résidait volontiers.

« faible et souffrant, répondit Thomas aux officiers royaux, « et d'ailleurs le roi sait, comme moi-même, qu'au jour « où je fus consacré archevêque, les barons de son échi- « quier[1] et Richard de Lucy, grand justicier d'Angleterre, « m'ont déclaré quitte de tout compte et de toute réclama- « tion. » La citation légale n'en demeura pas moins faite; mais Thomas négligea de s'y rendre, prétextant sa maladie. Des gens de justice vinrent, à plusieurs reprises, constater à quel point il était incapable de marcher, et lui signifièrent la note des réclamations du roi, montant à quarante-quatre mille marcs. L'archevêque offrit de payer deux mille marcs pour se racheter de ce procès désagréable et intenté de mauvaise foi; mais Henri II refusa toute espèce d'accommodement; car ce n'était pas l'argent qui le tentait dans cette affaire. « Ou je ne serai plus roi, disait-il, ou cet homme ne « sera plus archevêque. »

Thomas a l'assemblée de Northampton (novembre 1164).

Les délais accordés par la loi étaient expirés; il fallait que Beket se présentât; et, d'un autre côté, on l'avait averti que, s'il paraissait à la cour, ce ne serait pas sans danger pour sa liberté ou pour sa vie. Dans cette extrémité, recueillant toute sa force d'âme, il résolut de marcher et d'être ferme. Le matin du jour décisif, il célébra la messe de Saint-Étienne, premier martyr, dont l'office commence par ces paroles : « Les princes se sont assis en conseil pour délibérer contre moi. » Après la messe, il se revêtit de son habit pontifical; et, ayant pris sa croix d'argent des mains de celui qui la portait d'ordinaire, il se mit en chemin, la portant lui-même dans la main droite, et tenant de la gauche les rênes de son cheval. Seul et toujours tenant sa croix, il arriva dans la grande salle d'assemblée, traversa la foule et s'assit. Henri II se tenait alors dans un appartement[2] plus secret avec ses amis particuliers, et s'occupait à discuter dans ce conseil privé les moyens de se défaire de l'archevêque avec le moins d'éclat possible. La nouvelle de l'appareil inattendu avec lequel il venait de faire son entrée

1. L'*Echiquier* était l'administration du fisc, ainsi nommée du tapis carrelé qui couvrait la table, et dont le dessin facilitait le compte des pièces de monnaie que l'on y déposait; 2 *Appartement* a ici son sens primitif de compartiment, pièce, chambre; et non le sens moderne de suite de chambres, ce qu'on nommait jadis *les appartements*.

troubla le roi et ses conseillers. L'un d'entre eux, Gilbert Foliot, évêque de Londres, sortit en hâte du petit appartement, et, marchant vers la place où Thomas était assis : « Pourquoi viens-tu ainsi, lui dit-il, armé de ta croix? » Et il saisit la croix pour s'en emparer; mais le primat la retint fortement. L'archevêque d'York vint alors se joindre à l'évêque de Londres, et dit, en s'adressant à Beket : « C'est « porter défi au roi, notre seigneur, que de venir en armes « à sa cour; mais le roi a une épée dont la pointe est mieux « affilée que celle d'un bâton pastoral. » Les autres évêques, témoignant moins de violence, se contentèrent de conseiller à Thomas, au nom de son propre intérêt, de remettre sa dignité d'archevêque à la merci du roi; mais il ne les écouta point.

Pendant que cette scène avait lieu dans la grande salle, Henri II éprouvait un vif dépit de voir son adversaire sous la sauvegarde de ses ornements pontificaux; les évêques, qui, dans le premier moment, avaient peut-être consenti aux projets de violence formés contre leur collègue, se turent alors, et se gardèrent d'encourager les courtisans à porter la main sur l'étole et sur la croix. Les conseillers du roi ne savaient plus que résoudre, quand l'un d'eux, prenant la parole, dit : « Que ne le suspendons-nous de « tous ses droits et privilèges par un appel au saint Père? « Voilà le moyen de le désarmer. » Cet avis, reçu comme un trait de lumière, plut singulièrement au roi, et, par son ordre, l'évêque de Chichester, s'avançant vers Thomas Beket, à la tête de tous les autres, lui parla de la manière suivante :

« Naguère, tu étais notre archevêque; mais aujourd'hui « nous te désavouons, parce qu'après avoir promis fidélité « au roi, notre commun seigneur, et juré de maintenir ses « ordonnances, tu t'es efforcé de les détruire. Nous te décla- « rons donc traître et parjure, et disons hautement que nous « n'avons plus à obéir à celui qui s'est parjuré, plaçant « notre cause sous l'approbation de notre seigneur le pape, « devant qui nous te citons. »

A cette déclaration, faite avec tout l'appareil des formes légales et toute l'emphase de la confiance, Beket ne répondit que ces seuls mots : « J'entends ce que vous dites. » La grande assemblée des seigneurs s'ouvrit ensuite, et Gilbert Foliot accusa devant elle le *ci-devant archevêque* d'avoir célébré, en mépris du roi, une messe sacrilège sous l'invo-

cation de l'esprit malin; puis vint la demande en reddition de comptes sur les revenus de l'office de chancelier, et la réclamation de quarante-quatre mille marcs. Beket refusa de plaider, attestant la déclaration solennelle qui l'avait déchargé autrefois de toute responsabilité ultérieure. Alors le roi, se levant, dit aux barons et aux prélats : « Par la foi « que vous me devez, faites-moi prompte justice de celui-ci, « qui est mon homme-lige, et qui, dûment sommé, refuse « de répondre en ma cour. » Les barons normands allèrent aux voix[1], et rendirent contre Thomas Beket une sentence d'emprisonnement. Lorsque Robert, comte de Leicester, chargé de lire l'arrêt, prononça en langue française, les premiers mots de la formule consacrée : *Oyez-ci le jugement rendu contre vous...*, l'archevêque l'interrompit : « Comte, « lui dit-il, je vous défends, au nom de Dieu tout-puissant, « de donner ici jugement contre moi, qui suis votre père « spirituel; j'en appelle au souverain pontife et vous cite « par-devant lui. »

III. Départ et fuite de Thomas.

Après cette sorte de contre-appel au pouvoir que ses adversaires avaient invoqué les premiers, Beket se leva et traversa lentement la foule. Un murmure s'éleva de toutes parts; les Normands criaient : « Le faux traître, le parjure, « où va-t-il? Pourquoi le laisse-t-on aller en paix? Reste ici, « traître, et écoute ton jugement. » Au moment de sortir, l'archevêque se retourna, et, regardant froidement autour de lui : « Si mon ordre sacré, dit-il, ne me l'interdisait, je « saurais répondre par les armes à ceux qui m'appellent « traître et parjure. » Il monta à cheval, se rendit à la maison où il logeait, fit dresser des tables pour un grand repas, et donna ordre de rassembler tous les pauvres qu'on trouverait dans la ville. Il en vint un grand nombre qu'il fit manger et boire. Il soupa avec eux, et, dans la nuit même, pendant que le roi et les chefs normands prolongeaient leur repas du soir, il quitta Northampton, accompagné de deux frères de l'ordre de Cîteaux[2], l'un Anglais de race, appelé Skaiman, et l'autre d'origine française, appelé Robert de Caune. Il

1. *Aller aux voix :* voter; 2. Ordre religieux, émané de celui de Saint-Benoît, fondé en 1098 à Cîteaux, hameau de la Côte-d'Or, à 12 kilomètres à l'est de Nuits, par Robert, abbé de Molesme, et vingt autres religieux.

atteignit, après trois jours de marche, les marais du comté de Lincoln, et s'y cacha dans la cabane d'un ermite. De là, sous un déguisement complet, et sous le faux nom de Dereman, dont la tournure saxonne était une garantie d'obscurité, il gagna Canterbury, puis la côte voisine de Sandwich. On était à la fin de novembre[1], époque où le passage du détroit devient périlleux. L'archevêque monta sur un petit bateau pour écarter tout soupçon, et, à travers beaucoup de risques, navigua jusqu'au port de Gravelines[2]. Il se rendit ensuite à pied et en mauvais équipage au monastère de Saint-Bertin, dans la ville de Saint-Omer.

A la nouvelle de sa fuite, un édit royal fut publié dans toutes les provinces du roi d'Angleterre sur les deux rives de l'Océan. Aux termes de cet édit, tous les parents de Thomas Beket, en ligne ascendante et descendante, jusqu'aux vieillards, aux femmes enceintes et aux enfants en bas-âge, étaient condamnés au bannissement. Tous les biens de l'archevêque et de ses adhérents, ou prétendus tels, furent séquestrés entre les mains du roi, qui en fit des présents à ceux dont il avait éprouvé le zèle dans cette affaire. Jean, évêque de Poitiers, suspect d'amitié pour le prélat et de partialité pour sa cause, reçut du poison d'une main inconnue, et n'échappa à la mort que par hasard. Des lettres royales, où Henri II appelait Thomas son adversaire, et défendait de prêter aucun secours ni conseil à lui ou aux siens, furent envoyées dans tous les diocèses d'Angleterre. D'autres lettres, adressées au comte de Flandre et à tous les hauts barons de ce pays, les invitaient à se saisir de *Thomas, ci-devant archevêque*, traître au roi d'Angleterre, et *fugitif à mauvais dessein*. Enfin l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, et Guillaume, comte d'Arundel, se rendirent auprès du roi de France, Louis VII, à son palais de Compiègne, et lui remirent des dépêches scellées du grand sceau d'Angleterre et conçues dans les termes suivants :

« A son seigneur et ami Louis, roi des Français, Henri, « roi d'Angleterre, duc de Normandie, duc d'Aquitaine et « comte d'Anjou.

« Sachez que Thomas, ci-devant archevêque de Canter- « bury, après un jugement public, rendu en ma cour par « l'assemblée plénière des barons de mon royaume, a été

1. En 1164; 2. *Gravelines* : ville fondée en 1160, à 24 kilomètres O.-S.-O. de Dunkerque.

« convaincu de fraude, de parjure et de trahison envers moi; « qu'ensuite il a fui de mon royaume comme un traître et « à mauvaise intention. Je vous prie donc instamment de « ne point permettre que cet homme chargé de crimes, ou « qui que ce soit de ses adhérents, séjourne sur vos terres, « ni qu'aucun des vôtres prête à mon plus grand ennemi « secours, appui ou conseil; car je proteste que vos ennemis « ou ceux de votre royaume n'en recevraient aucun de ma « part ni de celle de mes gens. J'attends de vous que vous « m'assistiez dans la vengeance de mon honneur, et dans « la punition de mon ennemi, comme vous aimeriez que « je fisse moi-même pour vous, s'il en était besoin. »

IV. Exil et retour de l'archevêque Thomas. (novembre 1164-décembre 1170).

L'archevêque rejoignit en France le pape Alexandre qui y vivait également en exil. Thomas reçut immédiatement l'appui du roi Louis VII, qui soutenait tous les ennemis des Plantagenets. Pendant six ans (1164-1170), la fermeté d'âme de l'archevêque ne se démentit pas un instant. Abandonné un moment par Louis VII, puis trahi par le pape, qu'effrayait la puissance du roi d'Angleterre, dépouillé des droits de la primatie, réduit à vivre d'aumônes, Thomas ne céda sur aucun point et demeura inébranlable.

Henri II n'était pas sans concevoir quelque inquiétude des menées de l'archevêque.

En 1170, le roi voulut, de son vivant, faire couronner son fils Henri. La cérémonie fut présidée par Roger, archevêque d'York (14 juin 1170). Comme l'archevêque de Canterbury avait seul qualité pour couronner un roi, Thomas excommunia l'évêque Roger, et cette mesure fut ratifiée par le pape. Henri craignit que le couronnement de son fils n'eut plus de valeur, et se décida à rappeler Becket en l'assurant que le passé serait oublié.

Une entrevue eut lieu le 22 juillet, à La Ferté-Bernard, entre les deux adversaires; elle fut suivie d'une réconciliation peu sincère, au moins de la part de Henri II.

Thomas comprit qu'on en voulait à sa vie. « Mais, dit-il, quand j'aurais la certitude d'être démembré et coupé en morceaux, je ne m'arrêterais point dans ma route. C'est assez de six ans d'absence pour le pasteur et pour le troupeau. »

Il débarqua à Sandwich le 1er décembre 1170, et se rendit à Canterbury. Bientôt obligé de se confiner dans les dépendances de sa cathédrale, Thomas maintint son excommunication contre l'évêque Roger, et suspendit tous les prélats qui avaient assisté au couronnement du jeune Henri.

En entendant cette nouvelle, le roi[1] fut saisi d'un de ces accès de colère violente auxquels il était sujet; il changea de couleur, et, frappant ses mains l'une contre l'autre : « Quoi! s'écria-t-il, un homme qui a mangé mon pain, un « homme qui est venu à ma cour sur un cheval boiteux, « lève le pied pour m'en frapper. Il insulte son roi, la « famille royale et tout le royaume, et pas un de ces lâches « serviteurs, que je nourris à ma table, n'ira me venger de « celui qui me fait un pareil affront! » Ces paroles ne sortirent point en vain de la bouche du roi, et quatre chevaliers du palais, Richard le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Traci, et Renault, fils d'Ours, qui les entendirent, se conjurant ensemble à la vie et à la mort, partirent subitement pour l'Angleterre le jour de Noël. On ne s'aperçut point de leur absence; la cause n'en fut nullement soupçonnée, et même, pendant qu'ils galopaient en toute hâte vers la mer, le conseil des barons de Normandie, assemblé par le roi, nomma trois commissaires chargés d'aller saisir légalement et emprisonner Thomas Beket, comme prévenu de haute trahison; mais les conjurés, qui avaient les devants, ne laissèrent rien à faire aux commissaires royaux.

Meurtre de l'Archevêque (29 décembre 1170).

Cinq jours après la fête de Noël, les quatre chevaliers normands arrivèrent à Canterbury. Cette ville était alors en rumeur, pour de nouvelles excommunications que venait de prononcer l'archevêque contre des hommes qui l'avaient insulté, et notamment contre Renouf de Broc, qui s'était diverti à mutiler un de ses chevaux en lui coupant la queue. Les quatre chevaliers entrèrent à Canterbury avec une troupe de gens d'armes qu'ils avaient rassemblés dans les châteaux sur leur route. Ils requirent d'abord le prévôt de la ville de faire marcher les citoyens en armes, pour le service du roi, à la maison de l'archevêque; le prévôt refusa, et les Normands lui enjoignirent de prendre au moins ses mesures pour que de tout le jour aucun bourgeois ne remuât, quoi qu'il pût arriver. Ensuite les quatre conjurés, avec douze de leurs amis, se rendirent à la maison et à l'appartement du primat.

1. Il se trouvait alors en Normandie, au château de Bures, près de Bayeux.

Thomas Beket venait d'achever son dîner et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent, et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Renault, fils d'Ours, prit ensuite la parole. « Nous venons, dit-il, de la part du « roi, pour que les excommuniés soient absous, que les « évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même « rendiez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est « pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife qui « a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul, par con- « séquent, a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les « rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais « de qui donc, demanda Renault, tenez-vous votre arche- « vêché? Est-ce du roi ou du pape? — J'en tiens les droits « spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels « du roi. — Quoi! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné? « — Nullement, répondit Beket. » Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs sièges et tordant leurs gants, qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat, mais « c'est inutilement; quand toutes les épées de l'Angleterre « seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien « sur moi. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours, se levant tout à coup; et les autres le suivirent vers la porte, en criant aux armes!

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux; Renault s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point, et on allait l'y entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Renault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles,

tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi, à moi, vassaux du roi! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et il quitta l'autel pour les en empêcher; ils le supplièrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria : « Où est le « traître? » Personne ne répondit. — « Où est l'archevêque? « — Le voici, répondit Beket; mais il n'y a pas de traître « ici; que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un « pareil vêtement? Quel est votre dessein? — Que tu « meures. — Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir « devant vos épées; mais, au nom de Dieu tout-puissant, « je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, « clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les deux épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point et les contraindrait à exécuter sur la place[1] leurs intentions ou leurs ordres.

Durant cette lutte, les clercs qui accompagnaient le primat s'enfuirent et l'abandonnèrent tous à l'exception d'un seul : c'était le porte-croix Edward Grim. Les conjurés le voyant sans armes d'aucune espèce firent peu d'attention à lui, et l'un d'eux, Guillaume de Traci, leva son épée pour frapper l'archevêque à la tête; mais le fidèle et courageux Saxon étendit aussitôt son bras droit afin de parer le coup; il eut le bras coupé, et Thomas ne reçut qu'une légère blessure. « Frappez, frappez, vous autres! » dit le Normand à ses compagnons; et un second coup, porté à la tête, renversa l'archevêque, la face contre terre; un troisième coup lui fendit le crâne, et il fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un

1. *Sur la place :* sur place; sur-le-champ.

homme d'armes, appelé Guillaume Maltret, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître « qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais. »

En effet, un historien rapporte que les habitants de Canterbury se soulevaient et se rassemblaient tumultueusement dans les rues. On ne voyait dans ces rassemblements ni un noble, ni un riche; tous se tenaient clos dans leurs maisons et semblaient intimidés par l'effervescence populaire. Des hommes et des femmes, qu'à leurs habits on reconnaissait pour indigènes, coururent vers l'église cathédrale et y entrèrent pêle-mêle. A la vue du cadavre encore étendu près des marches de l'autel, ils pleuraient et criaient qu'ils avaient perdu leur père; les uns lui baisaient les pieds ou les mains; d'autres trempaient des linges dans le sang qui couvrait le pavé. De son côté, l'autorité normande ne resta pas inactive, et un édit, proclamé à son de trompe, défendit à qui que ce fût de dire publiquement que Thomas de Canterbury était un martyr. L'archevêque d'York monta en chaire pour annoncer sa mort comme un effet de la vengeance divine, disant qu'il avait péri comme Pharaon, dans son crime et dans son orgueil. D'autres évêques prêchèrent que le corps du traître ne devait pas reposer en terre sainte, et qu'il fallait le jeter dans le bourbier le plus infect, ou le laisser pourrir au gibet. Il y eut même une tentative faite par des gens armés pour enlever aux clercs de Canterbury le cadavre de l'ennemi du roi normand; mais ceux-ci furent avertis, et l'ensevelirent précipitamment dans le souterrain de leur église.

Ces efforts des hommes puissants pour persécuter jusqu'au delà du tombeau celui qui avait osé leur tenir tête, rendirent sa mémoire plus chère encore à la population opprimée; elle en fit un saint, au mépris de l'autorité normande, et sans l'aveu de l'Église romaine.

Thomas Beket opéra, sur le lieu de sa mort, des miracles visibles pour les imaginations saxonnes[1], et dont la nouvelle accueillie avec enthousiasme, se répandit par toute l'Angleterre. Il s'écoula deux années entières avant que le nouveau saint fût reconnu et canonisé à Rome; durant tout ce temps, ce ne fut pas sans péril que les prêtres qui croyaient en lui le nommèrent dans leurs messes, et que les pauvres et les

1. Comprendre : des *miracles* qui n'étaient *visibles* que pour les Saxons, c'est-à-dire les indigènes, dont l'imagination faisait de l'archevêque assassiné un héros national, un saint véritable.

malades visitèrent sa sépulture. La cause qu'il avait soutenue avec une admirable constance était celle de l'esprit contre la force, des faibles contre les puissants, et en particulier celle des vaincus de la conquête normande. De quelque point de vue qu'on envisage son histoire, cet intérêt tout national s'y trouve; on peut le subordonner à d'autres, mais on ne saurait le nier. Il est certain que la voix populaire associa dans les mêmes complaintes la mémoire de saint Thomas de Canterbury aux souvenirs de la conquête. On disait, sans fondement peut-être, mais avec une poésie dont le sens n'est pas douteux, que la mort du saint avait été jurée dans le même château et dans la même chambre où fut prêté le serment de Harold[1], puis le serment de l'armée au bâtard pour l'expédition d'Angleterre[2].

LIVRE X

Depuis l'invasion de l'Irlande par les Normands, jusqu'a la mort de Henri II (1171-1189).

Bien que le pape finît par renoncer à poursuivre les meurtriers, le crime que le roi d'Angleterre avait suscité ne lui assura pas la tranquillité. Henri II, toutefois, put consacrer l'année qui le suivit à la conquête de l'Irlande (1171-1172). Mais, apprenant que le pape se préparait à lancer contre lui l'excommunication, et que l'archevêque de Sens avait rendu un arrêt d'interdit sur ses provinces continentales, Henri s'engagea à révoquer les *Constitutions* de Clarendon (avril 1172). En outre, il dut faire face à Louis VII. En 1161, Henri II avait conclu le mariage de son fils aîné avec la petite Marguerite de France. Les époux étaient des enfants de quatre et cinq ans. Mais en 1173, le jeune prince adolescent, poussé par sa mère Éléonore d'Aquitaine, se rendit auprès de son beau-père et voulut se faire reconnaître roi d'Angleterre sur le champ. Henri II dut tenir tête au roi de France et aux autres seigneurs mécontents. Il n'y réussit qu'au bout de quelques mois (mai-septembre).

La guerre se ralluma en 1174 en Angleterre, du fait des barons

1. Voir plus haut, note 1, p. 98; 2. Voir, p. 48. On remarquera comment Thierry, persuadé que Thomas Becket était d'origine saxonne, fait de lui un symbole de la résistance et de la révolte des vaincus contre le roi normand, c'est-à-dire l'étranger envahisseur et oppresseur. La théorie de la Conquête opère sur l'imagination de l'historien, et, bien qu'il ne déforme pas les faits, l'interprétation qu'il en fournit se trouve visiblement modifiée par ce qu'il croyait de la nationalité d'origine de son personnage.

du nord et du centre. Henri, pour retrouver quelque popularité et se procurer les moyens de résister à leurs attaques, alla, en juillet 1174, s'humilier en pénitence sur le tombeau de Thomas le Martyr[1]. En septembre la paix fut rétablie, et pendant dix ans Henri put se consacrer aux réformes administratives et judiciaires de son royaume. Ce furent les années les plus heureuses de son règne.

Mais la dernière partie en fut empoisonnée par des querelles fréquentes avec ses sujets et ses propres fils, qui ne se réconciliaient avec lui un jour que pour rompre le lendemain.

En 1179 il reçut à Douvres le roi de France qui venait prier sur le tombeau de Thomas Becket, en faveur de son fils Philippe dangereusement malade. Philippe se rétablit, et Louis VII, devenu paralysé, le fit sacrer à Reims (1er novembre 1179). Les trois fils aînés du roi d'Angleterre vinrent assister à la cérémonie.

Louis VII mourut et *Philippe*, dit *Auguste*, âgé de quinze ans, lui succéda (18 septembre 1180). Dès 1172, le roi d'Angleterre avait désigné son fils aîné (Henri, gendre de Louis VII, et beau-frère de Philippe-Auguste) pour régner sur l'Angleterre, la Normandie et l'Anjou.

Subissant la pression des Aquitains et de sa femme Éléonore, le roi accorda à Richard, son second fils, la jouissance immédiate du duché d'Aquitaine. En 1181, il maria son troisième fils, Geoffroi, à Constance, héritière du duché de Bretagne. *Jean*, le quatrième, laissé *Sans-Terre*, était encore trop jeune pour susciter des ennuis. Mais Richard et Geoffroi avaient pris part avec Henri à la grande révolte de 1173. Henri mourut en 1183, et Geoffroi en 1185. Richard devenait héritier des domaines de leur père, depuis la Tweed jusqu'aux Pyrénées. Le roi voulut alors établir Jean en Irlande. Mais celui-ci, alors âgé de dix-huit ans, se montra maladroit et incompétent, et Henri II dut le rappeler.

Henri II guerroyait depuis 1181 contre Philippe-Auguste. En juillet 1185, le roi de France obtint l'Artois, soixante-cinq châteaux en Vermandois, et Amiens, capitale de la Picardie. La guerre reprit en mai 1187, mais fut arrêtée par le traité de Châteauroux (23 juin). Henri II cédait Issoudun et Fréteval en Vendômois à Philippe-Auguste, qui, de plus, accueillit à sa cour Richard, comte de Poitiers[2], le futur Cœur-de-Lion, devenu héritier de la couronne d'Angleterre, par la mort de son frère aîné.

La naissance d'un héritier au trône de France obligea Henri II à renoncer à ses espoirs d'assurer à sa descendance — plus particulièrement à Jean — la couronne de ce pays. L'annonce de la chute du royaume de Jérusalem (bataille du lac de Tibériade, 1187)

1. Il avait été canonisé en 1172 sous le vocable de saint Thomas de Canterbury. — Son tombeau, lieu de pèlerinage très fréquenté jusqu'à la Réforme, fut détruit par ordre du roi Henri VIII; **2.** *Richard*, second fils de Henri II, était né à Oxford, le 8 septembre 1157. Il avait donc alors trente ans.

provoqua une réconciliation temporaire des deux souverains, à Gisors (21 janvier 1188).

Mais Philippe-Auguste mit la main sur le Berri et déclara la guerre à Henri au printemps de 1189. Il enleva de vive force les principaux châteaux et la capitale du Maine. Henri II, épuisé, chargea son fils naturel, Geoffroi, de défendre la Normandie contre les troupes des seigneurs alliés au roi de France.

Défaite et mort du roi Henri II (6 juillet 1189).

Le vieux roi[1], forcé de combattre, rassembla son armée; mais ses meilleurs soldats l'avaient abandonné pour aller se joindre à son fils[2]. Il perdit en peu de mois les villes du Mans[3] et de Tours, avec tout leur territoire; et, pendant que le roi de France l'attaquait en Anjou par la frontière du nord, les Bretons s'avançaient par l'ouest, et les Poitevins par le sud. Sans moyens de défense et sans autorité, affaibli d'esprit et de corps, il prit le parti de solliciter la paix, en offrant de se résigner à tout. La conférence des deux rois (car il paraît que Richard n'y assista point, et qu'il attendit à l'écart l'issue des négociations) eut lieu dans une plaine entre Tours et Azay-sur-Cher[4]. Les demandes de Philippe furent que le roi d'Angleterre s'avouât expressément son homme-lige, et se remît entre ses mains, à merci et à miséricorde; qu'Aliz[5] fut donnée en garde à cinq personnes au choix de Richard, jusqu'à son retour de la croisade, où il devait se rendre avec le roi de France, à la mi-carême[6]; que le roi d'Angleterre renonçât à tout droit de suzeraineté sur les villes du Berri qui anciennement rele-

1. Né en 1133, le roi Henri II n'avait encore que cinquante-six ans; **2.** Richard, comte de Poitiers (voir le résumé ci-dessus); **3.** Henri s'enfuit du Mans, sa ville natale, et où son père était enterré, le 12 juin 1189. Il alla jusqu'au château de Fresnay-sur-Sarthe; **4.** *Azay-sur-Cher*, petit bourg d'Indre-et-Loire, à 12 kilomètres de Tours. — Plus précisément : cette entrevue eut lieu le 4 juillet 1189, à Colombières, près de Tours; **5.** *Aliz*, ou Alix (ou Alice), était la sœur de Philippe-Auguste. — « A l'une des trèves jurées autrefois par Henri II et Louis, père de Philippe, il avait été convenu que Richard épouserait Aliz, fille du roi de France, laquelle recevrait pour dot le comté de Vexin, toujours débattu entre les deux couronnes (voir plus haut, p. 80). Pour garantie de l'exécution fidèle de ce traité, Aliz, encore enfant, fut remise entre les mains du roi d'Angleterre, afin qu'il en eût la garde jusqu'à son âge nubile... Dans les conférences qu'il avait eues précédemment avec le roi d'Angleterre, Philippe avait plusieurs fois réclamé la conclusion du mariage de sa sœur Aliz avec le comte de Poitiers (c'est-à-dire Richard)»; **6.** Lors de l'entrevue de Gisors (21 janvier 1189) Philippe-Auguste avait décidé de « se croiser » en même temps que Henri II, et Richard; mais quatre mois plus tard il avait envahi les domaines du monarque anglais. La promesse fut renouvelée à Colombières : la paix signée, les deux rois devaient partir de compagnie pour la croisade. — Philippe-Auguste et Richard Ier, qui allait devenir *Cœur de Lion*, quittèrent effectivement Vezelay, le 4 juillet 1190, pour se rendre aux lieux saints.

vaient des ducs d'Aquitaine, et qu'il payât au roi de France vingt mille marcs d'argent pour la restitution de ses conquêtes; que tous ceux qui s'étaient attachés au parti du fils contre le père demeurassent vassaux du fils et non du père, à moins que, de leur propre mouvement, ils ne voulussent revenir à ce dernier; qu'enfin le roi reçut son fils Richard en grâce par le baiser de paix, et abjurât sincèrement et de bon cœur toute rancune et toute animosité contre lui.

Il n'y avait pour le vieux roi ni moyen ni espoir d'obtenir des conditions moins dures; il s'arma donc de patience autant qu'il put, et conversa avec le roi Philippe, écoutant ses paroles d'un air docile et comme un homme qui reçoit la loi d'un autre. Tous deux étaient à cheval en plein champ, et, tandis qu'ils s'entretenaient bouche à bouche, dit un contemporain, il tonna subitement, quoique le ciel fût sans nuages, et la foudre tomba entre eux, sans leur faire aucun mal. Ils se séparèrent aussitôt, extrêmement effrayés l'un et l'autre, et, après un petit intervalle, ils revinrent de nouveau; mais un second coup de tonnerre, aussi fort que le premier, se fit entendre presque au même moment. Le roi d'Angleterre, que la nécessité où il se trouvait réduit, son chagrin et la faiblesse de sa santé rendaient plus facile à émouvoir, liant peut-être cet accident naturel à sa propre destinée, fut tellement troublé, qu'il abandonna les rênes de son cheval et chancela sur la selle, de manière qu'il serait tombé à terre si ceux qui l'entouraient ne l'eussent soutenu[1]. La conférence fut suspendue; et comme Henri II se trouva trop malade pour assister à une seconde entrevue, on lui porta à son quartier les conditions de la paix, rédigées par écrit, pour qu'il y donnât son consentement formel.

Ceux qui vinrent de la part du roi de France le trouvèrent couché sur un lit, et lui lurent le traité de paix article par article. Quand ils en vinrent à celui qui regardait les personnes engagées secrètement ou ostensiblement dans le parti de Richard, le roi demanda leurs noms, pour savoir combien il y avait d'hommes à la foi desquels on l'obligeait

1. Thierry emprunte cet épisode à la chronique de Roger de Hoveden, mais il n'en est pas question dans l'*Histoire* de Guillaume le Maréchal, qui écrit : « Les deux rois se trouvèrent en présence; tous les hauts barons qui étaient là virent bien au visage du roi Henri qu'il avait souffert grande douleur. Le roi de France lui-même s'en aperçut et lui dit : « Sire, nous savons bien que vous ne pouvez vous tenir debout. » Il lui fit offrir un siège. Mais Henri refusa de s'asseoir, disant qu'il voulait seulement entendre ce qu'on exigeait de lui et savoir pourquoi on le dépouillait de ses terres. »

à renoncer[1]. Le premier qu'on lui nomma fut Jean[2], son plus jeune fils. En entendant prononcer ce nom, saisi d'un mouvement presque convulsif, il se leva sur son séant, et, promenant autour de lui des yeux pénétrants et hagards : « Est-ce bien vrai, dit-il, que Jean, mon cœur, mon fils « de prédilection, celui que j'ai chéri plus que les autres et « pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, « s'est aussi séparé de moi ?» On lui répondit qu'il en était ainsi, qu'il n'y avait rien de plus vrai. « Eh bien, dit-il en « retombant sur son lit et en tournant son visage contre le « mur, que tout aille dorénavant comme il pourra, je n'ai « plus de souci ni de moi ni du monde[3]. » Quelques moments après, Richard s'approcha du lit, et demanda à son père le baiser de paix en exécution du traité. Le roi le lui donna avec un air de calme apparent; mais au moment où Richard s'éloignait, il entendit son père murmurer à voix basse : « Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne point mourir « avant de m'être vengé de toi! » A son arrivée au camp français, le comte de Poitiers redit ces paroles au roi Philippe et à ses courtisans, qui tous firent de grands éclats de rire et plaisantèrent sur la bonne paix qui venait de se conclure entre le père et le fils.

Le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon, où, en peu de jours, il tomba dans un état voisin de la mort. A ses derniers moments, on l'entendait proférer des paroles entrecoupées, qui faisaient allusion à ses malheurs et à la conduite de ses fils : « Honte, s'écriait-il, honte à un roi vaincu! Maudit soit le jour où je suis né, et maudits de Dieu soient les fils que je laisse! » Les évêques et les gens de religion qui l'entouraient firent tous leurs efforts pour lui faire rétracter cette malédiction contre ses enfants, mais il y persista jusqu'au dernier soupir.

Quand il eut expiré, son corps fut traité par ses serviteurs

1. « Il voulut connaître ceux qui s'étaient engagés contre lui. Il envoya donc maître Roger, son garde du sceau, au roi de France, pour lui demander la liste promise. Maître Roger se rendit à Tours, où il transcrivit la liste de ceux qui s'étaient engagés à aider les Français. A son retour, le roi lui en demanda les noms : « Sire, répondit-il en soupirant, le premier nom du rôle est « celui du comte Jean, votre fils. » (GUILLAUME LE MARÉCHAL); **2.** Le futur *Jean sans Terre*, le seul de ses fils qui en apparence lui fût demeuré fidèle, et sur qui le roi avait reporté toute sa tendresse paternelle; **3.** Guillaume le Maréchal place cette scène à Chinon, trois jours avant la mort du roi, soit le 3 juillet 1189 : « Quand le roi entendit que l'être qu'il aimait le mieux au monde le trahissait, il ne put que dire : *Vous en avez dit assez !* Il se retourna dans son lit; des frissons le secouaient, dans ses veines le sang se troubla, son teint noircit. Il souffrit durant trois jours. Il prononçait des paroles inintelligibles. »

comme l'avait été autrefois celui de Guillaume le Conquérant; tous l'abandonnèrent après l'avoir dépouillé de ses derniers vêtements et avoir enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la chambre et dans la maison[1]. Le roi Henri avait souhaité d'être enterré à Fontevrault, célèbre abbaye de femmes, à quelques lieues au sud de Chinon[2]; on eut peine à trouver des gens pour l'envelopper d'un linceul, et des chevaux pour le transporter. Le cadavre se trouvait déjà déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour de la sépulture, lorsque le comte Richard apprit par le bruit public la mort de son père. Il vint à l'église, et trouva le roi gisant dans le cercueil, la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire. Il se mit à genoux et pria devant l'autel; mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, disent les historiens du siècle, et sortit pour ne plus revenir. Les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort[3]. Le lendemain de ce jour eut lieu la cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté, mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. Faute de couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme; et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri, fils de Geoffroi Plante-Genest, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit dans sa dernière demeure[4].

Un auteur contemporain croit voir dans les malheurs de Henri II un signe de vengeance divine contre les Normands,

1. Voir ici, p. 83. — « Et lui advint à sa mort, écrit Guillaume le Maréchal, ce qui jamais n'était arrivé à si haut baron : on n'eut pas de quoi le couvrir. Il demeura si pauvre, si délaissé, tout nu, qu'il ne conserva sur lui linge ni laine... On a raison de dire que *mort n'a pas d'ami.* » 2. *Fontevrault :* riche abbaye de Bénédictines fondée en 1099 dans une forêt à 16 kilomètres au sud-est de Saumur. Cette abbaye eut de très nombreuses succursales. Depuis 1804 elle a été transformée en maison de détention; 3. Ce détail légendaire paraît être un écho de la chronique de Guillaume le Maréchal : « ... Enfin la mort lui creva le cœur et un jet de sang coagulé lui jaillit par le nez et la bouche »; 4. La majeure partie de ces détails ont été puisés par Aug. Thierry dans le *De Instructione principis* de GIRALDUS CAMBRENSIS, Gérald de Barri, dit le Cambrien, chroniqueur gallois, qui vécut de 1146 à 1220 et fut chapelain du roi Henri II.

tyrans de l'Angleterre envahie. Il rapproche cette mort misérable de celles de Guillaume le Roux, des fils de Henri Ier, des propres frères de Henri II et de ses deux fils aînés[1], qui tous périrent de mort violente ou à la fleur de leur âge. « Voilà, dit-il, le châtiment de leur règne illégitime. » Mais sans admettre cette opinion superstitieuse, il est au moins certain que les malheurs du roi Henri furent une conséquence des événements qui avaient rangé sous sa domination les provinces méridionales de la Gaule. Il s'était réjoui de cet accroissement de puissance comme de la plus haute fortune; il avait donné à ses fils la patrie d'autrui en apanage, se glorifiant de voir sa famille régner sur plusieurs nations de race et de mœurs différentes, et réunir sous le même sceptre ce qu'avait divisé la nature. Mais la nature ne perdit pas ses droits, et, au premier mouvement que firent les peuples pour ressaisir leur indépendance[2], la division entra dans la famille du roi étranger, qui vit ses enfants servir à ses propres sujets d'instruments contre lui-même, et qui, ballotté jusqu'à sa dernière heure par la guerre domestique, éprouva en expirant le sentiment le plus amer qu'un homme puisse emporter au tombeau, celui de mourir par un parricide.

Dans le LIVRE XI, l'auteur nous brosse le récit des événements qui se déroulèrent en Irlande, sur le continent et dans le pays de Galles, *depuis l'avènement du roi Richard Ier* (1190) *jusqu'à l'exécution du Saxon William, surnommé Longue-Barbe* (1196), qui avait fomenté une conspiration des bourgeois de Londres contre le roi.

« Ici, écrit Thierry, doit se terminer le récit de la lutte nationale qui suivit la conquête de l'Angleterre par les Normands; car l'exécution de William Longue-Barbe est le dernier fait que les auteurs originaux rattachent positivement à la conquête. Qu'il soit arrivé dans la suite d'autres événements empreints du même caractère, et que William n'ait pas été *le dernier des Saxons*, c'est ce qui est indubi-

1. Guillaume le Roux mourut percé d'une flèche au cours d'une partie de chasse (1100); Henri Ier perdit plusieurs de ses enfants dont son unique fils légitime, lors du naufrage de la « Blanche-Nef » (v. plus haut, p. 85); Henri II perdit ses fils Henri en 1183 et Geoffroi en 1185;
2. Ainsi donc, voici — selon Thierry — la nature elle-même manifestant son hostilité à « la loi de la Conquête »; une sorte de justice immanente châtierait les excès, ou simplement les aspirations de la politique de violence et d'invasion. C'est là un trait bien net de « romantisme » historique.

table; mais l'inexactitude des chroniqueurs, ou la perte des anciens documents, nous laisse sans preuve à cet égard et nous réduit tout d'un coup aux inductions et aux conjectures.

« La tâche du narrateur consciencieux finit donc à ce point; et il ne lui reste plus qu'à présenter sommairement le tableau de la destinée ultérieure des personnages qu'il abandonne, afin que le lecteur ne reste pas en suspens. »

Ce tableau sommaire, que Thierry présente sous la forme d'une CONCLUSION subdivisée en cinq parties, nous retrace à grands traits l'histoire de quelques collectivités : les Normands et les Bretons du continent; les Angevins et les populations de la Gaule méridionale (de 1187 à 1477); les habitants du pays de Galles (de 1200 à 1796); les Écossais (de 1174 à 1783); les Irlandais de race et les Anglo-Normands d'Irlande (de 1173 à 1802); enfin les Anglo-Normands et les Anglais de race (de 1203 à 1485). Tels sont ces « personnages » auxquels l'historien et ses lecteurs s'intéressent, et pour lesquels ils éprouvent cette sympathie qui va d'ordinaire aux individus privilégiés.

Dans cette revue d'ensemble des populations et des grandes masses d'hommes, Thierry « n'a pas éternisé la résistance des vaincus ». Son récit se termine au moment où les documents cessent de lui fournir de nouvelles traces de la persistance des luttes séculaires.

On peut fixer au règne de Henri VII (1485) l'époque où la distinction des rangs cessa de correspondre d'une manière générale à celle des races, et le commencement de la société actuellement existante en Angleterre. Cette société, composée d'éléments nouveaux, a cependant conservé en grande partie les formes de l'ancienne...

Aucune tradition populaire relative à la division des habitants de l'Angleterre en deux peuples ennemis, et à la distinction des deux éléments dont s'est formé le langage actuel, n'existant plus, aucune passion politique ne se rattache à ces faits oubliés. Il n'y a plus de Normands ni de Saxons que dans l'histoire; et, comme ces derniers n'y jouent pas le rôle brillant, la masse des lecteurs anglais, peu versée dans les antiquités nationales, aime à se faire illusion sur son origine, et prend les soixante mille compagnons de Guillaume le Conquérant pour les ancêtres communs de tous les habitants de l'Angleterre.

JUGEMENTS SUR L' « HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE »

Il y a un sentiment, un fait qu'il faut avant tout bien comprendre pour se représenter avec vérité ce qu'était un Barbare : c'est le plaisir de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer, avec sa force et sa liberté, au milieu des chances du monde et de la vie; les joies de l'activité sans travail; le goût d'une destinée aventureuse, pleine d'imprévu, d'inégalité, de péril. Tel était le sentiment dominant de l'état barbare, le besoin moral qui mettait ces masses d'hommes en mouvement... Il y a un seul ouvrage, à mon avis, où ce caractère de la barbarie se trouve empreint dans toute son énergie: c'est l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. Thierry, le seul livre où les motifs, les penchants, les impulsions qui font agir les hommes dans un état social voisin de la barbarie, soient sentis et reproduits avec une vérité vraiment homérique. Nulle part on ne voit si bien ce que c'est qu'un Barbare et la vie d'un Barbare.

Guizot,
Histoire de la civilisation en Europe, deuxième leçon (1828).

Si nous cherchons à déterminer quel fut, entre les dons que se partagèrent les génies historiques de notre siècle, celui qui échut au maître illustre dont nous essayons de caractériser la manière, nous trouverons que ce fut l'intuition directe des sentiments et des passions du passé. Où des historiens plus portés à la spéculation ont vu soit le résultat de formules générales, soit l'accomplissement de desseins providentiels, Thierry a vu l'action des hommes. Nul n'a saisi d'un coup d'œil aussi clair le jeu des mobiles humains; nul n'a rendu une vie si active aux générations éteintes; nul n'a ressenti d'une manière aussi personnelle les joies et les douleurs des hommes d'autrefois.

.....

Peu philosophe si l'on prend ce mot pour synonyme de métaphysicien, mais grand philosophe si on l'entend dans son acception la plus large, Thierry a vu dans l'histoire une lutte d'agents libres, où chacun se fait sa destinée; la nature humaine a été sa grande loi, et, si j'ose le dire, sa Providence.

Ernest Renan,
Essais de morale et de critique (1859).

Pour juger les créateurs, il faut les envisager en eux-mêmes et à leur date, et ne pas retourner contre eux les progrès qu'eux-mêmes

ont suscités. Or, Augustin Thierry a été un créateur, et c'est par là qu'il vivra dans les lettres françaises.

... Il débute à dix-neuf ans par les idées générales, disons le mot, par les utopies; en compagnie de Saint-Simon, il rêve d'une réorganisation de l'humanité tout entière... Mais bientôt sa vocation native... se manifeste et s'impose... Des idées pures, il veut passer aux faits, des conceptions théoriques aux réalités concrètes. Pourtant, l'affranchissement n'est pas complet du premier coup, et pour un temps les idées demeurent encore les directrices de son travail...

A ce moment, pour lui, la thèse précède l'histoire et, la précédant, la commande; mais il ne tarde pas à reconnaître qu'en la commandant, elle la déforme et la fausse. Et alors, il aperçoit et formule nettement les conditions de la réforme historique; il voit que, pour être vraie et humaine..., l'histoire doit d'abord ne s'appuyer que sur des faits réels et sur des témoignages positifs, puisque, des écritures mortes laissées par les siècles, elle doit faire renaître la vie. De là son cri de guerre : « Guerre aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre! » Cela est bien de lui, et cela est lui : l'érudition pour ramasser les matériaux, l'imagination pour les animer; le travail du bénédictin pour étudier, discuter, classer, analyser les textes; la vision du poète pour retrouver sous ces débris ce qui fut humain, ce qui vécut, ce qui palpita, ce qui souffrit.

Louis Liard,
Discours à l'inauguration de la statue de Thierry, à Blois
(10 novembre 1895).

Quand la *Conquête* parut, ce fut une presque unanime acclamation dans le monde des lettres. Les quelques rares critiques de la vieille école furent emportées comme paille dans l'enthousiasme général. Avec un peu moins de tapageur éclat, la *Conquête* fut pour l'histoire ce qu'*Hernani* allait être pour le théâtre : l'entrée en scène d'un art nouveau, un petit coup d'État romantique. La grisaille classique était balayée de l'Histoire comme elle l'avait été de la Poésie et du Roman.

Fr. Vincent,
Augustin Thierry.

Personne avant lui, à l'exception de Chateaubriand et de Walter Scott, n'avait possédé à un tel degré cette puissance d'imagination qui permet à l'écrivain de se transporter dans les temps les plus lointains, d'en ressusciter les hommes, de voir leurs costumes et leurs gestes, d'entendre leur voix, d'interpréter leurs sentiments, de pénétrer jusque dans l'âme obscure des foules. Après lui, je ne vois guère parmi les historiens, que Michelet, et peut-être un ou deux contemporains, qui aient poussé plus loin ce talent d'évocation. A lire certains passages, on jurerait qu'Augustin Thierry a

été témoin des faits qu'il rapporte, qu'il a été intimement mêlé à la vie des aïeux.

F. Valentin,
Augustin Thierry (1897, p. 233).

Il faut placer cette œuvre historique parmi les poèmes romantiques, pour l'âme qui la pénètre, pour le style qui la revêt. Les vieux chroniqueurs lui ont donné leurs images fraîches ou grandioses. Quand Thierry répète après l'un d'eux, à l'aspect d'une flotte du moyen âge : « Je vois une forêt de mâts et de voiles[1] », son regard qui se ferme, peu à peu, au monde présent, s'ouvre sur des images millénaires; les idées abstraites, les sentiments — désirs, crainte, ambitions — se traduisent toujours en lui par quelque vision concrète. Pour lui, une cité anglaise encore indépendante est « la seule qui n'eût pas encore entendu retentir les pas des chevaux de l'étranger »; l'espoir secret des Danois d'Angleterre soumis aux Saxons, se résume dans les regards qu'ils jettent sur la mer, vers les brises qui leur amèneront peut-être « des libérateurs et des chefs de leur ancienne patrie »; veut-il rendre sensible le danger qui menace les Saxons au sein même de leur triomphe, il voit passer le vent sur leurs bannières victorieuses, et songe que le même souffle gonfle les voiles normandes, vers la côte du Sussex. Plus d'une fois il demandera à la poésie ou à la musique de lui peindre une époque, un grand événement; le *Roman de Rou* lui montrera Guillaume débarquant en Angleterre; un vieil air sans paroles du pays de Galles chantera pour lui la tristesse des vaincus. Poète, il ne s'arrête qu'avec peine sur la pente de sa poésie...

Ce poète, ce peintre... est aussi un psychologue. Sans doute le tableau de genre arrête ses yeux : Harold partant pour la Normandie où des pièges lui sont tendus, offre le riant aspect d'une enluminure ornée d'accessoires pittoresques;... mais un caractère se dessine, dans ce menu *quadro*, en son insouciance légère; et l'avenir qu'il laisse entrevoir, en un contraste dramatique, élargit l'image jusqu'à la pensée... Thierry semble s'égarer dans les détails d'une histoire, mais il les choisit pour leur valeur de types, pour leur signification générale. L'histoire d'un Normand obscur peut servir, à elle seule, à peindre une société.

P. Moreau,
Le Romantisme (1932, pp. 144 et 145).

---

1. Cf. ici, p. 53.

QUESTIONS SUR L'« HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE »

Livre premier

Retracez brièvement l'état de la société contemporaine en France (règne de Clotaire II), d'après les *VI*e et *VII*e *Récits des Temps mérovingiens.*

— Comment le christianisme se répandit-il en France?

— Pouvez-vous ébaucher une psychologie du roi Ethelbert?

Livre II

Comparez avec ce que dit Michelet des « Pirates Northmen » dans son *Histoire de France* (t. II). — Michelet a-t-il emprunté des détails à Thierry?

— Que savez-vous des incursions normandes en France?

— Certains sujets scandinaves dans les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle ne doivent-ils rien à l'histoire de Ragnar-Lodbrog?

— Restituez, d'après Thierry, la physionomie morale du roi Alfred le Grand.

— Comparez l'archevêque Elfeg et sa mort, avec le récit du meurtre de l'évêque de Liège, dans *Quentin Durward*, de W. Scott.

— Relevez les divers éléments constitutifs du régime social de l'époque (institutions, traditions, etc.), mentionnés dans ce chapitre.

— Les manifestations du sentiment maternel chez la reine Emma. (Comparez-la à d'autres mères célèbres : Andromaque, Médée, etc.).

Livre III

Au moyen des détails fournis par les livres II et III, retracez la carrière politique de Godwin, et appréciez son attitude.

— Que pensez-vous du stratagème imaginé par le duc Guillaume pour faire jurer Harold sur des reliques sacrées?

— Commentez l'appréciation de P. Moreau, citée p. 112, sur la valeur psychologique des détails concrets de cet épisode.

— Étudiez le rôle des princes de l'Église dans la politique féodale. Comment Guillaume exploite-t-il l'appui des autorités ecclésiastiques?

— Les sentiments religieux de Guillaume. Furent-ils sincères ou affectés? A quels égards? jusqu'à quel point?

— Étudiez à propos des préparatifs de l'expédition comment Thierry crée l'atmosphère, évoque la psychologie collective, par l'emploi de notations concrètes et pittoresques.

— Retrouvez le plan du récit de la bataille de Hastings.

— Restituez la psychologie de Harold; opposez-la à celle du duc Guillaume.

— La valeur épique du récit de la bataille. De quels éléments dépend-elle? Par quels procédés est-elle obtenue? — Comparez à d'autres descriptions analogues (par exemple le Waterloo de Stendhal; ou certains chapitres de Michelet ou Hugo).

— Au moyen des précisions mentionnées par Thierry, pourriez-vous suivre sur une carte les mouvements du combat?

— Que savez-vous de l'organisation militaire (constitution des armées; armement; tactique et stratégie, etc.) au XI^e siècle?

— Appréciez l'objet de la mission de Dom Maigrot, et discutez la portée des propositions dont il est chargé.

— La victoire des Normands s'explique-t-elle uniquement par une supériorité militaire? En pouvez-vous donner d'autres raisons, moins immédiates, plus profondes?

— Étudiez, d'un point de vue littéraire, la harangue de Guillaume à ses troupes. (Ne négligez pas la variante qu'offre le texte primitif cité en note, p. 59.)

LIVRE IV

L'attitude et les agissements de Guillaume roi vainqueur. La psychologie du duc de Normandie se retrouve-t-elle dans le Conquérant souverain?

LIVRE V

Esquissez l'état social de l'Angleterre sous le joug. Thierry est-il redevable au tableau qu'en brosse W. Scott dans *Ivanhoé?*

— L'exposé et les commentaires de Thierry présentent-ils des traces du parti-pris politique de l'auteur? Dressez-en une liste méthodique.

— Hereward, héros populaire. Comment se personnage se trouve-t-il idéalisé (dans le caractère; dans ses actes)? Comparez-le à quelque « Jacques Bonhomme » français. (Cf. *Dix ans d'Etudes historiques.*)

LIVRE VI

La loi de la Conquête a-t-elle vraiment été aussi rigoureuse et inexorable que le prétend Thierry? — Groupez les traits qu'il cite à l'appui de sa thèse. — Connaissez-vous d'autres faits, infirmant cette thèse, et que Thierry a ignorés ou passés sous silence?

LIVRE VII

Commentez l'observation de F. Valentin (citée ici, p. 84, note 2), sur le pathétique et la leçon qui se dégagent du récit de la mort du Conquérant.

— Pouvez-vous relever un certain nombre de détails vivants et concrets, mais d'authenticité douteuse, que Thierry reproduit imprudemment, surtout pour leur valeur pittoresque et artistique?

— Étudiez la progression de l'effet dramatique dans le récit du naufrage de *la Blanche Nef*. (Comparer au naufrage de *Robinson Crusoé ;* à celui décrit dans *Paul et Virginie*, etc.)

— Le boucher Bérauld, devenu vieux, fait à quelques auditeurs le récit du naufrage auquel seul il a survécu. Reconstituez ce récit. (Le sujet a été traité par le poète anglais D. G. Rossetti, dans *la Blanche Nef*, de ses « Poèmes et Ballades ».)

Livre IX

Thierry ne propose aucune explication au brusque changement dans l'attitude de Thomas, compagnon du roi, uue fois devenu archevêque. Pouvez-vous en suggérer une, ou même plusieurs?

— Pouvez-vous évoquer quelques récits analogues de rapports entre ministres et souverains (Henri VIII et Thomas Morus; Louis XIII et Richelieu, etc.)?

— D'après le récit de Thierry, restituez le caractère personnel et la psychologie politique du roi Henri II.

— Ne pourrait-on construire un drame historique en cinq actes ayant Thomas Becket pour héros? Ébauchez-en le plan. (Le sujet a été traité par le poète anglais Tennyson, dont vous pourrez comparer l'œuvre à l'esquisse imaginée.)

— Comparez la biographie de Becket par Thierry aux pages que Michelet consacre à ce personnage dans son *Histoire de France*, t. II. (Michelet résume visiblement Thierry, reproduisant certaines de ses erreurs de fait.)

— L'erreur de Thierry sur la nationalité d'origine de Becket a-t-elle faussé ou modifié son appréciation des faits? En quoi? Estimez l'importance ou l'insignifiance des déformations.

— Rapprochez les récits de la mort de Guillaume le Conquérant et de celle de Henri II. L'auteur n'a-t-il pas établi, ou suggéré, un parallélisme, et dans quelle intention?

— Contrastez les sentiments paternels de Guillaume et ceux de Henri. — Comparez-les ensuite à ceux des « pères » célèbres en littérature : le vieil *Horace ;* le *roi Lear*, le *Père Goriot*, ou autres.

— Tracez une vue d'ensemble des relations politiques entre les souverains de France et d'Angleterre, depuis 1066 jusqu'en 1189.

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations et lettres :

— Thierry adresse à un ami un exemplaire de son *Histoire*. Il lui expose l'objet qu'il s'est proposé; la méthode qu'il a suivie, les idées qui l'ont guidé; l'idéal (historique, littéraire) qu'il s'est efforcé d'atteindre. — Vous rédigerez cettel ettre d'envoi de l'auteur.

— Imaginez quelque orateur sacré (par exemple : Bossuet) ayant à prononcer l'éloge de l'archevêque Thomas Becket, à l'occasion d'une solennité commémorative (canonisation; centenaire, etc.). Reconstituez son discours.

— Même sujet, traité par quelque orateur révolutionnaire (par exemple : J.-J. Rousseau, Mirabeau ou tout autre, à votre choix.)

Dissertations :

— Justifiez cette appréciation : « L'écrivain prend parti pour un personnage du drame : le peuple... Il dessine avec piété chaque visage populaire qu'il rencontre... Les besoins, les droits du peuple, forment le fond de son histoire, par-delà l'action des grands hommes. Il ne conte pas l'histoire d'un conquérant, mais d'une conquête. » (P. Moreau, *le Romantisme*, p. 139.)

— Thierry écrivait, dès 1820 : « S'il est permis d'être minutieux, c'est dans tout ce qui touche à la vérité de couleur locale, qui doit être le propre de l'histoire. » Il revient à la charge dans l'Introduction de son *Histoire*... « La couleur locale me semble une des conditions, non seulement de l'intérêt, mais encore de la vérité historique. »

Que pensez-vous de ces assertions. Comment l'auteur les a-t-il mises en pratique dans son ouvrage?

— « Tout en prenant le parti des vaincus, Thierry se complaît à la sauvagerie des vainqueurs... La mode romantique du sauvage se traduit, chez lui, en peinture du barbare. Il est l'historien des âmes violentes et des époques bigarrées (écrit M. Pierre Moreau, *le Romantisme*, p. 138). Aussi est-il l'historien des invasions et des conquêtes... visages, mœurs, vêtements, ce ne sont côte à côte ou face à face, que contrastes et chaos. » Étudiez cet aspect romantique dans les extraits reproduits.

— Ne peut-on relever d'autres influences romantiques dans la façon qu'à eue Thierry de camper certains personnages : Harold; Hereward; Becket? — En quoi laissent-ils prévoir la venue d'*Hernani*?

— « Trop souvent l'écrivain, au lieu de raconter naïvement ce qu'il a devant les yeux, nous présente ce qu'il imagine, et substitue ses idées aux faits, ou dénature les faits en établissant des rapports forcés entre eux et d'autres faits étrangers. On peut tout prouver par les faits, avec des systèmes et des allusions. » Ce danger que Thierry dénonce (*Dix ans d'études historiques*), ne lui est-il pas arrivé d'y tomber lui-même dans son *Histoire*?

— Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (à la date du 26 septembre 1831) : « M. Aug. Thierry m'a dit que la bataille des Francs dans les *Martyrs* lui avait donné l'idée d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire. » Thierry a confirmé cet aveu à la fin de sa Préface des *Récits des temps mérovingiens*. — En quoi cette « nouvelle manière » consistait-elle? Est-elle déjà apparente dans l'*Histoire de la Conquête*? Montrez en quoi. Dites aussi si cette manière de Thierry, suscitée par la lecture de Chateaubriand, a fait école à son tour.

— « On a loué Thierry d'avoir eu le sentiment de la vie et d'avoir excellé à la communiquer. Mais la vie dans ses récits et ses tableaux résulte surtout de la précision des détails et de l'harmonie des ensembles. Ce n'est pas la vie intense et presque effrayante des récits et des tableaux de Michelet. » Appréciez ce jugement de F. Hémon (*l'Histoire au XIX^e siècle*, p. 13); et justifiez par des exemples la distinction qu'il affirme avec le réalisme de Michelet.

— Discutez la conception de l'histoire que Thierry résume dans cette formule : « Le grand précepte qu'il faut donner aux historiens, c'est de distinguer au lieu de confondre; car, à moins d'être varié, l'on n'est point vrai. » Ce précepte n'est-il pas trop absolu? A quelle conséquence extrême peut-il entraîner? Quel tempérament révèle-t-il chez celui qui l'a énoncé?

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Résumé chronologique de la vie d'A. Thierry	4
Notice	5
Livre premier	11
Le pape Grégoire	13
Augustin chez le roi Ethelbert	15
Livre II : Apparition des Danois	18
Invasion de Ragnar-Lodbrog	21
Destruction des monastères	24
Le roi Alfred	26
Expédition du roi Swen	30
Supplice de l'archevêque Elfeg	31
Le traité de Saint-Clair-sur-Epte	33
Conversion de Rollon	36
Supplice d'Alfred	38
Édouard le Confesseur et ses favoris	40
Livre III : Le duc Guillaume en Angleterre	42
Harold en Normandie	44
Exigences de Guillaume; serment d'Harold	47
Préparatifs et départ de la flotte	51
Bataille de Hastings	53
Livre IV : Couronnement de Guillaume	63
« La loi de la Conquête » : spoliations	65
Livre V : Brigandages des Saxons	67
Le Camp du Refuge	69
Persécutions religieuses	70
Hereward le Révolté	72
Livre VI : Discordes et répression	77
Aspect de l'Angleterre conquise	78
Livre VII : Mort de Guillaume	80
Ses funérailles	83
Naufrage de « la Blanche Nef »	85
Livre IX : Jeunesse et débuts de Thomas Becket	88
L'archevêque et le roi	91
L'assemblée de Northampton	93
Départ et fuite de Thomas	95
Exil, retour, meurtre de l'archevêque	97
Livre X : Défaite et mort de Henri II	104
Livre XI : Résumé et extraits	108
Jugements sur l'ouvrage	110
Questions	113
Sujets de devoirs	115

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Juin 1936. — Dépôt légal 1936-4e. — N° 629. — N° de série Editeur 531.
imprimé en france (*Printed in France*). — 1419-6-53.

Quelques livres conseillés aux étudiants et à tous ceux qui désirent approfondir leur savoir.

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

par R. Grandsaignes d'Hauterive. La clef nécessaire des chefs-d'œuvre du Moyen Age et de la Renaissance.
604 pages (13,5 × 20 cm). Relié.

DICTIONNAIRE DES RACINES
DES LANGUES EUROPÉENNES

par R. Grandsaignes d'Hauterive. Apprendre plusieurs langues à la fois, par la connaissance de leur source commune...
372 pages (13,5 × 20 cm). Relié.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
DE LA LANGUE FRANÇAISE
(ouvrage couronné par l'Académie française)

par R. Bailly. Entre deux mots voisins, choisir celui qui correspond le mieux à sa pensée...
626 pages (13,5 × 20 cm). Relié.

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE
ET DES PRÉNOMS DE FRANCE

par A. Dauzat. Trente mille noms « traduits » et expliqués.
640 pages (13,5 × 20 cm). Relié.

CLASSIQUES LAROUSSE

Pour enrichir, à peu de frais, sa bibliothèque des chefs-d'œuvre de notre langue. Deux cents titres, des illustrations, d'utiles commentaires.
(11 × 17 cm). Broché.

ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS

par F. Duviard. 3 volumes parus : *XV^e et XVI^e siècles — XVII^e siècle — XVIII^e siècle.*
Chaque volume (11 × 17 cm), 8 hors-texte.
Broché. Le XIX^e siècle est en préparation.

DEMANDEZ LES CATALOGUES LAROUSSE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EN DEUX VOLUMES (21 × 30 cm)

publiée sous la direction de J. Bédier et P. Hazard, de l'Académie française. Nouvelle édition refondue et augmentée par P. Martino.

Cette nouvelle édition de la célèbre *Littérature française* de Bédier et Hazard se présente avec toutes les garanties de la recherche scientifique la plus consciencieuse et la plus actuelle. Elle accorde au mouvement littéraire contemporain la place qui doit lui revenir.

Ces deux ouvrages forment de plus, par leurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs, une magnifique « littérature française en images ».

Tome I^er^ (Moyen âge, XVI^e^ et XVII^e^ siècle), 490 pages, 565 héliogravures et 6 planches en couleurs.

Tome second (XVIII^e^, XIX^e^ siècles, époque contemporaine), 512 pages, 542 héliogravures, 6 planches en couleurs. Index alphabétique de 4 000 noms.

Reliure éditeur et amateur de luxe.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

Les périodiques Larousse se lisent et se conservent. Ils constituent une inépuisable source de documentation.

LAROUSSE MENSUEL

Revue encyclopédique illustrée de l'actualité mondiale.

Paraît le 15 de chaque mois.

VIE ET LANGAGE

La seule revue consacrée exclusivement aux problèmes du langage, et cependant destinée au grand public.

Paraît le 15 de chaque mois.

LES NOUVELLES

LITTÉRAIRES — ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

Le grand hebdomadaire d'informations intellectuelles. ✳ ***Paraît le jeudi.***

Vente au numéro et par abonnement chez tous les Libraires et à la Librairie LAROUSSE, 13, rue Montparnasse, Paris (6e).

CLASSIQUES LAROUSSE

XVIII[e] siècle (suite)

MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour ; L'Epreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. 3 vol.

MONTESQUIEU : Pages chois., 2 vol.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.

Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Emile. La Nouvelle Héloïse. Dialogues, Rêveries, Correspondance. Les Confessions. Discours. Lettre sur les spectacles. 7 vol.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX[e] siècle

BALZAC : La Cousine Bette, 2 vol. Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extraits).

B. CONSTANT : Adolphe (Extraits).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

FROMENTIN (E.) : Dominique.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

HUGO (V.) : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne, Les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 vol. Les Misérables, 2 vol. N.-D. de Paris. Odes et Ballades, Les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 15 vol.

LAMARTINE : Jocelyn. Méditations. Harmonies. Recueillements. 5 vol.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies. Jeanne d'Arc. 3 vol.

MUSSET (Alfred DE) : Les Caprices de Marianne. Poésies chois. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NERVAL (G. DE) : Pages choisies.

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi. Port-Royal (Ext.). Volupté. 5 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur. 4 vol.

Mme DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir. La Chartreuse de Parme. 4 vol.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : Germinal.

En vente chez tous les Libraires.

Indispensables instruments de travail

LES DICTIONNAIRES LAROUSSE

Les ouvrages que vous consulterez avec profit sur toutes les questions : langue française, littérature, histoire, géographie, beaux-arts, etc. Remarquablement documentés et tenus à jour, les *Dictionnaires Larousse* vous apporteront à tout propos, au cours de vos lectures, une aide immédiate et efficace qui vous permettra d'apprécier pleinement les chefs-d'œuvre des grands écrivains.

Larousse du XX^e siècle, *six vol.* (25 × 32 cm), 6 680 pages.

Nouveau Larousse Universel, *deux vol.* (21 × 30 cm), 2 200 p.

Nouveau Petit Larousse illustré, le meilleur des dictionnaires manuels en *un volume* (13,5 × 20 cm), 1 800 pages.

— leurs compléments dans l'ordre méthodique —

LES MÉMENTOS LAROUSSE

G^d Mémento Larousse (2 v.). **Mémento Larousse** (13,5 × 20).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française

exposée selon une méthode nouvelle, en *deux parties : Précis de littérature française; — Histoire des grandes œuvres.* Un fort volume de plus de 500 p. (13 × 19 cm).

[Les deux parties peuvent être achetées séparément.]

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13 × 19 cm).

La Littérature française enseignée par la dissertation

400 sujets passant en revue toute la littérature française, avec des conseils précieux pour faire une bonne dissertation. Un volume (13 × 19 cm).

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, 114, boulevard Raspail, Paris-6^e.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

IMPRIMERIE LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — C 15-2-[illegible]

IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*).

C0-ADW-246